

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes de**

Renée Vally-Samat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Renée VALLY-SAMAT

CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR · PARIS

CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR

**Adaptés et illustrés par
RENÉE VALLY-SAMAT**



FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – 1954

AVANT-PROPOS

Le folklore de la Grand'Île est très riche et c'est par centaines que l'on pourrait citer ses contes et ses légendes.

Mais la plupart n'ont guère de portée et pas davantage de morale, car ces récits, qui ne furent pas écrits, se transmettent et le conteur supplée à sa mémoire, le cas échéant, par de l'imagination.

Est-ce pour cette raison et comme pour se mettre à couvert, qu'il termine, le plus souvent, son histoire par :

Conte ! conte !
Sornette ! Sornette !
Mensonges.
Ce n'est pas moi
Qui suis le menteur,
Ce sont les anciens...

De cette mine inépuisable, on peut cependant offrir une sélection curieuse et typique, qui serait comme une fenêtre entrouverte donnant sur l'âme mystérieuse et encore mal connue du peuple de la Grand'Île, cette île rouge, verte et or, perdue au milieu des eaux lointaines de l'Océan Indien, comme l'a dit un poète.

Dans nos versions, nous nous sommes efforcés de ne pas trop nous écarter de l'esprit et de la forme de ces contes, pour les mettre à la portée de nos jeunes lecteurs afin de les amuser sans les dérouter.

Les récits sur les animaux sont très nombreux (et nous avons choisi les meilleurs), car les Malgaches ont le culte de plusieurs espèces animales. Ils vénèrent entre autres le lémurien Babakote et le serpent Menarane, qui hante les tombeaux.

Beaucoup de ces petites histoires de bêtes ont la malice de certaines fables de La Fontaine et pourtant, ceux qui nous les ont transmises depuis des temps très anciens, ignoraient le fabuliste. Mais avec quelle complaisance le conteur semble donner raison au plus faible qui triomphe, par la ruse, du plus fort !

Pour illustrer ces contes et leur donner plus de saveur, nous avons cru bien faire en nous servant de documents provenant de sculptures malgaches. Les personnages, quelquefois tout de convention, se plient aux

règles strictes des synthèses sculpturales. Mais en conservant aux dessins leur rustique simplicité et leurs naïves complications, nous les avons adaptés aux besoins créés par le texte.

Renée VALLY-SAMAT.

Les Événements au commencement du Monde

La dispute du Ciel et de la Terre



U commencement du monde, le Ciel et la Terre étaient aussi unis que frère et sœur et ils avaient pour amie et conseillère, la Lune.

Un jour, cependant, comme il arrive parfois entre frère et sœur, une dispute éclata entre eux et finit par dégénérer en un combat furieux.

La Terre, qui était très coléreuse, s'agita et se démena tant et si bien qu'elle réussit à faire jaillir de sa croûte, jusqu'alors parfaitement lisse, de gros rochers et de hautes montagnes afin d'atteindre le Ciel. Mais le Ciel la bombarda d'étoiles pour empêcher les montagnes de le transpercer.

Les habitants du Ciel et de la Terre furent si épouvantés qu'ils supplièrent la Lune d'intervenir. Ils mêlèrent des larmes à leurs prières, et leurs larmes étaient tellement abondantes qu'elles se transformèrent en pluie, et la pluie en océans et en fleuves.

La Lune parvint enfin à calmer le Ciel et la Terre, mais ils ne se réconcilièrent jamais tout à fait.

C'est ainsi que les montagnes refusèrent de s'abaisser afin de

continuer à défier le Ciel.

Le Ciel, de son côté, continue à laisser tomber la pluie dans l'espoir de faire fondre les montagnes.

Une querelle entre Dieu et la Terre

Et voilà que Dieu et la Terre, qui, jusqu'alors, s'entendaient fort bien, se querellèrent lorsque la chauve-souris fut créée.

Dieu la trouva affreuse et voulut l'exterminer, mais la Terre prit sa défense et le supplia de l'épargner.

— Elle a droit à la vie comme toutes les autres créatures, protesta la Terre. Laisse-la moi, je t'en prie.

— Eh bien, oui, je te la donne, déclara Dieu. Mais à une condition.

— Tout ce que tu voudras, s'empessa de promettre la Terre.

— Je te demande seulement de lui interdire de me regarder, car elle me fait horreur.

Cela, du moins, explique pourquoi la chauve-souris se suspend aux arbres et au plafond, la tête en bas pour regarder la Terre et jamais le Ciel.

Le Zanahary^[1] d'En-Haut et le Zanahary d'En-Bas

Il y avait au commencement deux Êtres aussi puissants l'un que l'autre. Mais qui pourrait dire d'où ils venaient ?

Ils vivaient en assez bonne intelligence, tantôt se disputant, tantôt se réconciliant. L'un habitait En-Haut et l'autre En-Bas.

Le Zanahary d'En-Bas s'amusait à faire des petites statuettes d'argile. Il réussit à représenter ainsi des hommes, des femmes, des oiseaux, des poissons et des mammifères.

Il était satisfait de son œuvre et désira leur donner la vie en leur infusant du sang. Mais il eut beau faire, les statuettes ne s'animèrent pas.

Découragé, il les abandonna dehors et un jour, la pluie, qui s'était mise à tomber, en fit fondre quelques-unes. Zanahary d'En-Bas s'en aperçut et, pris de remords, il rentra dans sa grotte celles qui étaient restées intactes.

En ce temps-là, Celui d'En-Bas n'avait pour s'éclairer que le feu et seul Celui d'En-Haut possédait le soleil. Or, un matin qu'il s'amusait avec le Soleil, il aperçut son voisin d'En-Bas qui jouait avec ses statuettes. Il eut aussitôt envie de ces beaux jouets et fit une proposition au Zanahary d'En-Bas :

— Donne-moi quelques-unes de tes statuettes, lui dit-il, et je leur donnerai la vie. Et pour te récompenser, je te ferai un cadeau magnifique. Je t'offrirai la lumière de mon soleil.

Le Zanahary d'En-Bas ne voulut se séparer que des poissons et des plantes. Mais Celui d'En-Haut ne fut pas satisfait car il voulait les femmes, qu'il avait trouvées fort jolies.

— Je ne te les donnerai, dit le Zanahary d'En-Bas, que lorsque tu leur auras insufflé la vie.

Alors le Zanahary d'En-Haut souffla sur les statuettes et elles se mirent à vivre. Les hommes commencèrent à travailler, les plantes à pousser, les poissons à nager, les animaux à chercher leur nourriture.

— Maintenant, tiens ta promesse, dit le Zanahary d'En-Haut. Je leur ai donné la vie et je t'ai donné le soleil.

Mais Celui d'En-Bas ne voulut rien entendre pour se séparer de ses jouets et ils se disputèrent.

Depuis lors, le Zanahary d'En-Haut s'efforce tout le temps de retirer la vie aux Êtres créés par le Zanahary d'En-Bas et c'est là

l'origine de la Mort, selon les Betsimisarakas. Chaque fois qu'un homme ou un animal meurt, les deux Zanahary prennent ce qui leur appartient. Celui d'En-Haut reprend le souffle de vie et celui d'En-Bas garde la matière.

Mais tout cela donne toujours lieu à des querelles et ces querelles sont la cause des deuils, des souffrances et des maladies de la Terre. Elles sont aussi l'origine de toutes les calamités : les guerres, les tempêtes, la foudre, etc...

Les étoiles sont des pierres précieuses que le Zanahary d'En-Haut fait briller pour attirer les femmes vers lui et la lune est son œil, qu'il garde toujours ouvert ou entrouvert pour surveiller son ennemi.

Il y a de nombreuses variantes à cette légende. Mais le Zanahary d'En-Bas serait l'ami des hommes tandis que Celui d'En-Haut ne chercherait qu'à les détruire.

L'origine du riz

Un jour, parmi des gouttes de pluie se trouvèrent des grains de riz qui tombèrent en même temps qu'elles sur la Terre, dans un marécage. Ils se mirent à pousser.

En découvrant cette nouvelle plante les gens, très intrigués, se demandèrent ce que cela pouvait être. Le Ciel les entendit et leur envoya Rabekidona, la Foudre.

— Écoutez-moi, leur dit la Foudre, cette plante vous est envoyée par Zanahary. Il désire que vous semiez les graines. Ne méngez pas votre peine, surtout lorsque vous m'entendrez gronder, car alors la Pluie se mettra à tomber et fera croître la plante.

« Grâce à cette plante vous ne connaîtrez jamais la faim. Que tout le pays soit recouvert de rizières comme d'un immense tapis de velours et que mon grondement reste toujours pour vous l'assurance que je ne vous oublie pas. »

Une autre légende raconte que le riz fut apporté sur la terre par l'oiseau Cardinal qui se nomme en malgache *Fody*.

Il arriva que Zanahary fit appeler le *Fody* et lui confia la mission d'apporter sur la Terre des semences de riz. Il chargea également le petit oiseau d'apprendre, aux habitants de la Terre, à choisir l'époque des semailles et la façon de cultiver le riz.

Puis, une fois sa mission accomplie, le Fody remonta au Ciel pour en faire le compte rendu au Créateur.

Zanahary, enchanté, lui dit :

— Je veux désormais, afin que tes descendants gardent le souvenir du beau service que tu viens de rendre aux hommes, que tes descendants, dis-je, changent de couleur, tous les ans, au moment où les épis de riz seront mûrs.

« Leurs plumes deviendront alors d'un rouge éclatant jusqu'à la fin de la récolte, et tant qu'il y aura un épi dans les rizières cette couleur persistera.

« Et chaque année, lorsque les hommes verront leur plumage rougir, ils comprendront que la récolte est proche et ils se prépareront à cet heureux événement. »

Aussi depuis ce temps, le Fody prend une belle couleur rouge pendant la saison chaude et pluvieuse, de novembre à mars – et pendant la saison fraîche – il revêt à nouveau sa modeste livrée grise.

L'abeille

Lorsque Dieu sépara la Terre du Ciel, il convoqua tous les animaux pour attribuer à chacun sa part de travail.

Zanahary s'occupa tout d'abord de l'Abeille pour laquelle il avait une prédilection et lui dit :

— Tu es adroite et patiente et tu tisseras des nattes et nul ne sera aussi habile que toi dans cet art ; aussi tu pourras en vendre ou faire des échanges et tu gagneras beaucoup d'argent.

Et l'Abeille se mit aussitôt à la besogne. Comme elle était diligente et infatigable, son commerce prospéra rapidement. Cela ne l'empêchait pas de faire son miel mais, économe et prudente, elle aurait voulu en mettre une certaine quantité en réserve. Ne sachant comment s'y prendre, elle monta au Ciel pour demander conseil à Zanahary. Celui-ci reçut très gentiment sa préférée et s'intéressa beaucoup à la question.

— Écoute, lui dit-il, puisque tu sais faire de si jolies nattes, tu pourrais te tresser une maison. Tu y déposerais tes œufs et ton miel. Fais-la avec beaucoup de petits compartiments. Tu en habiteras une partie et dans l'autre tu emmagasineras tes provisions.

L'abeille, enchantée d'avoir reçu de si bons conseils, redescendit sur la terre et se mit au travail.

Elle choisit un tronc d'arbre bien creux et commença à construire sa ruche. Elle la tissa comme elle tissait ses nattes, mais au lieu de rester souples, les petites alvéoles se durcissaient et devenaient de la cire, car telle était la volonté de Dieu.

Puis elle alla rendre visite à ses amies les fleurs, qui lui donnèrent généreusement leur suc et vite, vite, l'abeille déposa le suc dans ses petites cellules et le suc précieux se transforma en miel vert, ce miel si délicieux de Madagascar.

Lorsque ses greniers furent pleins, elle se remit au tressage des nattes.

Et tout le monde venait chez elle pour acheter les nattes et aussi le miel si parfumé. Mais hélas ! tant de prospérité finit par faire des jaloux et bientôt l'envie dégénéra en haine. Mais cela lui était bien égal ; elle se disait qu'on ne pouvait se passer de ses jolies nattes et encore moins du miel et que son commerce marcherait toujours. Mais un jour, elle commença à s'inquiéter, car elle s'aperçut qu'on lui volait le miel lorsqu'elle était occupée à la fabrication des nattes ou, alors,

les plus jolies nattes disparaissaient lorsqu'elle partait butiner...

Et elle se remit en route pour le Ciel afin de consulter son Créateur. Mais cette fois il refusa d'intervenir, lui disant qu'il était las de toujours arranger les querelles des habitants de la Terre et qu'il aspirait au repos. « Tu as sans doute raison, dit-il, mais défends-toi comme tu pourras, je te laisse libre et ne te blâmerai pas, quel que soit le moyen employé. »

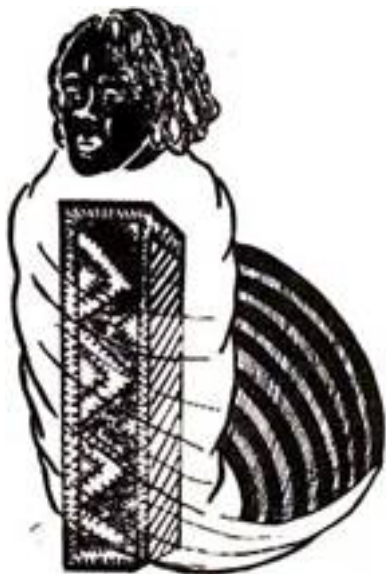
L'Abeille redescendit, très déçue, se demandant ce qu'elle allait pouvoir inventer, pour se défendre. Puis elle se mit dans une grande fureur, car on avait profité de son absence pour tout saccager et tout voler.

Alors elle remonta au Ciel et déclara à Dieu qu'il était inutile qu'elle se remette au travail et que désormais elle se croiserait les bras. Zanahary, qui tenait beaucoup à ce qu'il y eût du miel sur la Terre, réfléchit et lui dit :

— Remets-toi courageusement au travail, au contraire. Mais pour qu'un tel désastre ne se renouvelle plus, je vais te donner un moyen de défense très efficace. Il fera fuir les voleurs sans les tuer. Cette arme, dont je vais te munir, leur fera des piqûres très douloureuses et ils hésiteront à venir te tracasser et à t'enlever le fruit de ton labeur. Mais à l'avenir, tu ne t'occuperas que de ton miel, car l'on ne saurait être partout à la fois.

Et l'abeille, munie de son aiguillon, redescendit sur la Terre. N'ayant plus désormais le souci de ses nattes, elle perfectionna son industrie du miel, et devint la Reine de sa ruche.

Les premiers hommes



ETSE fut le premier homme. Il était seul sur la Terre et il se trouvait très heureux, car il n'avait pas besoin de travailler pour vivre ; aussi passait-il son temps à faire des statues à son image.

Il venait de terminer sa dixième statue lorsque Dieu dit à une de ses esclaves :

— Je veux que tu épouses Ietse.

— Mais peut-être ne le voudra-t-il pas, répondit-elle.

— On verra bien. Emporte cesalebasses. La première contient le Froid. Tu la déboucheras en arrivant et Ietse viendra près de toi pour se réchauffer ; s'il ne s'approche pas, tu déboucheras cette autre calebasse ; la Chaleur s'en dégagera, et il aura besoin de la fraîcheur de tes bras. S'il boude, tu ouvriras la troisième calebasse : elle contient la Soif. Alors il te demandera de l'eau... Mais il est tellement entêté qu'il pourrait bien résister encore ; ouvre en ce cas la Faim et tu prépareras, devant lui, des mets délicieux. Si tu échoues, voici les Moustiques, ils sont dans la cinquième calebasse. Il te demandera de lui prêter ton *lamba* [2] pour se mettre à l'abri de leurs piquûres. Mais s'il réussit à leur échapper, voici les Démangeaisons. Je pense qu'il ne pourra pas les supporter et tu le frotteras avec ce baume. Cependant s'il refuse, voici l'Ennui : tu le laisseras filtrer par l'ouverture de la

septième calebasse et aussitôt tu lui raconteras de belles histoires. Si elles ne l'intéressent pas, libère le Rire, de la huitième calebasse, il ne le connaît pas et s'approchera de toi pour l'écouter et pour l'imiter.

Lorsque la femme arriva sur la Terre, Ietse fit semblant de ne pas la voir.

Elle déboucha la première calebasse. Il alluma aussitôt un grand feu. Elle déboucha la deuxième calebasse et il alla se réfugier dans le bois, sous l'ombre fraîche des grands arbres.

Elle libéra la Soif et il se mit à boire l'eau du [Ravenale](#) [3]. Pour lutter contre la Faim il cueillit quelques bananes et la regarda, avec mépris, préparer de la nourriture. Les Moustiques l'attaquèrent, il les chassa de la main et se mit à courir.

Les Démangeaisons prirent l'offensive et il se gratta contre un arbre. L'Ennui vint rôder autour de lui, il se mit à couper du bois sans écouter ce qu'elle racontait. Le Rire éclata de la dernière calebasse, il se boucha les oreilles et s'endormit.

La femme, dépitée, retourna au Ciel et elle annonça à Dieu qu'elle n'avait eu aucun succès. Dieu haussa les épaules et la renvoya à sa cuisine.

Dieu appela sa fille préférée, la belle Ivelo, et l'expédia sur la Terre. Pour séduire l'homme, Ivelo avait mis sa plus jolie robe. Elle était en voiles de sept couleurs : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé et rouge. Ietse la trouva si belle qu'il accepta de la garder et de l'épouser.

Depuis qu'elle était sur la Terre il faisait toujours beau et Ietse ne s'occupait plus de ses statues, il passait ses journées à la regarder. Ivelo lui dit un jour :

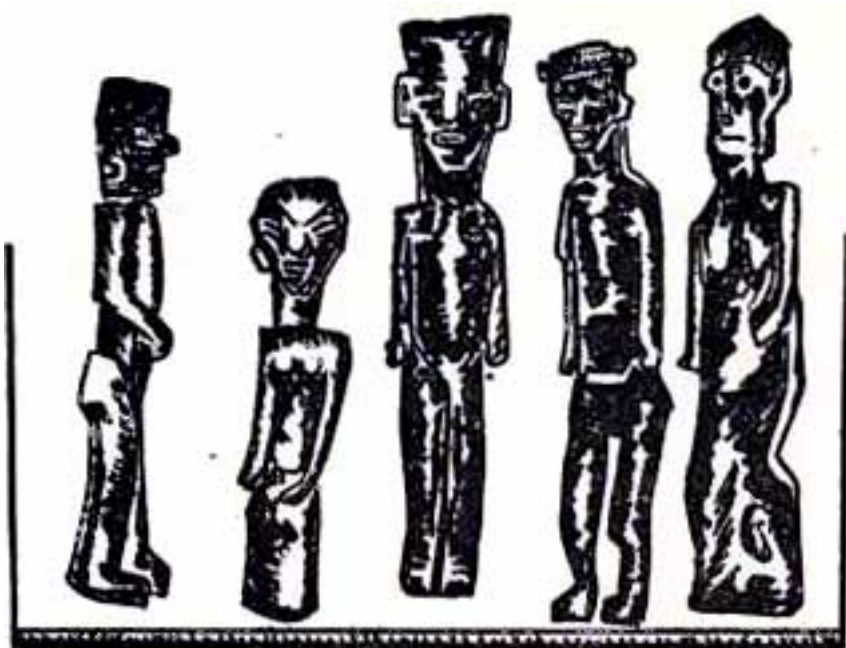
— Je m'ennuie. Je voudrais m'amuser avec les statues mais elles sont inertes et je vais demander à mon Père qu'il me donne la Vie, pour elles.

Elle monta au Ciel et il se mit à pleuvoir. Puis, Ivelo revint, rapportant le beau temps et une calebasse pleine de Vie. Elle la répandit sur les statues et elles s'animèrent. Ce furent les enfants de Ietse et de Ivelo.

Mais Ivelo recommença à s'ennuyer sur la Terre. Alors elle s'absenta de plus en plus souvent et ne faisait que de brèves apparitions. Puis Ietse mourut et ses descendants, les hommes, lorsqu'ils éternuent disent toujours : « Ietse » en souvenir de lui.

Ivelo, qui est éternelle, revient nous voir de temps en temps... drapée dans ses jolis voiles violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé et

rouge.



La femme qui devint reine ou l'origine du tabac



OU-COUROU... coucourou-ou... coucou couroucrou-rouou... chantait l'Oiseau de la Pluie du haut de son arbre. Coucourou, comme je me sens bien. Cette humidité qui imprègne mon plumage me procure vraiment une sensation délicieuse. Coucourou... vite que la pluie arrive... Et pourtant la pluie ne tomba pas encore. Un calme menaçant pesait sur toutes choses et l'Oiseau de Pluie, lui-même, s'était tu.

Mais soudain le vent s'engouffra dans les arbres en hurlant et chassant devant lui des trombes d'eau.

Et pendant des heures la pluie tomba. Le fleuve avait doublé de volume et la plaine disparaissait sous l'eau.

Puis le vent cessa tandis que la pluie continuait à tomber doucement et régulièrement.

Kalamavo, debout devant la porte de sa petite case, regardait son champ de manioc inondé. La récolte était perdue... Mais, fataliste, elle haussa les épaules et se dit : « demain il fera jour et le soleil brillera encore ».

Elle ferma sa porte et, s'allongeant sur sa natte, elle s'endormit.

Effectivement, le lendemain, il fit jour et le soleil brilla et la Terre aida le soleil à boire toute cette eau du Ciel.

Kalamavo, courageusement, se remit au travail et commença à remuer la boue de son champ. Et dans la boue elle découvrit des

graines étranges et les emporta, pour les planter près de sa case. Puis elle n'y pensa plus pendant quelque temps jusqu'au jour où elle s'aperçut que des plantes avaient poussé.

Kalamavo coupa les feuilles et les fit sécher au soleil, puis, trouvant leur odeur agréable, elle les réunit par paquets serrés. Elle en tressa d'autres, comme des cordes, les coupa en petits morceaux et eut envie de les mâcher.

Un soir, les habitants du village s'amusèrent à qui lancerait sa salive le plus loin possible. Kalamavo, qui mâchait ses feuilles, lança d'un seul mouvement des lèvres un jet de salive qui dépassa, de loin, tous les autres.

Tous se précipitèrent vers elle et lui demandèrent son secret.

— C'est une chose odorante que j'ai dans la bouche, dit-elle, et qui enivre un peu.

— Veux-tu nous en vendre ? demanda-t-on. Quel en est le prix ?

— Cela coûte très cher, dit Kalamavo. Un paquet vaut un bœuf.

Trois jeunes gens en achetèrent. Puis peu à peu tout le monde voulut en avoir. Quelques-uns eurent l'idée de rouler les feuilles et de mettre le feu à l'un des bouts et d'aspirer la fumée. On trouva cela délicieux.

Le roi Andriankitonatrivo avait entendu parler de ce merveilleux produit et il fit appeler Kalamavo.

Elle se dépêcha de moudre quelques feuilles et se rendit chez le Roi.

Mais en femme très avisée, elle ne présenta au Roi qu'une faible quantité de la poudre délicieuse et la lui fit goûter. Il en pris, il en mâcha et il en fuma. Puis il interrogea Kalamavo et lui demanda encore des feuilles, car lorsqu'on avait goûté à cette plante enivrante, on ne pouvait s'en passer.

— C'est un secret, dit-elle, et il ne peut être connu que d'un Roi et d'une Reine.

Le Roi, qui n'était pas sot, eut vite fait de comprendre. Et comme, par surcroît, Kalamavo était fort belle, personne ne s'étonna en apprenant que le Roi lui avait demandé de devenir son épouse.

Et voilà comment une femme fut Reine pour avoir découvert le tabac.

Le serpent Menarana



’EST le petit matin. Un guerrier, sa sagaie à la main, son lourd fusil sur l’épaule, traverse la place du village au milieu de laquelle, sur un fût de bois poli, s’érige un crâne de bœuf aux cornes immenses.

Il va rejoindre un groupe d’autres guerriers qui, assis sur leurs talons, attendent devant une case montée sur pilotis. Comme leur compagnon, ils sont en armes et c’est tout un champ de sagaies qui s’appuie contre la case du Roi.

Que font ces guerriers à une heure si matinale ? Ils attendent les ordres du Roi. Le Roi a décidé d’attaquer le pays voisin et de l’attaquer par surprise. Mais, pour le moment, il se consulte avec le grand *Oumbiasche* [4], car il s’agit de savoir si ce jour est favorable. Pour cela l’Oumbiasche doit consulter l’oracle.

Sur la natte il a disposé toutes sortes d’objets étranges : un ongle de coq, un os de dindon, une pierre ronde et lisse, un éclat de bois et surtout des graines.

Il jette sur la natte ces graines rouges, noires et blanches et les remue du bout du doigt en murmurant une invocation. Il reprend ensuite une poignée de graines et les jette encore devant lui. Il forme avec elles, selon l’ordre dans lequel elles se sont présentées, les figures rituelles qu’il va interpréter.

Enfin, il relève la tête et annonce au Roi que ce jour est favorable à l'attaque. Le Roi sort de la case et donne ses ordres aux guerriers.



Sur la natte il a disposé toutes sortes d'objets étranges. Et tandis qu'ils délibéraient de leurs sinistres projets, tout était calme et tranquille au village des Zafirafotsy. Chacun vaquait à ses occupations, et ce jour était pour eux un jour comme les autres : les cultivateurs repiquaient les plants

de riz, les femmes pilaient les grains de riz, les pêcheurs péchaient...

Et tandis qu'ils délibéraient de leurs sinistres projets, tout était calme et tranquille au village des Zafirafotsy. Chacun vaquait à ses occupations, et ce jour était pour eux un jour comme les autres : les cultivateurs repiquaient les plants de riz, les femmes pilaient les grains de riz, les pêcheurs pêchaient...

Le Vieux-du-Village, qui s'était assis sur la place réservée aux *kabary* [5], entendit un bruit étrange. On aurait dit un glissement, un sifflement. Le Vieux s'approcha car il avait la vue basse et il vit un serpent. Il était long, marbré de jaune et noir et il fixait sur le Vieux ses yeux froids, aigus et mystérieux comme ceux du Destin.

— Je suis le serpent Menarana, dit-il. J'ai une grave nouvelle à vous annoncer. Appelle tous les autres.

Le Vieux, quoique fort étonné, obéit et appela tous les habitants à grands cris. Le Menarana, lorsque tout le monde fut rassemblé, monta sur la plate-forme, se dressa sur sa queue et, ainsi qu'il est d'usage lorsqu'on va faire un *kabary*, il leva la tête et parcourut du regard toute l'assemblée :

— Hommes du clan des *Zafirafotsy*, écoutez-moi. Je suis monté jusque sur la plate-forme des *Kabary* pour vous annoncer que les Mauvais Jours sont venus. Il faut fuir à l'instant car le Roi Ndranatovo, à la tête de ses guerriers, va bientôt vous attaquer. Fuyez, si vous n'êtes pas préparés à la défense. Il vaut mieux laisser saccager vos plantations et brûler vos cases plutôt que de mourir tous sous leurs innombrables sagaies. J'étais dissimulé dans l'arbre et j'ai surpris sa conversation avec l'Oumbiasche. Fuyez ! Cachez-vous au plus profond de la forêt. J'ai dit.

Et le serpent disparut.

Tous abandonnèrent le travail commencé. Ceux qui étaient occupés au repiquage du riz laissèrent là leurs outils, les femmes laissèrent là le *paddy* [6] dans les grands mortiers, les pêcheurs renoncèrent à aller retirer leurs lignes. Les enfants et les vieux sortirent des cases, criant et piaillant, et tous se dirigèrent vers la forêt.

Quelques-uns cependant étaient restés. Ils se moquèrent du serpent-parleur et se mirent à discuter...

Le soleil n'était pas encore au milieu du ciel que le roi Ndranatovo et ses guerriers sortirent des broussailles, avançant prudemment.

Arrivés au village ils furent très étonnés de ne rencontrer que le silence. Mais croyant les habitants encore endormis, le roi donna le

signal de l'attaque. Une grêle de flèches tomba sur les toits de chaume. Les imprudents qui n'avaient pas voulu écouter le serpent, se terrèrent chez eux, mais lorsque les assaillants commencèrent à mettre le feu ils abandonnèrent leur maison en hurlant. Bien entendu, ils n'échappèrent pas au massacre et regrettèrent, un peu tard, de n'avoir pas cru à l'avertissement du Menarana.

Mais tous les autres, qui avaient eu la vie sauve, firent un grand serment.

— Que ceux de nos descendants qui tueront un serpent Menarana soient maudits et qu'ils soient maudits ceux qui ne le considéreront pas comme un de leurs ancêtres. Que ceux-là se rapetissent et cessent d'être des hommes.

Voilà pourquoi les Betsimisarakas ne tuent jamais un serpent Menarana. Et s'écartent même de son chemin pour ne pas le déranger dans son sommeil.

Beandriake, le marin



EANDRIAKE naviguait depuis sa plus tendre enfance. Son père Lahindrano l'avait emmené à bord de son voilier et il parcourait l'Océan Indien comme s'il était son empire. Pas une île perdue ne lui était inconnue et il n'existait pas un rivage où il n'eût fait escale.

Par beau temps, le petit boutre aux ailes rouges, agile et rapide, incliné sur le côté, filait allègrement, poussé par une bonne brise. Ils avaient essuyé aussi bien des cyclones, mais Beandriake n'avait jamais connu la peur, même lorsque, lancé comme un bouchon sur la crête des vagues, le petit navire était emporté par le vent déchaîné et fuyait devant la tempête. Tous deux domptaient les éléments, tandis que le père, à la barre, hurlait ses ordres.

Avant de mourir, Lahindrano lui fit jurer de toujours naviguer ou, tout au moins, de ne jamais quitter le boutre plus de six mois. Beandriake lui prêta serment, puis, après avoir immergé le corps, il lui donna le nom posthume de Ilahitsambo, car un Sakalave, chacun le sait, ne doit jamais prononcer le vrai nom d'un mort.

Beandriake, désormais seul maître à bord, repartit sur son bateau et il était vraiment le marin le plus habile à des lieues à la ronde.

Sa renommée parvint jusqu'à l'un des rivages de la mer Mozambique, à Inandoha où régnait un seigneur puissant.

Malgré ses grandes richesses, celui-ci était dans la désolation car ses deux filles bien-aimées avaient disparu un jour et on n'avait trouvé, sur la plage où elles jouaient, que deux moitiés de leurs *lambcis*. L'un était rose et l'autre bleu.

C'était comme une sorte de message qu'elles lui auraient laissé et cela convainquit le Seigneur que ses filles étaient encore en vie.

Il avait déjà exploré les mers et tous les pays environnants sans succès, et, lorsqu'il entendit vanter Beandriake comme étant un navigateur extraordinaire, il le fit appeler. Le boutre aux voiles rouges venait justement de faire escale à Inandoha.

Le seigneur de Inandoha lui promit de remplir ses cales de pièces d'or s'il retrouvait ses deux filles.

À cela Beandriake ne répondit rien, mais lorsque le seigneur lui dit qu'il ne voulait voyager que sur son propre navire, le marin déclara :

— Je veux bien. Je laisserai mon boutre à Inandoha, mais mon absence ne devra pas durer plus de six mois. Au bout de ce temps je te quitterai, que j'aie retrouvé ou non tes filles, que nous soyons ou non en plein Océan. Je ne resterai pas une seconde de plus. Rien ne me retiendra.

On discuta encore un peu, puis l'accord fut conclu et le bateau du seigneur prit la mer.

Ils visitèrent toutes les côtes et toutes les îles de l'Océan et le temps passa. Ils étaient partis depuis cinq mois et demi et Beandriake annonça que le moment était venu de rentrer.

Mais le vent tomba brusquement. Alors le grand navire s'arrêta, se reflétant dans l'eau presque immobile. Ses voiles pendaient flasques le long des mâts, car pas un souffle ne les gonflait et pas la moindre houle ne faisait osciller sa coque blanche ni grincer ses agrès.

Beandriake parcourait à grands pas le pont, les bras croisés et les sourcils froncés. Le seigneur, lui-même, n'osait lui adresser la parole et contemplait tristement les deux morceaux de *lamba* rose et bleu qu'il avait apportés avec lui et qu'il portait attachés à sa ceinture.

Des jours passèrent encore, mais le même calme régnait et le bateau continuait à refléter son image dans la mer d'huile.

Un matin, Beandriake arrêta tout à coup sa promenade sur le pont et dit au seigneur de Inandoha :

— Je vais te quitter.

— Comment feras-tu ? Il n'y a aucune terre à l'horizon.

— Qu'importe. Je rejoindrai mon boutre à la nage, s'il le faut. Mais

en attendant, fais descendre un canot, qu'on y place un baril d'eau et un régime de bananes. J'atteindrai bien une terre...

Ce qui fut fait, car le Seigneur comprit qu'il n'obtiendrait plus rien du marin.

Beandriake, pendant trois jours, rama presque sans prendre de repos, puis un soir, fatigué, il rangea ses rames et s'endormit. Lorsque le jour parut, un choc le réveilla. Il venait de s'échouer sur une plage. La brise légère balançait les palmes de cocotiers tout le long de la rive.

Comme il avait encore sommeil, Beandriake se rendormit.

Ce fut un bruit de voix qui le réveilla. Au-dessus de la barque il aperçut quatre beaux yeux qui le regardaient avec curiosité et aussi avec frayeur.

Il se leva et sauta sur le sable. Il vit deux petites filles en tous points semblables, sauf que l'une avait une moitié de lamba rose sur les épaules et l'autre une moitié de lamba bleu.

— Qui es-tu ? demanda l'une.

— D'où viens-tu ? demanda l'autre.

Mais lui ne les questionna pas. Il les avait bien reconnues comme étant les filles du Seigneur de Inandoha. Il répondit prudemment :

— J'étais sur un bateau qui a fait naufrage.

— Alors remonte vite dans ta barque, dit la petite fille au lamba rose. Cette île appartient à Ndrimobe, l'Ogre-aux-Grandes-Ailes, et il te mangera sûrement.

— Il nous a emportées un jour que nous nous amusions sur la plage, expliqua l'autre petite fille. Nous n'avons eu que le temps d'arracher la moitié de nos lambas pour laisser un souvenir à notre père.

— Il ne nous a jamais fait de mal, mais nous savons qu'il nous mangera un jour ou l'autre... ce soir ou demain matin. Mais toi, va-t'en vite, car il te tuerait aussitôt.

— Je n'ai pas peur, dit le marin, menez-moi près de lui.

— Il n'est pas encore revenu de la chasse, lui dirent-elles. Sauve-toi vite, car ses grandes ailes le portent en un instant.

— J'attendrai, dit le marin.

Un peu plus tard, les feuilles et les branches commencèrent à s'agiter violemment comme sous un souffle puissant. C'était l'Ogre qui arrivait. Il n'eut pas l'air surpris de trouver là un visiteur, ayant vu, de loin, la barque échouée sur le rivage. Il était immense et noir et ses

deux ailes étaient bleu de nuit. Il portait un masque hideux, car il n'avait pas de visage.

— Je suis très honoré, dit-il, de recevoir la visite d'un aussi grand navigateur, mais comme je n'ai rien aujourd'hui pour mon déjeuner, tu arrives à temps.

— Avec grand plaisir, dit très poliment le marin, mais avant cela et pour te mettre en appétit, je vais t'apprendre un jeu. Tu y joueras plus tard lorsque tu t'ennuieras. C'est le *katra*.

Ce jeu est passionnant et tous ceux qui le connaissent oublient tout pour y jouer. Beandriake alla chercher des petits cailloux et des graines et il creusa dans le sable des trous avec une tige de fer qu'il avait prise dans le canot.

Il expliqua la règle du jeu à Ndrimobe. Il s'agissait d'échanger les graines contre les petits cailloux de l'adversaire placés en face dans des séries de trous parallèles.

L'Ogre semblait très intéressé, car il n'avait jamais joué à aucun autre jeu.

— Regardez bien, dit-il aux petites filles. Nous y jouerons quand j'aurai mangé cet homme.

— Avec plaisir, dit encore le marin. Mais écoute, je vais te demander quelque chose. Quand tu m'auras battu trois fois, tu me mangeras, mais si je te bats, je te frapperai légèrement sur la tempe avec cette tige et nous ferons encore une partie. Ce sera tout simplement pour que la règle du jeu te rentre mieux dans la tête.

L'Ogre était si stupide qu'il y consentit. Il était persuadé qu'il ne serait jamais battu, se croyant, au contraire, d'une intelligence fort subtile.

Et ils se mirent à jouer. Ndrimobe fut vaincu la première fois puis la deuxième et même la troisième fois.

— Il y a certaines petites choses que tu n'as pas encore très bien comprises, lui dit le marin. Baisse-toi un peu... tu es si grand, je vais t'effleurer le crâne avec le bâton et tu comprendras beaucoup mieux après.

Ndrimobe se baissa. Beandriake leva la tige et la lui enfonça dans la nuque. L'ogre agita un moment ses grandes ailes et les feuilles et les branches s'agitèrent aussi comme sous le souffle du vent. Puis tout redevint immobile lorsque le monstre eut rendu le dernier soupir.

— Nous sommes délivrées... nous sommes délivrées ! criaient les petites filles transportées de joie. Toi qui nous as sauvées, peux-tu nous ramener chez notre père, le Seigneur d'Inandoha ? Emmène-

nous ! suppliaient-elles.

— Il faut que vous m’attendiez ici, dit le marin. Maintenant ne craignez plus rien. Vous devez revenir sur le navire de votre père et non pas sur cette barque légère. Donnez-moi les autres moitiés de vos lambas pour qu’il sache que je lui dis la vérité.

Avant de s’embarquer, il jeta l’Ogre dans la mer après lui avoir arraché une de ses plumes. Puis il attacha les deux lambas à la grande plume et la jolie voile rose et bleue se gonfla sous la brise légère.

Au bout de trois jours, vers le soir, très fatigué, il s’endormit. Lorsque le matin parut un choc le réveilla. Il venait de se cogner contre le navire toujours immobile.

Le Seigneur de Inandoha avait vu de loin la voile rose et bleue et son cœur s’était rempli d’espoir puis de certitude, lorsque Beandriake lui raconta l’histoire merveilleuse.

Mais une fois sa joie un peu calmée le Seigneur recommença à se désespérer car le vent se refusait obstinément à souffler.

Le navigateur regarda l’horizon et ce qu’il vit le rassura.

— Nous partirons demain, annonça-t-il.

La nuit tomba et tout l’équipage s’endormit. Au matin, une lente houle agitait à peine les flots, faisant danser doucement le grand bateau et gémir ses agrès. Les voiles se gonflèrent et Beandriake se mit à la barre.

Lorsque le Seigneur de Inandoha aperçut de loin ses petites filles, bien sagement assises sur la plage et qui attendaient, il en fut tellement heureux que son cœur s’arrêta.

Rien ne put le ranimer et comme le temps pressait et que le marin n’avait plus que quelques jours pour rejoindre son boutre, il mit le cap sur Inandoha.

Le Seigneur était toujours inanimé sur le pont, malgré les pleurs et les caresses de ses filles. Cependant il respirait encore et tout espoir n’était pas perdu.

Dès que le bateau arriva, on débarqua le grand Seigneur devant toute la foule massée sur le rivage et qui était à la fois heureuse de retrouver les princesses et consternée d’avoir perdu leur Chef.

Cependant les acclamations et les gémissements du peuple firent un tel vacarme que le Seigneur se réveilla et ses premiers mots furent pour réclamer Beandriake.

Mais le marin était déjà reparti sur son boutre.

Les six mois étaient révolus et il ne voulut pas perdre même une

demi-heure, pour charger tout l'or que le Seigneur d'Inandoha lui avait promis.

— L'or porte malheur, avait-il déclaré.

Et les grandes voiles rouges disparurent pour toujours à l'horizon...

On ne le revit jamais plus.



L'Ogresse-à-queue



ATOVE était un jeune homme très difficile dans le choix d'une épouse. Les jeunes filles de son village ne lui paraissaient pas réunir toutes les qualités désirables, aussi résolut-il de visiter les pays voisins.

Et, tout en voyageant, il en profita pour se livrer à son plaisir favori, qui était la chasse. Après avoir marché et chassé pendant dix jours, il arriva devant une grande maison isolée. Il fut fort étonné de voir que cette construction était entièrement en fer et entourée d'une grande palissade, également en fer.

C'était là que demeuraient Ampalamananohy, l'Ogresse-à-queue, et sa fille Mizamiza, mais Zatove ne le savait pas.

Mizamiza, que sa mère gardait jalousement, loin de tous regards, était la plus ravissante jeune fille du monde. Elle se trouvait seule au logis, ce jour-là, car l'Ogresse était partie dès l'aube à la recherche de certaines plantes dont elle composait des filtres magiques. Mais lorsqu'elle s'absentait, elle laissait toujours à la maison un talisman puissant, nommé Volamalaka, qui avait pour mission de surveiller Mizamiza.

Volamalaka, pour un simple mortel, n'était tout simplement qu'une petite corne de bœuf, enchâssée de perles minuscules et multicolores. C'était ce que les Malgaches appellent un *ody* et qui sert à conjurer le

mauvais sort, mais le ody Volamalaka appartenant à une sorcière pouvait parler, à l'occasion, et il prévenait l'Ogresse dès qu'un danger semblait menacer Mizamiza.

Aussi, lorsque le jeune homme apparut à la porte, Mizamiza vint à sa rencontre, car le talisman lui avait annoncé la venue de l'étranger.

Zatove fut ébloui par la beauté de cette exquise créature, en voyant ses grands yeux briller d'un éclat incomparable dans son petit visage de bronze. De riches parures rehaussaient encore l'éclat de tant de perfections.

— Éloigne-toi, dit aussitôt la jeune fille. En entrant dans cette demeure, tu viens au-devant de la mort.

— Que m'importe de vivre ou de mourir maintenant que je t'ai vue, répondit Zatove.

— Écoute une chose que tu ne sais pas encore : ma mère est l'Ogresse-à-queue et elle tue tous ceux qui s'approchent de moi. Il est temps encore que tu te sauves avant son retour.

— Je ne crains pas la mort, car je ne pourrais plus vivre sans toi. Laisse-moi entrer. Je veux que tu soies ma femme.

— Eh bien, puisque tu as l'air si résolu, entre. Je vais te cacher jusqu'à demain, car ma mère peut revenir d'un moment à l'autre maintenant.

Elle l'enveloppa dans une couverture et le mit dans une grande caisse dont elle cloua le couvercle afin que l'Ogresse ne puisse sentir une odeur étrangère à la maison. Puis elle fit ses recommandations à Volamalaka et lui défendit de dire quoi que ce soit.

L'Ogresse eut à peine franchi le seuil de la maison, qu'elle s'écria :

— Quelqu'un est passé ici. Il y a une odeur étrangère...

— En effet, ma mère, s'empressa de mentir Mizamiza, j'ai vu passer au loin des chasseurs et l'un de leurs chiens s'est égaré. Mais je l'ai chassé aussitôt.



Lorsque le jeune homme apparut à la porte, Mizamiza vint à sa rencontre.

— Elle l'a chassé aussitôt, répéta Volamalaka, qui avait un faible pour Mizamiza.

Zatove, à moitié étouffé dans sa caisse, dut cependant y rester toute la nuit sans boire ni manger, attendant les événements.

Le lendemain, quand l'étoile du matin parut, l'Ogresse sortit pour continuer sa récolte. Mizamiza se précipita alors vers la caisse et délivra Zatove.

Malgré les épreuves de la nuit, il se montra aussi résolu que la veille et supplia Mizamiza de s'enfuir avec lui. La jeune fille avait de l'affection pour sa mère quoiqu'elle fût une ogresse, mais sa vie n'était guère agréable et elle trouvait Zatove courageux et beau.

Elle décrocha Volamalaka, pour l'emporter, et dit :

— Courons. Que ma mère me pardonne.

Ils s'en allèrent, sans regarder derrière eux. Ils avaient peur car ils savaient bien qu'Ampalamanahy se mettrait à leur poursuite, dès son retour, à peine aurait-elle découvert la disparition de Volamalaka et l'absence de Mizamiza.

En effet, lorsque l'Ogresse rentra le soir et qu'elle trouva la maison vide, elle cria et hurla si fort que le ciel se couvrit de nuages et que le tonnerre se mit aussitôt à gronder. Elle chercha Volamalaka sur le mur pour lui faire des reproches, mais il n'était pas suspendu à l'est, comme d'habitude.

L'Ogresse s'assit un instant sur sa queue pour réfléchir. On n'entendait aucun bruit dans la maison vide et, seul, le chant de la Veuve, l'oiseau *Railovy* qui buvait le suc des fleurs, troubla le silence.

Ampalamanahy sortit alors sur le pas de la porte et elle huma l'air avec son nez, long comme une trompe. Elle scruta l'horizon de ses yeux qui lui sortaient de la tête tels ceux du caméléon ; comme lui, elle pouvait voir derrière son dos.

Elle eut vite fait de repérer les fugitifs qui se cachaient à présent au cœur de la forêt.

L'Ogresse s'élança dehors. Elle allait aussi vite que le vent et avançait au moyen de sa queue aussi bien que de ses longs pieds. Les gens se terraient dans les maisons car, lorsqu'elle passait, elle soulevait des tourbillons de poussière.

Mizamiza sentit l'air agiter les feuilles des arbres dans le calme étouffant du sous-bois et elle comprit que sa mère approchait ; terrifiée, elle murmura :

— Zatove, tu vas mourir...

À peine achevait-elle ces mots que l'Ogresse, dans un fracas de branches cassées s'arrêta devant eux. Mais, au grand étonnement des amoureux, elle leur parla avec la plus grande douceur :

— Ô ! Mizamiza, dit-elle, pourquoi es-tu partie sans me prévenir ? Pourquoi as-tu suivi ce vagabond qui t'a volée ?

— Ô ! ma mère, il ne m'a pas volée. Il m'aime et je l'aime et il m'a demandée en mariage.

— Puisqu'il en est ainsi, je ne puis m'opposer à votre union. C'est le rôle des jeunes filles de quitter leur mère et d'aller dans une famille étrangère. Va donc, ma fille chérie, et sois heureuse.

Rassurés, les fiancés continuèrent leur route. Mais à peine s'étaient-ils éloignés que l'Ogresse se remit à leur poursuite. Ils sentirent, à nouveau, le tourbillon qui l'annonçait et ils s'arrêtèrent, s'attendant au pire.

Mais l'Ogresse, toujours très calme, dit à sa fille :

— Je voudrais emporter quelque chose de toi, en souvenir.

Alors, brusquement elle arracha les yeux de Mizamiza et les déposa dans une calebasse, puis elle s'en fut dans son tourbillon.

Pauvre Mizamiza ! Elle était maintenant dans les ténèbres et, à la place de ses yeux merveilleux, elle n'avait plus que des orbites vides. Pourtant, elle ne souffrait pas, car l'Ogresse avait prononcé les paroles magiques qui suppriment la douleur.

— Zatove, dit-elle, tu ne peux plus m'aimer puisque je suis privée de ma plus belle parure. Ton amour ressemble à l'eau qui fuit d'un vase renversé. Rentre chez toi et, moi, je tâcherai de retourner chez moi. Tu ne peux pas être le mari d'une aveugle.

— C'est moi qui suis la cause de ton malheur, protesta Zatove. Je ne puis t'abandonner, pas plus que je n'aurais laissé ton corps, sans vie, sur la route. Je veux te conduire chez moi.

Ils pleurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre et puis, ils se remirent en route courageusement. Arrivés près du village où habitait Zatove, ils attendirent la nuit. Tout le monde dormait lorsque Zatove pénétra dans sa case en tenant sa fiancée par la main.

Le lendemain, Zatove lui donna deux esclaves pour remplacer ses yeux perdus, puis il alla annoncer son mariage à son père et à ses amis et il repartit pour la chasse après avoir défendu à Mizamiza de se montrer au grand jour, car il était honteux de l'infirmité de sa femme. Et elle ne sortit plus que la nuit au bras de ses esclaves.

Mais le père de Zatove tomba malade et il décida de faire la cérémonie dite du Bilo pour obtenir sa guérison. Pendant quinze jours, tous les habitants du village devaient se réunir chaque soir pour chanter, claquer des mains, danser et s'amuser avant le bilo proprement dit. Le jour du bilo, le malade devait être installé sur une sorte d'estrade. Puis un sacrifice serait fait devant lui. Puis l'on danserait encore, puis il serait baigné et enfin un repas lui serait servi sur l'estrade.

Le père fit appeler toutes ses belles-filles et leur dit de confectionner chacune une natte qui servirait à son « élévation ».

Elles se mirent à l'œuvre sans tarder. Mizamiza envoya ses esclaves cueillir le [zozoro](#) [7] et leur commanda de préparer les fibres. Mais elles ne savaient pas tresser et Mizamiza se désolait et pleurait sans arrêt, car c'était un déshonneur pour elle de ne pas exécuter l'ordre du beau-père.

L'Ogresse qui, chaque jour, contemplait les yeux de sa fille dans laalebasse, les vit tout à coup se remplir de larmes.

— Qu'est-ce qui te fait pleurer, ma fille bien-aimée ? demanda-t-elle.

Laalebasse en un instant fut pleine à déborder, aussi l'Ogresse n'hésita pas. Elle se mit en route vers le village. Son passage souleva un tel orage que personne n'osa sortir et elle pénétra dans la maison de Mizamiza, sans être vue.

— Ô, mère, lui dit la pauvre aveugle, je suis bien malheureuse. Mon beau-père va être élevé sur le bilo au moment de la nouvelle lune et il a commandé une natte à chacune de ses belles-filles. Moi seule ne puis l'exécuter. Quelle honte !

L'Ogresse prit les tiges entassées dans un coin et se mit aussitôt à tresser. Bien avant le chant du coq, la natte fut terminée. Les fibres étaient entrecroisées de telle façon que les couleurs chatoyaient entre elles comme des pierres précieuses. C'était la plus merveilleuse natte qu'on n'eût jamais vue.

Ampalamanahy roula la natte et la déposa à l'endroit le plus obscur, puis elle retourna chez elle, dans un tel tourbillon que les gens s'étaient à nouveau enfermés chez eux.

Peu de temps après le beau-père adressa une nouvelle demande à ses belles-filles. Il désirait que chacune d'elles lui tissât un pagne. Il choisirait le plus beau qu'il revêtirait le jour de sa guérison et il récompenserait la lauréate.

Mizamiza se plongea, une fois de plus, dans un grand désespoir.

Elle qui n'avait même pas pu tresser une natte, comment pourrait-elle tisser une étoffe ?

Et dans la maison de l'Ogresse, la calebasse se remplit de larmes.

— Ne pleure pas, ma fille, dit-elle, et ses paroles furent répétées par le Volamalaka que Mizamiza avait gardé avec elle. Ne pleure pas, demain je t'apporterai un pagne national que nul autre ne pourra égaler.

Le lendemain, en effet, elle arriva dans un terrible ouragan et entra chez Mizamiza avec le tissu promis.

— Ne le montre à personne, lui recommanda-t-elle, et cache-le bien jusqu'au jour de la fête.

Le jour arriva. Toutes les belles-filles apportèrent leur natte et leur pagne. Elles en reçurent beaucoup de compliments car leur travail était vraiment très beau, mais rien n'égalait les œuvres de Mizamiza. Elle les avait envoyées par ses esclaves, ne pouvant les apporter elle-même. Le prix lui fut accordé quoique tout le monde critiquât son absence. Mais elle avait fait dire qu'elle était malade. Pour son travail elle obtint cent bœufs, car son beau-père était fort riche.

La nuit suivante l'Ogresse vint encore auprès de sa fille. Elle avait vu la calebasse se remplir de larmes. Mizamiza se désolait de ne pouvoir assister à la fête, ne voulant, pour rien au monde, montrer ses yeux vides en public. Ampalamanahy exigea qu'elle y assiste. Elle avait apporté à sa fille une magnifique robe et de riches parures.

L'Ogresse la coiffa, l'habilla, puis elle l'enveloppa dans un lamba de soie en lui recommandant de se voiler le visage. Avant de repartir, elle brisa la calebasse qu'elle avait tenue cachée et elle en sortit les yeux. Elle prononça des paroles magiques et les belles prunelles vinrent s'enchâsser comme deux diamants noirs dans les orbites vides.

Mizamiza resplendissait de joie et de beauté.

Le soir tout le monde se réunit sur l'esplanade, consacrée aux réjouissances. C'était la première fois que Mizamiza paraissait en public. Le cœur battant, elle avança, dissimulée sous son lamba et Zatove, qui était de retour de la chasse, assis près de son père, ne la reconnut pas. Il se demandait qui pouvait être cette belle inconnue.

Les danses commencèrent. Entraînée par la musique, Mizamiza se mêla aux danseurs. Les chanteuses, sur un ton nasillard, battaient des mains pour rythmer leur voix. Peu à peu l'accompagnement s'accéléra et Mizamiza exécuta le fameux pas si difficile du « hisatsé ». Les autres danseurs s'étaient arrêtés et elle était seule, maintenant, au milieu de l'esplanade.

Son voile se détacha soudain et son visage radieux apparut comme une aurore se levant après la nuit.

Zatove, en la voyant, fut saisi d'un grand remords et implora son pardon pour l'avoir abandonnée. Mizamiza voulut bien oublier tant d'ingratitude et le vieux beau-père, tout heureux et tout fier, les bénit en prononçant la phrase rituelle :

— Que mes Ancêtres vous donnent huit garçons et huit filles.

Quant à l'Ogresse-à-queue, elle ne revint plus jamais.



Le grand Fanany



KELY et Ikoto étaient nés dans un village du pays Sakalave.

C'était un simple petit village d'une quinzaine de cases, tout pareil à bien d'autres : une grande place ombragée de manguiers couverts de fleurs roses ou de fruits dorés, selon la saison, d'un côté le grenier à riz, de l'autre côté le *tranovahiny*, la maison des voyageurs, où dormaient les gens de passage.

Les femmes, le soir, pilaient le riz en chantant une mélodie et les poules venaient picorer autour d'elles. Au crépuscule, on voyait les longues files de zébus aux bosses énormes, aux longues cornes en lyres, rentrer lentement et comme à regret. Les petits bouviers criaient en brandissant des branches épineuses et en lançant des pierres, pour ramener les égarés dans le droit chemin. Il ne s'agissait pas de laisser les bœufs aller boire au fleuve où les seigneurs caïmans, toujours à l'affût, les guettaient.

Dès que les bœufs étaient enfermés, les petits bouviers rentraient vite à leur tour pour jouer avec les jouets d'argile qu'ils avaient confectionnés, tout au long du jour, pour passer le temps.

Mais, ni Ikely ni Ikoto n'avaient jamais pu conduire les bœufs, puisque l'un était aveugle et l'autre paralytique.

Leurs parents étaient pauvres, et tout comme ceux du Petit Poucet, ils résolurent de les perdre dans la forêt. Car ils se disaient, en manière d'excuses, « ces enfants sont une lourde charge pour nous et ils ne pourront même pas nous soigner quand nous serons vieux. Et, ce qui est plus terrible encore, lorsque nous serons morts, qui nous installera dans notre Maison-Froide ? Qui nous invoquera et fera pour nous les sacrifices et les offrandes ? En un mot, qui perpétuera les rites en notre honneur ? Non, non, ce ne sera pas un aveugle et un paralytique. Mieux vaut les perdre et demander, à Zanahary, un autre enfant... »

Ils mirent à exécution ce funeste projet et, un matin, proposèrent d'aller dans la forêt sous prétexte de chercher du miel. Et les voilà partis, le père portant Ikoto et la mère conduisant Ikely par la main.

Après avoir traversé une grande prairie aux herbes plus hautes qu'eux-mêmes, ils pénétrèrent assez profondément dans les bois.

— Restez là tous deux, dit le père, pendant que nous irons à la recherche d'un essaim. Voici quelques bananes, vous pourrez manger en nous attendant.

Les deux enfants, que les infirmités avaient rendus très patients, attendirent une heure... puis deux heures. À la fin de la troisième heure, ils commencèrent à s'inquiéter.

— Le jour baisse, dit Ikoto, je ne vois plus les rayons du soleil passer au travers des branches. Nos parents ont dû trop s'éloigner et ne peuvent plus nous retrouver. Mettons-nous en route. Tu me porteras et je saurai bien sortir de la forêt.

Ikely, qui était beaucoup plus grand et plus fort que son frère, le prit sur ses épaules et il se mit en route.

Il suivit un sentier que Ikoto avait cru reconnaître, puis un autre et encore un autre. Mais à force de tourner et de changer sans cesse de direction, il avait fini par ne plus s'y reconnaître du tout. Ikoto eut alors la surprise de se trouver brusquement sur une grande plage bordée de palétuviers et de kapoks aux feuillages étagés. Une file de cocotiers se perdait à l'infini jusqu'à l'horizon.

— Nous nous sommes égarés, dit Ikoto.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Ikely.

— Suivons la plage, nous trouverons peut-être un village ou bien nous rencontrerons quelque voyageur qui nous remettra dans le bon chemin.

Puis ils marchèrent, ou plutôt Ikely marcha... Ils se taisaient, écoutant le vent agiter les grandes feuilles des palétuviers et les vagues chuchoter en venant mourir sur le sable.

Le pauvre aveugle était exténué et il allait déposer son frère, lorsque son pied trébucha sur un objet dur.

— Qu'est-ce que je foule aux pieds ? demanda-t-il.

— C'est une grande pièce d'argent. Ramasse-la. Nous pourrons acheter de quoi manger quand nous arriverons dans un village.

Cela donna un peu de courage à Ikely et il continua à marcher, jusqu'à ce qu'il butât, à nouveau, contre une corne de bœuf.

— Ramasse-la, dit Ikoto. On ne sait jamais, cela peut servir.

Un peu plus loin, il faillit tomber, car une tige de fer lui avait écorché le pied.

— Prends ce morceau de fer, dit encore Ikoto. Donne-le-moi, je le porterai avec la corne et la pièce.

Un peu plus loin encore, ce fut un van qui arrêta ses pas. Et l'aveugle l'ajouta aux autres objets.

Ils avaient quitté la plage et s'étaient engagés dans une vaste plaine, et ils se dirent qu'il valait mieux prendre cette direction où ils finiraient par trouver un lieu habité.

En effet, voilà qu'au milieu d'un énorme bouquet de bananiers, Ikoto aperçut un grand toit pointu d'où semblait s'échapper une légère fumée.

— Nous sommes sauvés, mon frère, dit-il, voici une habitation.

Ils arrivèrent devant une immense maison de falafa tressé. Mais on n'entendait aucun bruit et la porte était fermée. Ikoto, juché sur les épaules de son frère, frappa avec sa tige de fer. Une fois, deux fois... rien. Tout n'était que silence.

Découragés, ils allaient faire demi-tour lorsque la porte s'entrebâilla et une très vieille femme passa la tête et leur dit de poursuivre leur chemin. Elle avait l'air effrayée, mais elle leur demanda, avec bonté :

— Où allez-vous, mes enfants ?

— Nous sommes venus en visite, dit Ikoto, qui n'osait pas raconter leur aventure.

— Vous savez qui habite ici ? demanda la vieille.

— Non, mais nous allons le savoir, si tu nous le dis.

— Le grand Fanany est son nom. C'est un Ogre terrible et moi, je suis sa servante. Mes pauvres enfants, il faut fuir bien loin avant son retour.

— Mon frère est à bout de forces, supplia Ikoto. Laissez-nous entrer un instant. Quand revient-il ?

— Pas avant le crépuscule. Allons, entrez... mais il ne faudra pas vous attarder, car il vous dévorerait.

Ils pénétrèrent dans une immense salle remplie d'objets précieux. Les murs étaient tapissés de rabanes magnifiques de toutes les teintes. Sur le sol des nattes aux dessins compliqués et aux couleurs brillantes étaient étendues. Dans les coins, de gros tambours recouverts de peaux de bœufs supportaient des plateaux d'argent chargés de pierres fines, de pépites et de pièces d'or.

— Et tous ces trésors lui appartiennent ? demanda Ikoto que son frère avait déposé sur une natte, près du feu.

— Oui, dit la vieille, ses richesses ne peuvent se compter.

Sur les murs, de lourds fusils et de longues sagaies étaient accrochés.

— Ce sont là ses armes ? demanda encore le paralytique.

— Non, il n'a pas d'armes. Elles appartenaient à tous ceux qui ont essayé de le combattre. Mais les balles glissent sur sa peau et les sagaies n'entament pas sa chair. Il dévore les gens tout crus et il n'est jamais rassasié.

Malgré leur terreur, Ikoto et Ikely s'endormirent et le soir tomba. La vieille avait disparu.

Il faisait nuit lorsque les deux frères furent réveillés par un ouragan. Tout tourbillonnait autour de la maison et le sol tremblait. C'était l'ogre qui rentrait.

— Qui est là ? cria-t-il dès le seuil. Quelle est cette odeur ?

L'obscurité était complète, heureusement, et Ikely put se glisser sous une natte. Mais Ikoto qui n'avait pu bouger, dut faire face au danger.

— C'est moi qui suis là, dit-il courageusement.

— Qui, toi ? Qui a osé pénétrer dans la demeure du grand Fanany ?

— C'est un autre Fanany et tu ne me fais pas peur.

— Mets ta dent sous ma main et je saurai reconnaître si tu dis vrai.

Ikoto plaça la corne de bœuf sous les doigts de l'Ogre.

— Tu as vraiment une dent de Fanany. Fais-moi palper ton oreille.

Il lui tendit le van.

— Tu as vraiment une oreille de Fanany et ta main ?

Aussitôt Ikoto lui présenta le fer qu'il avait fait rougir au feu et au même instant Ikely sortit de sa natte et tous deux se mirent à pousser des hurlements. L'ogre, horriblement brûlé et épouvanté à l'idée de se trouver en présence d'un ogre encore plus féroce que lui, se précipita dehors et alla se jeter dans la mer. On entendit un bruit affreux, les vagues grondèrent et le ciel se couvrit d'éclairs.

Puis lorsque le calme revint, Ikoto dit à son frère :

— Emportons les objets les plus précieux. Moi j'ai envie de prendre ces pierres, elles sont si belles...

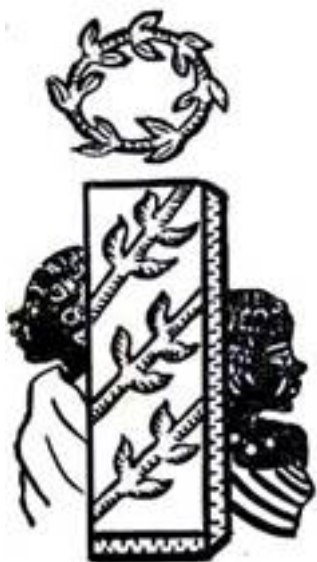
— Non, protesta Ikely, belles ou non, cela m'est égal, je ne les vois pas. L'or sera pour nous bien plus avantageux.

Ils se disputèrent longtemps pour savoir ce qu'il fallait prendre ou ce qu'il fallait laisser. La discussion s'envenima et l'aveugle, furieux, donna un grand coup sur la jambe du paralytique. Le coup avait dû porter au bon endroit car il fut instantanément guéri. Mais il envoya une gifle formidable à son frère et l'atteignit en plein sur l'oreille. La commotion rendit aussitôt la vue à ce dernier.

Ils furent si contents l'un et l'autre qu'ils se réconcilièrent aussitôt et revinrent chez leurs parents, chargés de richesses. Ils arrivèrent à leur case, juste au moment où ceux-ci, pleins de remords, allaient partir à leur recherche.



Les deux Andriambahoaka



LS s'appelaient tous deux du même nom et ils étaient frères. L'aîné possédait d'immenses richesses : ses bœufs ne pouvaient se compter et ses rizières s'étendaient à perte de vue. Le cadet était moins riche car il avait réussi à compter ses bœufs et la limite de ses rizières ne dépassait pas l'horizon.

Andriambahoaka, l'aîné, était las d'être si riche et il eut envie, un jour, de dépenser tout ce qu'il possédait. C'était son affaire, après tout, et personne n'aurait pu y trouver à redire... même s'il avait un peu perdu la raison.

Donc, un jour, il appela son esclave préféré, Kotofasine. L'esclave avait un vieux lamba tout sale et tout déchiré, ce qui commença par déplaire à son maître :

— Va te laver, lui dit-il, et mets un lamba neuf. Tu en trouveras dans mon coffre. Ensuite tu iras à la Maison-Froide et tu appelleras les morts, mais seulement ceux qui sont morts depuis deux ans. Je veux qu'ils viennent m'aider à tout dépenser et qu'ils mangent mes bœufs, puis mes esclaves et moi ensuite et toute ma famille.

Kotofasine, terrorisé, s'en alla cependant pour obéir aux ordres du maître. Il ne les approuvait certes pas, mais il devait s'y conformer ; telle était la coutume.

Après avoir fait sa toilette, il se dirigea vers la Maison-Froide et appela les morts :

— Eh ! les Morts-depuis-deux-ans. Eh ! Je vous appelle. C'est vous que j'appelle. Eh ! les Morts-depuis-deux-ans, je viens vous appeler pour que vous mangiez tous les biens de mon maître Andriambahoaka, l'aîné. Ses bœufs, ses piastres d'argent, ses esclaves et que vous le mangiez lui-même ensuite et sa famille aussi.

Les-Morts-depuis-deux-ans répondirent :

— Retourne vite à la maison. Nos dents se sont transformées en pierres. Ne le sais-tu pas ? Nos yeux sont des cavités, et nos têtes ne sont que des os blancs. Ne le sais-tu pas ? Nous ne pouvons pas manger. Retourne à la maison et laisse-nous dormir en paix.

Kotofasine rapporta ces propos à son maître et celui-ci ne fut pas content.

— Puisque les Morts-depuis-deux-ans ne veulent pas se déranger, dit-il, va-t'en appeler de ma part le Fanampitolobe, le Serpent-à-sept-têtes. Il viendra sûrement, car il a sept gueules et sept estomacs à remplir.

Et Kotofasine, de plus en plus épouvanté, dut cependant obéir. Il alla au bord du fleuve et appela :

— Eh ! Serpent-à-sept-têtes, hé ! Fanampitolobe ! C'est toi que j'appelle. Je viens t'appeler pour que tu manges tous les biens d'Andriambahoaka. Et après, tu le mangeras lui-même et aussi ses esclaves et sa famille.

L'eau devint toute rouge, couleur de sang, et le grand serpent apparut à la surface :

— Retourne à la maison de ton maître et dis-lui que je mangerai tout cela sans en laisser une miette. Dis-lui de se préparer.

Et lorsque Kotofasine rapporta ces paroles à son maître il en fut enchanté et commença ses préparatifs.

Il fit étendre des nattes neuves sur toute la cour, et il choisit les plus belles avec les plus beaux dessins. Il fit amener ses troupeaux de bœufs, il fit appeler tous ses esclaves, il rassembla tout son argent, et dit à sa famille de se réunir près de lui.

Puis il attendit le Serpent-à-sept-têtes et le reçut très poliment. Il le fit coucher sur ses belles nattes. Il plaça le premier troupeau près de la première gueule, puis le deuxième troupeau près de la deuxième gueule et ainsi de suite. Et le Serpent avala les sept troupeaux. Andriambahoaka fit sept tas de piastres et les plaça de la même façon.

Puis ce fut le tour des esclaves et enfin de lui-même et de sa famille.

— Je suis très content, dit le serpent lorsqu'il eut fini. Andriambahoaka est vraiment un brave homme. Mais je ne vois plus rien et je vais m'en aller.

Mais bien que ses yeux fussent au nombre de quatorze, il n'avait pas vu Kalovole, la dernière fille d'Andriambahoaka... Elle s'était cachée avec son esclave Kalobotrete, à l'ombre d'une porte, pas très loin du serpent, mais il était trop occupé à avaler pour regarder autour de lui.

Quand il fut parti, Kalovole dit à Kalobotrete :

— Nous voilà toutes seules... qu'allons-nous faire ? J'ai une idée, je vais aller rejoindre mon oncle, Andriambahoaka, le cadet. Viens avec moi.

Elles se mirent en route et, après avoir traversé monts et vallées, elles arrivèrent au bord d'une rivière.

— Passe-moi sur ton dos, dit Kalovole, tu es la plus grande et puis tu es mon esclave.

— Je te passerai, dit Kalobotrete, car tu es ma maîtresse mais, en récompense, donne-moi ton lamba-lasoa [8].

Et elles passèrent, et Kalobotrete, qui était très grande, n'eut de l'eau que jusqu'à la taille. Elle portait sa maîtresse sur son dos et le lamba-laosa sur la tête, afin qu'il ne fût pas mouillé.

Une fois sur la rive, elles marchèrent encore par monts et vallées et arrivèrent devant le village où habitait l'oncle Andriambahoaka.

— Rends-moi mon lamba, dit Kalovole à Kalobotrete. Je veux le mettre afin d'être très belle pour me présenter devant mon oncle.

— Non, je le garde, répondit la grande Kalobotrete. Tu seras mon esclave. Je te tuerai si tu dis un mot.

Kalovole ne dit rien, car elle était bien plus petite.

Lorsqu'elles se présentèrent devant la case de Andriambahoaka, celui-ci les accueillit très aimablement.

— Entre, dit-il à Kalobotrete qu'il prenait pour sa nièce, car elle était plus richement vêtue que Kalovole, entre, mon enfant, tu seras ma fille. Que ton esclave aille se reposer dans la case des esclaves, et puis elle se rendra dans la rizièrre et fera du bruit pour écarter les oiseaux.

Mais Kalovole, trop malheureuse pour se reposer, se rendit tout de suite à la rizièrre.

Alors pour faire peur aux oiseaux et aussi parce qu'elle avait beaucoup de chagrin, elle se mit à chanter :

« Eh ! vous les Oiseaux-de-la-Forêt, eh !
« Ne mangez pas le riz d'Andriambahoaka
« C'est moi qui vous le dis,
« Car Andriambahoaka est mon oncle
« Et moi je suis sa nièce véritable.
« Il croit que mon esclave est une [Andriane](#) [9]
« Et que moi je suis une esclave
« Car elle m'a pris mon lamba-lasoa...
« Mais vous, les Oiseaux-de-la-Forêt,
« Ne mangez pas le riz d'Andriambahoaka
« Car il est mon oncle. »

Andriambahoaka qui était venu se promener près de la rizière l'entendit chanter et il en fut fort étonné.

— Mais enfin, laquelle des deux est vraiment ma nièce ? se dit-il. Est-ce la grande ou la petite ?

Il fit amener son Taureau-Noir et commanda à Kalobotrete de l'appeler. Kalobotrete se tourna vers le Taureau et s'adressa à lui en ces termes :

« Eh ! le Noir, eh !
« Arrive, arrive car c'est moi
« Qui suis ta maîtresse et qui t'appelle
« Eh ! le Noir, eh !
« Arrive près de moi. »

Mais le Taureau ne bougea pas. Ce fut au tour de Kalovole d'appeler le Taureau. Alors, il s'approcha d'elle, et s'agenouilla.

— Kalovole est vraiment ma nièce, le Taureau lui a obéi, dit Andriambahoaka, et il n'obéit qu'à ceux de ma race. Entre dans ma case, Kalovole, je vais t'adopter et tu seras ma fille.

Puis, Andriambahoaka regarda l'esclave et lui dit simplement :

— Kalobotrete, va garder la rizière.

Le serpent-à-sept-têtes et la tête d'argent



AIS voici comment le Serpent-à-sept-têtes finit par mourir, bien longtemps après avoir dévoré les richesses d'Andriambahoaka.

Rainitsimamanga se trouva un jour en difficultés avec cet horrible serpent. La tradition a oublié d'en dire la raison, mais cela importe peu. Le plus grave est que cet homme fut tué par le monstre, après un combat héroïque.

Puis le temps passa et lorsque Tsimamanga, fils de Rainitsimamanga, fut devenu grand, il interrogea sa mère :

— Qui a tué mon père ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Il eut beau la questionner, elle répondait toujours : « Je ne sais pas », d'un air si effrayé qu'à la fin il n'insista plus. Mais une vieille femme, amie de la famille, lui révéla la vérité.

Alors le jeune homme alla consulter le sorcier qui, après avoir lui-même consulté le Sort, lui remit un ody très puissant. Ce talisman se nommait Volamanga (l'Argent bleu). C'était une petite tête d'argent très fin aux reflets bleus.

Tsimamanga se mit alors en route, n'emportant pour tout arme et bagage que la Tête d'Argent. Le Serpent habitait fort loin, et il fallait traverser la mer pour arriver jusqu'à lui. Mais Tsimamanga ne s'embarrassa pas pour si peu ; il savait qu'il vaincrait toutes les difficultés avec l'aide de Volamanga, du moins le sorcier le lui avait

assuré. Il arriva devant la mer et trempa Volamanga dans les vagues en priant :

— Ô Volamanga, si tu es vraiment le plus puissant des ody, aide-moi. Tu sais que je ne puis plus dormir tranquille tant que mon père n'est pas vengé.

Et le flot se retira au fur et à mesure qu'il avançait pour se reformer derrière lui. Il marcha longtemps et arriva enfin devant une vaste prairie remplie d'arbres et de fleurs. Exténué, il s'arrêta auprès d'une source ombragée d'un grand tamarinier. Après avoir bu il monta dans l'arbre pour explorer l'horizon. Il vit une femme qui se dirigeait vers la source, une cruche sur la tête. Elle se pencha vers l'eau et son image s'y refléta.

— Comme je suis belle ! dit-elle. Je ne savais pas que j'étais aussi belle. Je ne puis vraiment pas continuer à être la servante du Serpent-à-sept-têtes. Qu'une autre aille puiser de l'eau.

La femme jeta sa cruche qui se brisa. Pourtant elle était affreuse, mais Tête d'Argent donnait à l'eau de tels reflets que tout ce qui s'y mirait se transformait en beauté.

Ayant cassé sa cruche, la femme retourna chez le Serpent. Une autre esclave nommée Konantsitse la rencontra et lui demanda :

— Ne rapportes-tu pas de l'eau ? Où est ta cruche ?

— J'ai été poursuivie et j'ai trébuché...

Konantsitse partit à son tour pour la source.

Elle se pencha pour puiser l'eau pure.

— Ah ! je comprends, dit-elle aussitôt. Cette source est enchantée. Je sais bien que je ne suis qu'une vieille femme, et voici que mon image est celle d'une ravissante jeune femme.

Les branches du tamarinier s'agitèrent au-dessus d'elle et elle releva la tête. Elle aperçut Tsimamanga.

— D'où viens-tu, étranger ? demanda-t-elle.

— Je viens de l'autre côté de la mer.

— Qui es-tu ?

— Rainitsimamanga était mon père et le grand Serpent l'a tué et je viens pour le tuer à mon tour. Conduis-moi chez lui.

— Mais il te tuera aussi. Rien ne lui résiste. Fuis sans perdre un instant.

— Je partirai lorsque j'aurai tué le Serpent.

— Je suis sa servante et je ne veux pas qu'il soit tué.

Alors la vieille se mit à pousser des cris terribles et Tsimamanga, pour la faire taire, lui posa la tête d'argent sur le front et elle mourut aussitôt.

Tsimamanga l'écorcha et s'enveloppa de sa peau et, mettant la cruche sur son épaule il s'en alla vers la maison du Serpent en imitant la démarche de la vieille femme.

Le petit Serpent, fils du Grand Serpent, était devant la porte et il prévint son père, car il avait deviné la supercherie.

— Ce n'est pas Konantsitse, dit-il, et je veux tuer celui qui nous trompe.

— Eh bien, moi, je n'en suis pas certain. Jette-toi sur elle et si elle peut te résister, c'est qu'en effet ce n'est pas Konantsitse.

Et ils se mirent à combattre furieusement et le petit Serpent tomba foudroyé par Volamanga.

— Tu as tué mon fils, dit le Serpent, et chacune de ses narines lançait des flammes.

— Tu as tué mon père, répondit Tsimamanga.

— Prends garde à toi, nous allons nous battre.

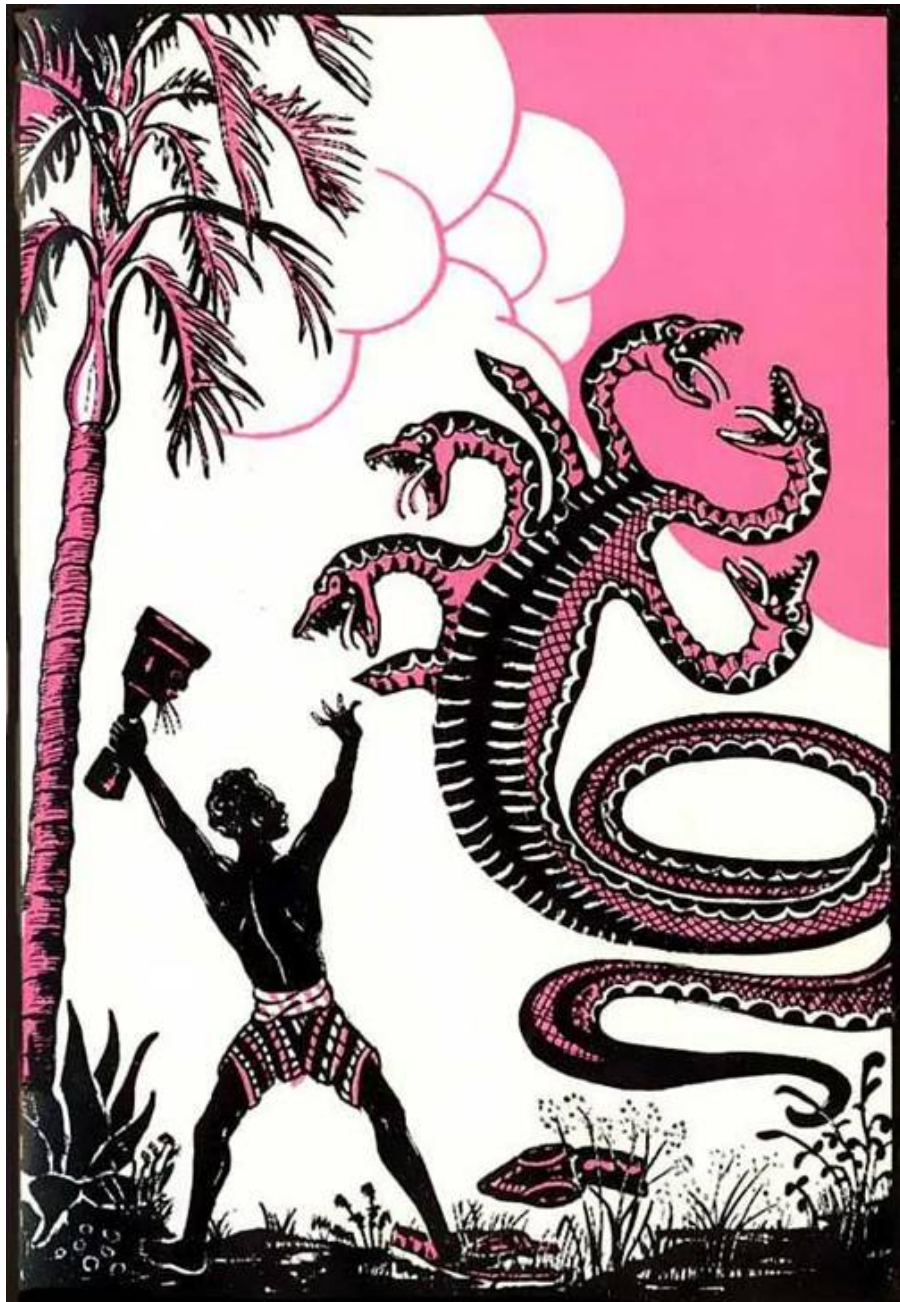
— C'est ce que je veux. Je suis venu pour venger mon père.

Le combat s'engagea, mais aussitôt, Volamanga avec le ody d'argent foudroya une des têtes du serpent.

— Je me moque d'avoir perdu une tête, cria le serpent... Il m'en reste bien assez.

Une deuxième tête tomba.

— Je m'en moque, cria encore le serpent.



— Je me moque d'avoir perdu une tête, dit le serpent, et une deuxième tête tomba.

Mais ses têtes tombèrent une à une et le serpent mourut. Dès que le monstre fut inerte, les esclaves accoururent et remercièrent Tsimamanga en le suppliant d'être leur maître.

— Tu nous as délivrés et nous voulons te servir jusqu'à notre dernier souffle, dirent-ils. Toutes les richesses du Serpent t'appartiennent.

— Eh bien, vous viendrez dans mon pays, car j'habite de l'autre côté de la mer.

— Mais nous n'avons pas de bateau et nous ne pourrions passer l'eau.

— Comme je suis venu je retournerai chez moi.

Et lorsque tous furent sur le rivage, chargés des trésors du monstre, Tsimamanga frappa la mer avec son talisman et les flots se retirèrent.

Tsimamanga envoya un messenger à sa mère avant de se présenter devant elle, afin qu'elle ne fût pas trop surprise de le voir arriver en si nombreuse compagnie. Mais elle ne crut pas le messenger et pensa, au contraire, qu'on était venu lui annoncer la mort de son fils.

De saisissement, elle mourut.

Mais d'autres disent qu'ils vécurent heureux et riches...

Ranoro



Il y a des siècles, au temps du peuple légendaire, les Yazimba, qui furent les ancêtres des Malgaches, il existait, dit-on, des *Zazavavindrano*, des Filles de l'Eau.

Or, un jour, Andriambodilova, tandis qu'il se reposait au bord de la Mamba, aperçut au milieu de la rivière une merveilleuse jeune fille assise sur un rocher.

Il resta muet d'admiration devant tant de beauté. Ses cheveux étaient si longs, qu'ils trempaient dans l'eau et ses yeux si grands, qu'ils semblaient refléter tout le paysage.

Elle rêvait, le regard perdu vers Analamanga, « la Forêt Bleue », où est bâtie, à présent, Tananarive.

Andriambodilova contemplait la ravissante créature sans oser bouger ni parler. Mais voulant tout de même lui exprimer son admiration, il se mit à chanter. Il avait une jolie voix très douce et le chant monta vers le ciel bleu où passait, lentement, un vol de *vorompotsy* [10].

La Belle aux longs cheveux, après avoir écouté pendant quelques instants, plongea et le jeune homme, déçu, resta longtemps les yeux fixés sur le rocher, en l'appelant en vain.

Pendant plusieurs jours, Andriambodilova revint à la même place

et à la même heure. L'Ondine était là, comme fidèle au rendez-vous, mais dès qu'il l'appelait, elle disparaissait.

Il décida alors d'user d'un stratagème et un matin, nageant sans bruit entre deux eaux, il s'approcha de la roche où semblait dormir l'Ondine et saisit une de ses longues mèches qui flottaient sur l'eau comme de souples algues.

Elle ouvrit ses grands yeux étonnés et voulut plonger, mais le jeune Vazimba n'avait pas lâché prise et elle ne put bouger. Il monta alors sur la roche, à côté d'elle.

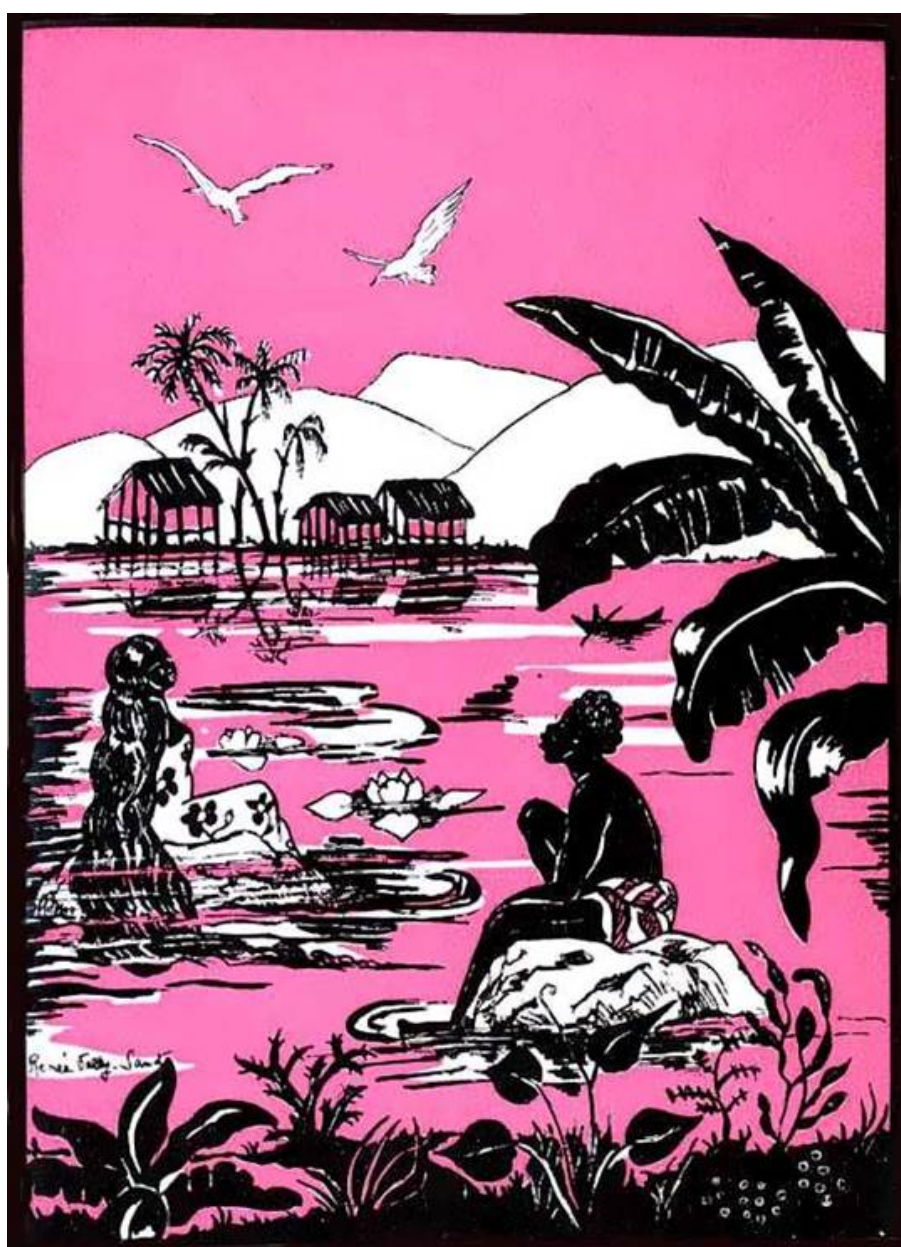
— Je ne m'enfuirai pas, dit-elle, et sa voix était aussi douce que son regard. Ne tire plus sur mes cheveux, tu me fais mal. Que me veux-tu ?

— Dis-moi quel est ton nom ? Je ne peux plus vivre sans toi. Veux-tu être ma femme ?

— Je m'appelle Ranoro, fille de [Andriantsira](#) [11], le Seigneur-du-Sel ; j'habite le fond de la rivière avec le peuple des Ondes, dans les Grandes Cavernes où l'eau ne pénètre pas. C'est le plus beau pays du monde, mais moi aussi je t'aime et je veux bien rester sur la terre. Si j'ai plongé plusieurs fois, ce n'était que pour t'éprouver, car lorsque l'amour n'est pas partagé, il est comme un fleuve tari. Emmène-moi dans ta case. Je serai ta femme, mais à une condition, c'est que tu ne prononceras jamais devant moi le mot sel.

Andriambodilova promit et, tout à son bonheur, il emmena sa fiancée dans la belle case qu'il possédait, un peu à l'écart du village. Et tandis qu'elle marchait, Ranoro releva ses cheveux pour qu'ils ne traînent pas dans la poussière.

Des années passèrent et ils étaient heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. Mais mon histoire n'est pas finie, hélas !



La Belle aux longs cheveux écouta quelques instants.

Un matin, Andriambodilova décida de s'absenter toute la matinée pour retourner son champ. Avant de partir, il recommanda à Ranoro d'attacher le veau car il désirait le sevrer et traire la vache à son retour.

Mais Ranoro, qui était très étourdie, se trompa et attacha le veau par la queue, puis rentra dans la maison. Cela n'était pas du goût du jeune animal et il se débattit si bien qu'il se détacha. Après quoi, il n'eut rien de plus pressé que d'aller rejoindre sa mère et de boire tout le lait.

Lorsque Andriambodilova revint des champs, il aperçut de loin le veau qui gambadait autour de la vache. Il se mit dans une grande colère et la colère, chacun le sait, est une bien mauvaise conseillère.

— Tu n'es bonne à rien ! cria-t-il. Tu ne seras toujours qu'une Fille-du-Sel.

À peine eut-elle entendu le mot fatal que, même sans prendre le temps d'embrasser ses enfants, Ranoro courut vers la rivière et plongea.

Andriambodilova eut beau l'appeler et supplier, elle ne reparut pas. Furieux et fou de chagrin, il courut chez lui et pleura toutes les larmes de son corps. Les enfants ne voyant plus leur mère se mirent à pleurer aussi. À la fin, hors de lui, Andriambodilova cria :

— Mais taisez-vous donc, Enfants-du-Sel.

Ce n'est certes pas cela qui arrangea la situation car Ranoro ne revint plus jamais sur la terre.

On raconte cependant qu'elle se montrait en songe à son mari et à ses enfants pour les conseiller. Elle se montrait aussi aux gens du pays et leur aurait dit :

— Si vous vous souvenez de mes bienfaits, je continuerai à vous protéger et si vous venez à la Maison de pierre où je me suis réfugiée, je vous aiderai.

L'endroit où, d'après la tradition, Ranoro se serait jetée dans la rivière est devenu sacré. C'est au village d'Andranoro près de Tananarive que se trouve « la Maison de pierre », lieu du pèlerinage. Cette Maison de pierre est une grotte pleine d'eau, près d'un grand rocher où elle aurait déposé son lamba avant de disparaître.

Tous ceux qui passent invoquent Dame-Ranoro-la-Sainte. Son intervention est, dit-on, très efficace en toutes circonstances.

Mais ce n'est pas moi qui suis le menteur...



La Fille-des-Eaux et le Pauvre Pêcheur



Voici la légende d'une Ondine qu'un homme épousa : Le pêcheur Rainisoa vivait, il y a bien longtemps déjà, au village des Trois-Manguiers.

Ce village n'était qu'un petit groupe de cases en *falafa* [12] à l'ombre de trois gigantesques manguiers au feuillage sombre.

Et tous les habitants n'étaient ni pauvres ni riches, car ils se suffisaient à eux-mêmes. Ils possédaient quelques bœufs, un champ de maïs, une rizière ; quant aux bananiers, ils poussaient où ils voulaient et on n'avait qu'à étendre la main pour cueillir un lourd régime.

Les femmes tissaient de la rabane, avec la fibre du raphia, sur leurs grands métiers primitifs ; elles tressaient aussi les nattes aux couleurs vives que l'on étendait le soir, pour dormir.

Devant chaque case, il y avait un mortier de bois qui servait à piler le riz en paille et une marmite de terre, posée sur des pierres, pour la cuisson des repas. Et puis aussi un long bambou emmanché d'unealebasse creuse. Au crépuscule, les femmes descendaient l'une derrière l'autre, vers le lac, le bambou sur l'épaule ; elles allaient puiser de l'eau... et bavarder.

Le pêcheur Rainisoa ne possédait rien. Aucune rizière ne lui appartenait ; il n'avait pas un seul bœuf ni même le moindre champ de maïs.

Chaque matin, à l'aube, il partait sur le lac dans sa minuscule pirogue, qu'il avait creusée lui-même à l'intérieur d'un tronc d'arbre.

Arrivé au milieu du lac, il s'installait sur un petit tréteau après avoir attaché sa pirogue et il restait là, accroupi, ses cannes à pêche de bambou retenues par un de ses pieds.

Il lui arrivait de s'endormir, car l'étang était fort peu poissonneux et il attendait parfois de longues heures avant d'attraper le menu fretin nécessaire à sa subsistance.

Rainisoa avait ainsi tout le temps nécessaire pour réfléchir à sa triste condition. Les Malgaches n'ont pas besoin de grand'chose pour vivre, mais cette trop grande misère accablait le pauvre pêcheur.

Un matin, il vit une de ses cannes s'enfoncer brusquement dans l'eau. Il eut juste le temps de la retenir et tira de toutes ses forces. À son grand étonnement, il s'aperçut que l'hameçon était entortillé dans les replis d'une épaisse chevelure noire, qu'il avait prise, tout d'abord, pour un paquet d'herbes aquatiques.

Une belle jeune fille émergea devant le pêcheur qui tremblait de surprise, d'admiration et de peur. L'Ondine le rassura et sa voix était comme la plus douce des musiques.

— Je m'appelle Zazavavindrano, lui dit-elle, et j'habite dans les profondeurs du lac. Depuis longtemps je te connais et je t'observe. Ton malheur m'a touchée et je veux te venir en aide. Je serai ta femme et je te rendrai heureux et riche. Mais à une condition : tu ne diras jamais à personne d'où je viens, sinon je te quitterai et je disparaîtrai pour toujours. Jure-moi de ne jamais révéler le « Secret de la Fille-des-Eaux ».

Elle était si belle que Rainisoa, transporté de joie, fit le serment demandé.

L'heure était encore très matinale et ils purent regagner la hutte du pêcheur sans être vus.

Depuis ce jour Rainisoa rapportait des pêches miraculeuses et il put faire des échanges avantageux avec les autres habitants. Il devint bientôt le plus riche et il eut la plus belle maison et les plus belles rizières de tout le village.

Un matin, Zazavavindrano dit à son mari :

— Va dans la forêt et coupe quelques arbres. Tu feras un parc à bœufs et tu le construiras de telle façon que la porte soit orientée vers le lac.

Rainisoa obéit, sans questionner, car il ne discutait jamais les paroles de la Fille-des-Eaux, tant il l'admirait. Il se mit à l'ouvrage et

le parc fut vite construit. Et le lendemain, Rainisoa, aussi bien que tout le village, fut étonné de voir que le parc était rempli de bœufs magnifiques.

Mais tant de prospérité fit des jaloux et les langues allaient leur train. Le soir, lorsque les femmes descendaient puiser de l'eau, elles ne s'arrêtaient pas de se poser des questions. On connaissait l'existence de la Fille-des-Eaux, mais on ignorait de quelle étrange contrée elle était venue. Sa beauté et son air fier intriguaient mais intimidaient tout le monde et personne n'avait osé interroger le pêcheur.

Un jour, à l'occasion des funérailles du chef du village, il y eut une grande fête et un grand festin, car un enterrement est, pour les Malgaches, une occasion de fêtes. Ne faut-il pas honorer les morts et les pleurer dignement, et la meilleure façon de les honorer n'est-elle pas de manger et de boire, et de faire beaucoup de bruit ?

Les amis de Rainisoa résolurent de profiter de cet événement pour l'enivrer et le faire parler. Ils l'encouragèrent à boire une grande quantité de *betsabetsa* [13].

Quand Rainisoa fut ivre, ils l'entraînèrent à l'écart et le menacèrent de le tuer s'il ne révélait pas le secret de ses richesses. Et Rainisoa, ayant perdu la tête, raconta comment sa femme était sortie des eaux du lac.

Quand il revint chez lui la Fille-des-Eaux, debout sur le seuil de la maison, l'attendait. Son beau visage était triste et ses longs cheveux noirs répandus sur ses épaules, comme en signe de deuil.

— Tu as manqué à la parole donnée, dit-elle. Je vais retourner dans le fond du lac où j'habitais avec les miens. Je les avais quittés pour toi, car je t'en croyais digne. De plus, tu as bu et ceux de ma race ont horreur de l'alcool. Tu es indigne du bonheur que je t'avais donné. Je vais te quitter pour toujours. Adieu.

Elle courut vers le lac et disparut. Le pêcheur ne la revit jamais malgré les supplications et les prières qu'il ne cessait de lui adresser, accroupi au bord du lac. Pendant des heures il essayait de lui expliquer les raisons de sa conduite. Mais une Fille-des-Eaux n'a qu'une parole.

Rainisoa, pendant longtemps, n'eut même plus le courage d'aller pêcher. Il retomba peu à peu dans sa misère et ses bœufs disparurent. Il avait laissé la porte du parc ouverte et l'on raconte qu'ils retournèrent dans le lac d'où ils étaient venus.

La princesse-aux-grands-yeux



ANS une case magnifique et en des temps très anciens habitait un Roi puissant dont les troupeaux de bœufs et les esclaves ne pouvaient se compter.

Il s'appelait Andriamoratsiazonimahery, le Seigneur-doux-mais-que-les-forts-ne-peuvent-prendre.

En vérité, ce nom lui allait fort bien car, autant le roi était pacifique et débonnaire pour son peuple, autant ses ennemis le craignaient et, lorsqu'il ne partait pas en guerre à la tête de ses soldats nombreux et disciplinés, il aimait à réunir ses sujets et à leur offrir de plantureux repas, suivis de chants et de danses.

Son voisin immédiat, le roi Ianitsaka, gouvernait aussi un territoire riche et abondamment pourvu de bétail. Il existait entre eux, à ce propos, une bien grande querelle car leurs troupeaux se mélangeaient aux frontières et chacun revendiquait son bien. Le motif était suffisant pour déclencher des batailles acharnées aux ronflements sinistres des grands tambours de guerre et des conques marines.

Le Seigneur-Doux, souvent victorieux, venait cependant d'essuyer une sanglante défaite et il avait dû se retirer en abandonnant quelques-uns de ses bœufs aux longues cornes en forme de lyre.

Mais il remit à plus tard sa vengeance, car sa fille unique, M'Panjaka Machoubé, la Princesse-aux-grands-yeux, était en âge de se marier et le roi voulait organiser des fêtes magnifiques au cours desquelles elle choisirait un mari.

Machoubé était la plus gracieuse et la plus jolie des jeunes filles du pays et, dans son petit visage bronzé, ses yeux immenses brillaient d'un éclat incomparable.

Elle était passionnée de danse et de musique et nul ne pouvait rivaliser avec elle pour exécuter, non seulement les pas les plus compliqués, mais aussi les plus gracieux et les plus rapides. Elle pouvait danser des heures entières sans manifester aucune fatigue.

Aussi la Princesse était-elle décidée à n'épouser que « Celui-qui-danserait-comme-la-toupie », c'est-à-dire le plus habile danseur qui se pût trouver.

Le roi fit donc proclamer par de nombreux émissaires un appel à travers les vastes plaines et dans tous les villages environnants. Cet appel se transmet, de loin en loin, par le son des grands tambours d'acajou, les « langourounes », vibrant sans arrêt sous la paume des hommes qui en avaient la charge. Pendant plusieurs jours ce fut un bourdonnement continu à des lieues à la ronde.

Au jour fixé la foule accourut sur l'esplanade du village. Il y eut d'abord des festins composés d'énormes quartiers de viande rôtis et de la boisson « betsabetsa ». Puis quand tout le monde eut bien mangé, bien bu, bien parlé et bien ri, le tournoi de danses commença.

Le Seigneur-Doux ayant fait savoir que sa fille, la Princesse-aux-Grands-Yeux, épouserait le meilleur danseur, de nombreux candidats s'étaient présentés, mais après quelques épreuves éliminatoires, une dizaine seulement de concurrents fut gardée.

Ils vinrent se placer près du groupe des chanteuses, assises sur leurs talons ; au pied de l'estrade. Elles chantaient en battant des mains en cadence, tandis que les violons à deux cordes et les tambours les accompagnaient en sourdine.

La brise entrechoquait les larges feuilles déchiquetées des bananiers et leur cliquetis semblait faire partie de l'orchestre.

Au signal donné par Machoubé, deux jeunes gens s'élancèrent sur l'estrade. Les voix des chanteuses s'élevèrent avec plus de force et la vibration des *langorones* [14] s'accrut. Chacun des jeunes danseurs interpréta, à sa façon, les rythmes de l'orchestre. L'un faisait valoir plus de grâce, l'autre plus d'agilité. Mais au moindre signe de lassitude ou à la moindre faute, la Princesse tapait dans ses mains et le concurrent malheureux était remplacé par le suivant.

Chaque fois, la foule manifestait impitoyablement par des moqueries, des cris et des rires qui couvraient, un instant, les voix des musiciennes.

Les heures passaient et déjà huit danseurs avaient été éliminés. Il ne restait plus sur l'estrade que deux jeunes gens, mais ceux-ci ne semblaient pas devoir se lasser. Ils rivalisaient d'entrain, de virtuosité et de grâce.

Ils interprétaient une danse très difficile et les chanteuses, qui avaient été relayées plusieurs fois déjà, n'en pouvaient plus et menaçaient de devenir aphones... Pourtant l'un des danseurs commença à ralentir ses élans et ses pas furent moins sûrs.

L'autre, presque certain de son triomphe, redoublant d'agilité, tournoyait sans arrêt et sans presque toucher terre.

La danse allait cesser cependant, car le premier danseur était retombé, sans grâce, sur ses pieds alourdis par la fatigue.

Machoubé frappa dans ses mains. Les chanteuses se turent et seuls les tambours continuaient sourdement à bourdonner.

Le Seigneur-Doux se leva, la main droite pointée vers le ciel pour réclamer le silence. Il allait proclamer le vainqueur.

Soudain, de la foule s'élança un jeune garçon, au visage fier, vêtu d'une somptueuse tunique de soie rayée de blanc et noir. Il bondit sur l'estrade et frappa le sol en cadence. Il fit signe aux chanteuses de reprendre la musique. Il avait relevé le défi et, d'un air à la fois noble et respectueux, il s'inclina vers Machoubé.

Puis il s'élança dans un tourbillon de pas vertigineux. Ses pieds effleuraient à peine le sol. Il entraîna le dernier concurrent, qui s'était déjà cru victorieux, dans un rythme accéléré. Les chanteuses s'époumonaient, les tambours ronflaient de plus belle et les violons vibraient, repris par l'ardeur de ce danseur inconnu et étonnant.

Mais le dernier concurrent montra des signes de fatigue et ne put le suivre longtemps. Enfin il s'écroula, haletant.

La foule acclama le vainqueur définitif.

Machoubé s'élança à son tour sur l'estrade et ce fut alors un spectacle d'une grâce infinie, car les pas des deux jeunes gens s'accordaient et s'harmonisaient comme s'ils avaient étudié cette danse pendant de longues heures.

La joie et l'admiration de tous étaient à son comble. La nuit descendait lentement sur le village en fête et le soleil, déjà bas, ne lançait plus que de rares rayons. Mais la Princesse et son cavalier dansaient toujours...

Les chanteuses, les tambours et les violons à deux cordes s'étaient tus. Seules, les feuilles des bananiers, agitées par la brise du soir, faisaient entendre leur doux cliquetis.

Machoubé, peu à peu, ralentit ses pas et, finalement, dans un mouvement gracieux, elle immobilisa son danseur. Elle se tourna alors vers son père, ses grands yeux brillant de joie :

— Ô Seigneur-Doux, ô mon Père, voici le vainqueur, voici mon futur époux. Qu'il se nomme à toi pour que tu prononces, devant tous, les paroles qui nous uniront.

— Ô Andriamoratsiazonimahery, s'écrie le jeune inconnu, ô Roi puissant, je suis Tandrimo, le fils de Ianitsaka. Mon père m'envoie vers toi et te demande d'accepter son offre de paix car ta fille, la M'Panjaka Machoubé, sera mon épouse et...

Mais il ne put continuer car la foule s'était dressée, hurlante et proférant des menaces... « comment, lui, le fils de notre ennemi, il a osé venir jusqu'ici pour nous braver... Quelle audace... qu'on s'empare de lui... »

La Princesse, tremblante, se tourna encore vers son père, en tenant toujours la main de Tandrimo qui, droit et fier, attendait sans frayeur la sentence du roi.

Le Seigneur-Doux se leva alors et monta sur l'estrade. Il se plaça entre les deux jeunes gens, puis la main levée vers le ciel il réclama encore le silence.

À ce signe, la foule s'arrêta de gesticuler et de hurler. Le roi allait parler :

— Écoute, écoute, ô mon Peuple. Moi, ton Roi, je dis ceci : Je n'ai qu'une parole. À qui, en vérité, ai-je promis ma fille en mariage ? Répondez.

— Au meilleur danseur, répondit le peuple, cela est vrai...

— Écoute, écoute, ô mon Peuple, qui est le meilleur danseur ?

— Le Prince Tandrimo est le meilleur danseur, répondit le peuple.

— Ô mon Peuple, je déclare alors, devant tous, que le Prince Tandrimo, fils du roi Ianitsaka, et ma fille, la Princesse Machoubé, seront unis par le mariage. J'accepte le pacte d'alliance.

Et le peuple acclama le Roi.

Et voilà pourquoi le Seigneur-Doux et le roi Ianitsaka ne se firent plus jamais la guerre et plus jamais on n'entendit ronfler sinistrement les grands tambours et les conques marines, lorsque les troupeaux se mélangeaient aux frontières des royaumes.

C'est du moins ce que racontent les chanteurs malgaches :

« Ce sont les Anciens qui ont inventé cette histoire
« Moi je ne fais que répéter
« Histoire, historiette,
« Songe,... mensonge... »



Tsingore le Danseur



U temps du roi Andriampandramanenitra, dont le nom est si long à prononcer, vivait Tsingore, un jeune garçon qui, plus que tout au monde, aimait la musique et surtout la danse.

Au rythme des moindres sons harmonieux entendus au hasard de ses promenades, à tous moments du jour et de la nuit, il se mettait à danser et, pendant des heures, il exécutait les pas les plus variés et les plus gracieux.

Ses longues jambes fines et ses pieds agiles ne semblaient plus alors toucher terre. Il dansait, il dansait... et ne ressentait aucune fatigue.

Un jour, Tsingore apprit que le Roi possédait un oiseau extraordinaire qui, disait-on, pouvait sans arrêt égrener les trilles et les roulades les plus difficiles. Des notes cristallines sortaient comme par enchantement de son petit corps, pourtant sans beauté, et plongeaient dans le ravissement le Roi et son entourage.

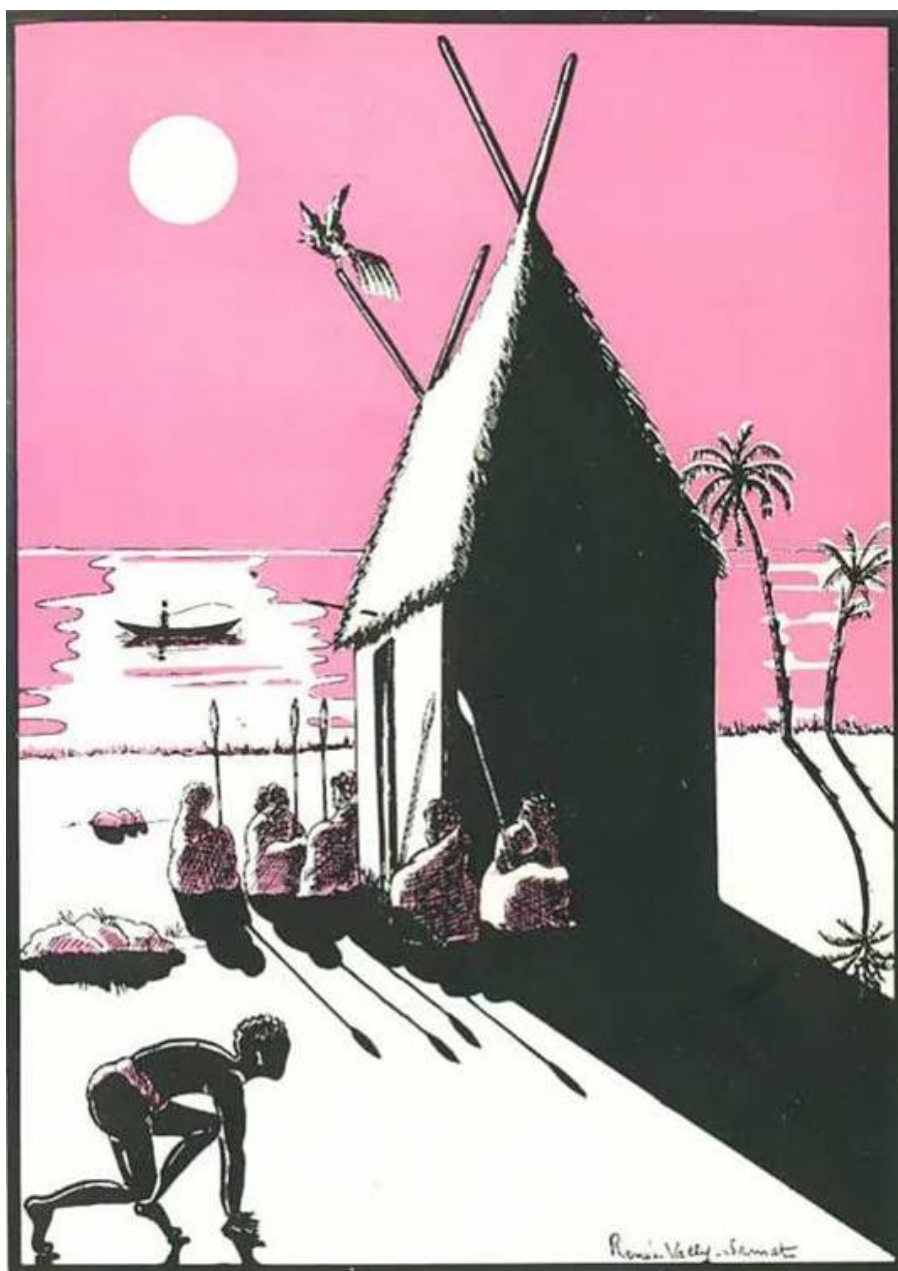
Aussi, Andriampandramanenitra adorait-il cet oiseau, que ses courtisans gardaient et surveillaient jalousement.

Tsingore n'eut plus qu'un rêve : s'emparer de l'oiseau. Il se disait :

— Que de jolis pas de danse ne vais-je pas inventer, inspiré par ces

chants mélodieux... à nous deux nous allons créer des merveilles et je deviendrai le danseur le plus célèbre du pays.

Tsingore habitait avec sa mère une petite maison abritée par de grands bananiers, à l'écart du village.



Ce soir-là, il faisait un clair de lune splendide.

Une nuit, alors que tout dormait, Tsingore, bien enveloppé dans son lamba, sortit et se glissa dans l'ombre, guidé par le chant de l'oiseau que le roi laissait en liberté, le soir.

Perché sur le haut toit pointu de la case royale, l'Oiseau chantait éperdument.

Ce soir-là, il faisait un clair de lune splendide. Les gardiens, bercés par le chant délicieux, dormaient profondément et n'entendirent pas l'agile garçon qui eut vite fait d'escalader le toit et de s'emparer de l'oiseau, qui continuait à chanter.

Mais, en se glissant à terre, il serra involontairement l'oiseau un peu trop fort, sous les plis de son lamba.

L'oiseau tomba à terre, étouffé. Le chant magique se tut brusquement et cela eut pour effet de réveiller les gardiens.

La lune, qui s'était cachée un moment derrière les nuages, reparut et ils aperçurent une ombre qui fuyait. À terre gisait le pauvre petit corps de l'oiseau que Tsingore avait abandonné.

Les gardiens bondirent à sa poursuite et le virent rentrer chez lui.

Tsingore mit sa mère au courant de ce qui était arrivé. Effrayée, la pauvre femme n'eut plus qu'une pensée : cacher son fils, car elle savait que les colères du Roi étaient terribles.

Elle dit à Tsingore de se coucher sur une natte. Elle l'enroula dans cette natte et la posa contre le mur. De cette façon personne n'aurait l'idée de venir le chercher là.

Bientôt, les courtisans alertés par les gardiens arrivèrent et, sachant l'amour de Tsingore pour la musique, ils se mirent à chanter en s'accompagnant de tambours et de *valihas* [15] :

« Ô Tsingore n'es-tu pas ici...
« Toi, qui du roi tuas l'Oiseau ?
« Ô Tsingore... »

Tsingore aimait beaucoup cet air-là, mais il ne bougea pas.

Les courtisans répétèrent le chant en y ajoutant des variantes encore plus mélodieuses :

« Ô Tsingore où te caches-tu ?... »

Tsingore ne bougeait toujours pas, mais son cœur battait à la

cadence de la musique.

Les courtisans appelèrent encore d'autres musiciens réputés. Cela formait un chœur immense et magnifique qui entonna sur l'air d'une chanson célèbre :

« Ô Tsingore n'es-tu pas ici ?... »

Une chanteuse de grand talent redit les phrases et sa voix suave montait, accompagnée en sourdine par le battement des mains des choristes, le bourdonnement des tambours et le murmure des valihas.

Alors, Tsingore n'y résista plus et bougea tant que la natte roula à terre.

— Tais-toi, tais-toi, suppliait la mère. Ils te tueront.

Mais la voix de la chanteuse se fit encore plus captivante :

« Ô Tsingore n'es-tu pas ici ?... »

Tsingore se démena tellement dans sa natte qu'elle s'ouvrit et il bondit hors de la maison.

Il se mit à exécuter une danse incomparable. Ses pas et ses mouvements étaient d'une grâce si parfaite que les musiciens ne s'arrêtèrent pas de jouer et de chanter pour qu'il continue.

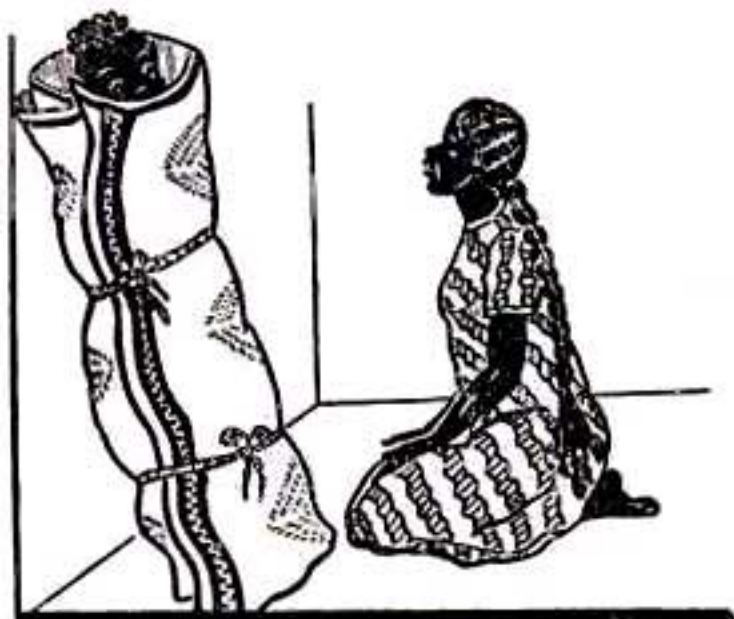
Le Roi, averti, accourut et se montra émerveillé :

— Je ne veux pas qu'un si grand artiste soit mis à mort, dit-il. Je le garderai toujours comme premier danseur, car, s'il a voulu prendre mon oiseau, ce ne fut pas dans une mauvaise intention, mais pour perfectionner son art.

À cet instant on entendit une cascade de trilles, de roulades et de notes perlées, qui étaient comme une approbation aux paroles du roi. Tous se taisaient et regardaient l'oiseau qui arrivait à tire-d'ailes, plus vif que jamais, car Tsingore ne l'avait pas tué mais seulement étourdi pendant quelques heures.

L'oiseau se posa sur l'épaule du Roi et, au son de la plus belle musique, le cortège, précédé du Roi, de l'oiseau et de Tsingore, retourna vers l'habitation royale.

Cependant, seule dans sa petite case abritée par de grands bananiers, la mère de Tsingore, fière du succès de son fils, tranquillement se mit à rouler la natte désormais inutile. Que lui importait d'être oubliée puisque son fils était heureux !



Le roi Ramikiloke



A pirogue glissait depuis des jours sur le grand fleuve et les hommes chantaient au rythme de leurs pagaies :

Vole la pirogue,
Sur l'eau
Du fleuve.
Vite, pagayeur
Vite,
Fais aller
Ta pagaie.

Et la pirogue glissait non loin de la rive et la foule massée sur la berge regardait passer le roi Ramikiloke.

Ce roi était si beau qu'il n'avait pu encore trouver une épouse qui fût digne de lui. C'est pourquoi il était parti, un jour, dans sa grande pirogue à la recherche de cette perfection.

Et les filles se massaient sur les berges lorsque la pirogue royale était annoncée. Parées de leurs plus merveilleux atours, elles essayaient d'attirer son attention.

Avec quel soin elles avaient natté leurs cheveux en de nombreux petits chignons enduits de graisse parfumée ! À leur cou elles avaient mis des colliers à trois rangs et suspendu, par une ficelle d'aloès,

toutes les amulettes de leur tribu : dents de caïman creusées et pleines d'ingrédients bizarres qui étaient autant de philtres d'amour, morceaux de bois précieux, racines sacrées et pierres de toutes les couleurs.

Leurs bras étaient chargés de lourds anneaux d'argent, comme leurs chevilles, et leurs beaux corps drapés de lambas à fleurs jaunes, blanches ou rouges.

Mais le Roi ne semblait pas les voir. Il passait indifférent et la pirogue glissait toujours le long des rives. Sur son front le coquillage national faisait une tache blanche et, contre son pagne aux rayures noires et violettes, il tenait son lourd fusil clouté d'or.

Le soir tombait et les eaux du fleuve commençaient à scintiller sous la lune naissante. Les arbres, le long de la rive, prenaient dans l'obscurité des formes étranges. Ramikiloke commanda alors aux piroguiers de ralentir. On approchait d'un village et il songea à y passer la nuit, désespéré de ne jamais trouver celle qu'il cherchait.

Sur le rivage, trois jeunes filles regardaient la pirogue approcher. La plus grande dit :

— Je suis celle que tu attends et la Nuit t'a conduit vers moi. Non seulement je suis belle mais je sais tresser cent nattes avec un seul jonc et tisser cent lambas avec la soie d'une seule araignée.

Mais l'autre fille, qui était un peu moins grande, se mit à chanter pour vanter ses mérites :

Si je regarde les roseaux,
Les nattes se tressent
Toutes seules.
Et d'un rayon de lune,
Je tisse mes lambas.

La plus petite dit alors :

— Pour tresser une natte il me faut des jours et des jours et je n'ai pas assez d'une année pour tisser un lamba. Je ne voudrais pour rien au monde être la femme d'un Roi qui se prélassse dans une pirogue parce que, sans doute, il est infirme.

— Dirigez la pirogue sur la berge ! cria le Roi, car je veux voir de près celle qui m'insulte.

Mais lorsqu'il fut près d'elle, toute sa colère tomba, et il n'eut plus dans le cœur qu'un grand amour.

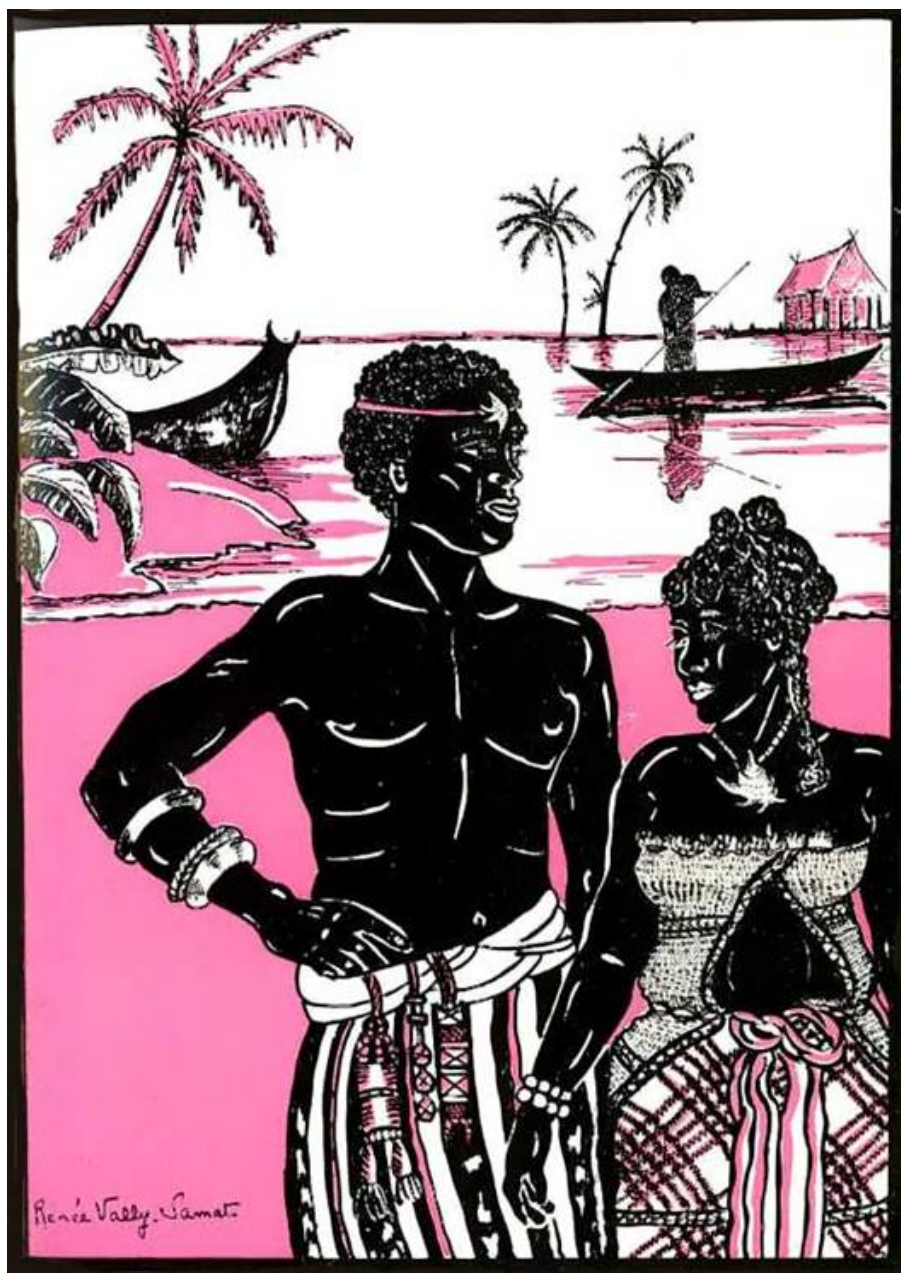
Elle n'était pas belle et lui arrivait tout juste à l'épaule. Elle ne

portait aucune parure, mais seulement un coquillage blanc sur la poitrine.

Le grand Chef s'approcha d'elle et leva le bras pour la saluer, la paume en avant.

— Tu seras la Reine de mon pays, dit-il, comme tu es déjà la Reine de mon cœur.

Et sur les eaux argentées du fleuve la pirogue glissa, emmenant le roi Ramikiloke et sa future épouse.



— Tu seras la Reine de mon pays, dit-il, comme tu es déjà la Reine de mon cœur.

Le mariage de Rialy



IALY était un fort beau jeune homme et ses parents désiraient qu'il se mariât, mais Rialy faisait le difficile et ne trouvait aucune jeune fille à son goût.

L'une avait, disait-il, des yeux sans éclat, l'autre était trop grande, la troisième trop petite, et ainsi de suite, et chaque fois, ses parents étaient obligés de combler de cadeaux les dédaignées, afin de calmer leurs ressentiments.

— Puisque vous ne savez pas me choisir une belle épouse, déclara Rialy, j'irai moi-même à sa recherche.

— Comment aurons-nous de tes nouvelles ? s'inquiéta la mère. Si tu es en danger, qui nous avertira ?

— Vous n'aurez qu'à surveiller le bananier que j'ai planté devant la case, lorsque j'étais petit. Je me suis toujours nourri de ses bananes et chaque jour, j'ai fait la sieste sous son ombre tandis que ses longues feuilles se balançaient avec sollicitude, pour m'éventer. Je le crois un peu sorcier... sûrement il vous renseignera et il m'aidera, de loin. S'il m'arrive quelque chose, vous le verrez jaunir et entrechoquer ses palmes, même si aucune brise ne les agite.

Puis il partit et marcha longtemps. Il s'arrêtait dans un village ou un autre, assistait à toutes les fêtes et regardait les filles, mais aucune

ne le retint.

Un jour, fatigué et découragé, il s'assit près d'une source et vit une jeune fille qui descendait la colline en portant sa cruche sur la tête. Pour la maintenir en équilibre, elle balançait harmonieusement les hanches et tenait bien droit son buste gracieux. En marchant elle faisait tinter de lourds bracelets qu'elle portait aux chevilles et les boucles de ses cheveux tressés encadraient son joli visage, doré comme une mangue bien mûre.

Elle s'approcha de la source, feignant de ne pas voir Rialy, qu'elle regardait cependant entre ses longs cils baissés. Puis elle puisa de l'eau et fit mine de repartir. Alors Rialy s'approcha d'elle :

— Où t'en vas-tu, jeune fille ? lui demanda-t-il. Arrête-toi un instant. Le soleil est chaud et le sentier monte à pic. Je t'aiderai à porter ta cruche...

— Ô jeune homme, que tu es aimable, dit-elle, mais si tu m'arrêtes, ce n'est pas seulement pour que je me repose... Dis-moi quel est ton nom ? Moi, je m'appelle Ratanakanjovola ; j'ai quinze ans et je suis venue chercher de l'eau pour désaltérer mon père.

— Une fille doit aller chercher de l'eau pour son père, mais ne serait-elle pas plus heureuse d'y aller pour son mari ? Le sentier te semblerait plus court et ta cruche plus légère si tu la rapportais chez un époux.

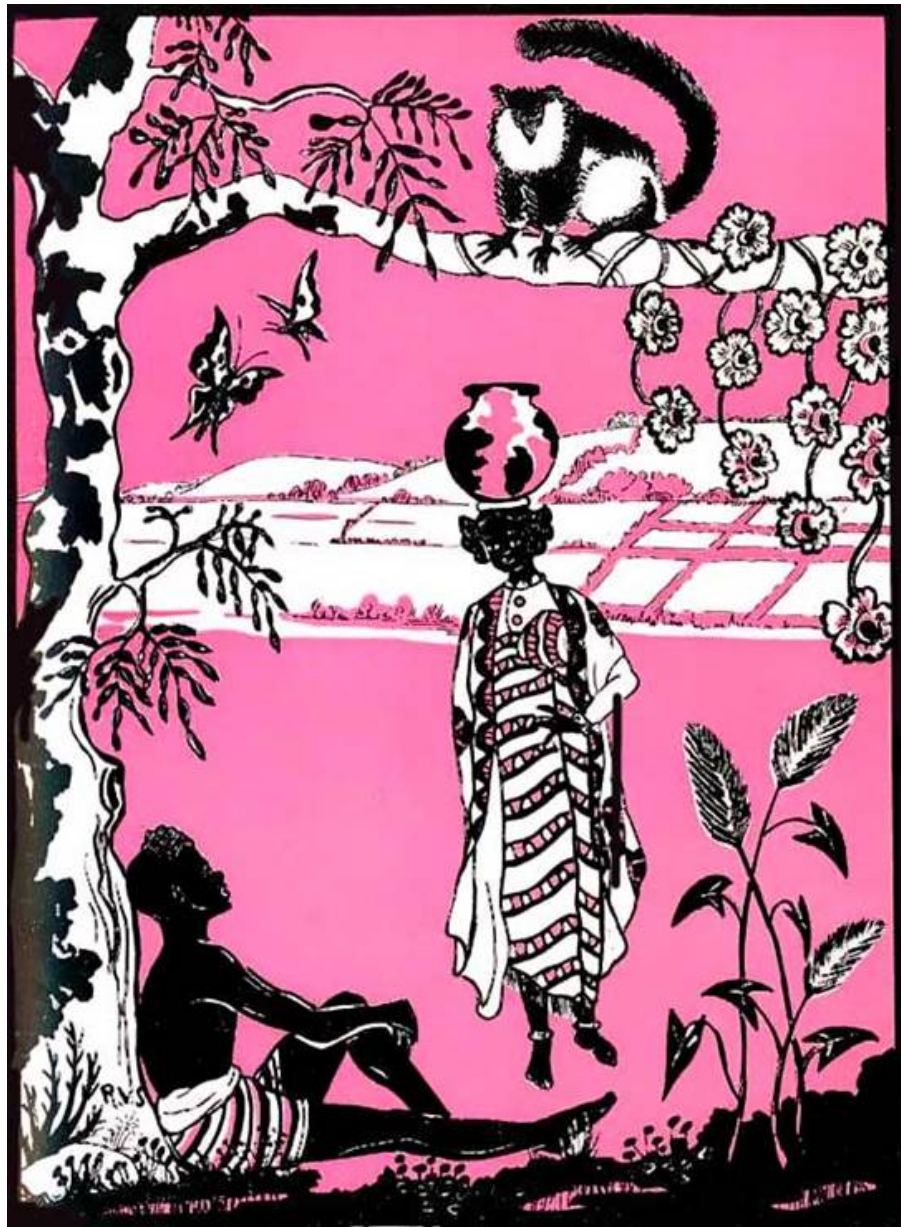
— Sans doute j'aimerais mieux aller chercher de l'eau si elle devait désaltérer mon époux. Dis-moi, connais-tu quelqu'un à qui je pourrais plaire ? J'aimerais épouser un homme vaillant, qui n'aurait peur de rien.

— Oui, j'en connais un. Il se nomme Rialy et il a marché des jours et des jours pour venir jusqu'ici se pencher sur la source profonde qui réfléchira son image et la tienne.

Et ils se penchèrent sur la source et, comme leurs visages rapprochés se reflétaient dans l'eau et que, juste à ce moment, une fleur blanche tombait dans la source, ils pensèrent que le sort les unissait.

Rialy ramassa la fleur et la lui donna ; puis ils remontèrent le sentier et Rialy vit en haut de la colline une immense case au toit aigu dont les deux pointes semblaient menacer le ciel.

Tout en marchant les deux jeunes gens se taisaient, mais arrivés à mi-chemin, Ratanakanjovola s'arrêta et dit :



Une jeune fille descendait la colline, portant sa cruche sur la tête.

— Tu es encore à temps de redescendre, Rialy, car là est la demeure de mon père, le roi Randriakirou. Il est aussi puissant et riche que méchant. Si tu franchis le seuil, c'est que tu acceptes les conditions qui te donneront le bonheur ou la mort.

— Je ne veux que le bonheur ou la mort.

— Mon père t'a vu boire à la source, continua la belle jeune fille, et il m'a ordonné d'aller te rejoindre et de te ramener. Il dit qu'il veut me marier mais je ne dois épouser qu'un homme fort et vaillant ; qu'importe s'il est pauvre ou riche... les trésors de mon père sont incalculables.

Et elle lui montra du geste, en bas dans la plaine, d'innombrables troupeaux et des rizières qui s'étendaient jusqu'à l'horizon.

— Il te fera subir trois épreuves avant de t'accepter pour mon époux... Elles sont terribles et plus d'un homme courageux a déjà succombé... Cela m'était indifférent, mais toi, je t'aime et je préfère que tu partes plutôt que de te voir périr.

— Pour t'avoir je ne crains aucune épreuve. Entrons.

Le Roi les attendait. Il était immense et il avait un beau visage cruel. Il tenait à la main une hache énorme.

— Puisque tu es entré, dit-il, c'est que tu acceptes les conditions.

— Je les accepte, répondit Rialy.

Aussitôt le Roi lança sa hache contre Rialy, mais le jeune homme, agile et souple, s'aplatit contre le sol tandis que la hache venait se planter dans le mur.

Là-bas dans le village, la mère de Rialy entendit cliqueter le feuillage du bananier. Mais elle reprit confiance car une seule de ses palmes était devenue jaune.

— Que veux-tu encore de moi ? demanda Rialy qui s'était relevé.

Randriakirou prit une grande marmite pleine de grains de riz mélangés à du sable et il dit au jeune homme :

— Il faut que tu sépares en quelques instants les grains de riz du sable. Quand je frapperai dans mes mains, il ne devra plus rester une parcelle de sable dans la marmite.

Rialy prit la marmite et sortit. Il en renversa le contenu et se mit à siffler doucement. Des oiseaux apparurent de tous les coins du ciel et s'abattirent sur le sol. Ils allaient commencer à picorer mais Rialy leur dit :

— Vous déposerez les grains de riz un à un dans la marmite. Il ne faut pas qu'il en manque un seul ni qu'un seul grain de sable y reste attaché. Et que cela soit terminé en un instant.

Comme les oiseaux détestaient le roi qui leur faisait une chasse incessante et qu'ils étaient aussi l'ami du bananier, ils se mirent à la besogne. Puis ils s'envolèrent sans que Rialy eût seulement le temps de les remercier.

Avant que le Roi n'ait frappé dans ses larges mains puissantes, Rialy rentrait dans la case portant la marmite pleine de riz. Le Roi eut beau fouiller, il n'y trouva pas le moindre grain de sable.

— Tu n'es pas encore vainqueur, dit Randriakirou, le plus difficile reste à faire. Je veux que tu ailles dans la forêt et que tu ramènes Lalomena.

Lalomena était un animal terrible et personne n'avait encore pu le capturer. Il dévorait tous ceux qui s'approchaient de sa tanière.

— J'y vais, dit Rialy, mais donne-moi un petit morceau de graisse, c'est tout ce que j'emporterai en guise d'armes.

Et il partit, sans appréhension, car dans un coin de la case il avait vu Ratanakanjovola qui respirait doucement la fleur blanche et au-dessus des pétales, ses grands yeux lui souriaient.

Lorsqu'il fut dans la forêt, Rialy commença par ramasser une quantité de bois sec et il pénétra ensuite dans une grande clairière. Il commença à enduire les branchages avec le morceau de graisse. Puis il y mit le feu. Une fumée appétissante s'éleva, exhalant l'odeur d'un beau morceau de viande en train de rôtir.

Rialy attendit... et, tout à coup, il vit la bête terrible déboucher d'un fourré.

Elle avait le poil tout hérissé, des pattes immenses et ses yeux lançaient plus de flammes que le feu lui-même.

La bête ne parut pas étonnée de voir Rialy, assis tranquillement et qui semblait l'attendre, alors que jusqu'ici tout le monde fuyait en l'apercevant.

— Que viens-tu chercher ici ? demanda Lalo-mena.

— C'est toi que je viens chercher. Je veux épouser Ratanakanjovola et le roi Randriakirou ne me la donnera que si j'ai pu te capturer. Suis-moi, je te donnerai deux bœufs bien gras et puis tu repartiras dans la forêt.

Lalomena, qui détestait le Roi et qui avait reçu un message du bananier, transmis par les oiseaux, se laissa passer une corde autour

du cou et il suivit Rialy.

Lorsque Randriakirou vit arriver Rialy accompagné de la bête, douce comme un agneau, il en fut tellement saisi qu'il en mourut sur-le-champ.

Rialy tint sa promesse et renvoya Lalomena non sans l'avoir copieusement régala de deux superbes bœufs bien gras, qu'il alla choisir lui-même dans les troupeaux du Roi.

Là-bas, au village, le bananier était redevenu tout vert et il balançait fièrement ses larges feuilles sous la brise légère.

On dit qu'il continua à éventer, avec sollicitude, dans la suite des années, les nombreux enfants de Rialy et de la belle Ratanakanjovola.



Les trois sœurs



EURS parents les avaient nommées Mavokely, Vonykely et Fotsykely, ce qui signifiait : Petite-Rose, Petite-Jaune et Petite-Blanche.

Mais elles vivaient seules depuis longtemps, car ils étaient morts en leur laissant une belle case, quelques bœufs et une rizière. Et aussi une marmite de terre remplie de pièces d'argent qui devaient être leur dot. Ils avaient fait trois parts : la plus grosse part devant revenir à celle qui se marierait la première ; puis une part moins importante pour la deuxième et enfin une plus petite encore pour la dernière qui aurait trouvé un époux.

Cependant, seule Fotsykely savait où la marmite avait été enterrée. L'histoire ne dit pas pourquoi les parents avaient confié le secret à la plus jeune, mais sans doute en décidèrent-ils ainsi parce qu'elle était la plus raisonnable. Elle était aussi la plus jolie et les deux aînées la jalousaient, craignant qu'elle ne se mariât avant elles.

Aussi l'obligeaient-elles aux travaux pénibles, durs et salissants du ménage. Pour mettre le comble à tant de méchanceté, lorsque Mavokely et Yonykely s'absentaient, elles enduisaient de boue la petite Fotsykely, avant leur départ, afin de la rendre affreuse et méconnaissable au cas où quelque bel étranger se serait aventuré dans les parages.

Un jour, Mavokely et Vonykely devant se rendre à une fête dans un pays voisin, Fotsykely les supplia de l'emmener. Mais ses sœurs lui

interdirent de s'éloigner et elles lui ordonnèrent de tisser, en leur absence, une rabane de trois mètres de long. Chacun sait qu'il faut bien des jours pour accomplir une telle besogne.

Et puis, avant de s'en aller, elles n'oublièrent pas de recouvrir de boue leur petite sœur. Après leur départ, Fotsykely resta longtemps assise sur le seuil, les yeux perdus au loin, vers la grande plaine, en songeant à sa vie si triste et suppliant le sort de se montrer plus favorable.

Enfin elle rentra dans la maison et, s'installant devant le grand métier de bois, elle commença à tendre les fils de raphia pour former la chaîne du tissu. Il n'y avait pas de temps à perdre si elle voulait avoir terminé son ouvrage avant le retour de ses sœurs.

Tout à coup, elle entendit un piétinement devant la porte. Un peu effrayée, mais curieuse, elle sortit pour se rendre compte de ce qui se passait.

Un magnifique animal se tenait devant la maison. Il était plus haut qu'un bœuf et son poil, couleur de cannelle, brillait comme de la soie. Il avait une longue crinière noire et de grands yeux doux qu'il fixait sur la jeune fille. C'était un beau cheval mais elle ne le savait pas, n'en ayant jamais vu encore. Cependant elle le salua par son nom :

— Bonjour, [Soavaly](#) [16], lui dit-elle. Que veux-tu ?

Le cheval se mit à gratter le sol de son fin sabot et tourna la tête vers la plaine, puis vers Fotsykely comme pour l'inviter à partir. Enfin il s'approcha du petit escalier fait de trois grosses pierres et il s'agenouilla. N'y tenant plus, Fotsykely sauta sur son dos et le bel animal partit au galop, tandis que la jeune fille se cramponnait à sa crinière.

Au fur et à mesure que le cheval galopait, la boue s'écaillait et tombait à terre, découvrant une magnifique robe qui la recouvrait de la tête aux pieds. Sur son beau coursier, elle avait l'air d'une princesse et cela ne l'étonnait pas... il lui semblait rêver.

Cependant elle ne rêvait pas : devant elle ses deux sœurs, montées sur le dos de Oumby, leur bœuf-porteur, s'en allaient par la plaine, cheminant lentement.

Fotsykely retint le cheval, préférant ne pas être vue par ses aînées et ils marchèrent ainsi pendant des heures.

Enfin on se trouva devant le village des Bœufs-Innombrables où avait lieu la fête. Tous les gens avaient revêtu leurs plus beaux habits. Les jeunes filles espérant être remarquées par le roi Ndranatovo n'avaient pas ménagé les parures. Mavokely et Yonykely étaient parmi

les plus gracieuses.

Mais voilà que Fotsykely parut, fendant la foule sur son cheval magnifique. Elle se tenait droite et fière, dans sa grande robe de soie rouge à fleurs blanches.

Les danses s'arrêtèrent, les chants se turent. Les gens muets d'admiration, d'étonnement et de crainte se demandaient quel était ce bel animal et cette ravissante créature.

Le roi s'approcha alors et voulut lui parler, mais le cheval fit un bond, la foule s'écarta et en une seconde Fotsykely et sa monture ne furent plus qu'un point noir à l'horizon.

Soavaly allait si vite qu'en un instant ils furent arrivés devant la case. Il s'agenouilla et la jeune fille descendit. Puis il disparut.

Fotsykely n'eut rien de plus pressé que de se recouvrir de boue et de se mettre à l'ouvrage. Sa belle robe s'était évanouie en même temps que le cheval, pour faire place à la vieille blouse de cotonnade.

Elle travailla avec acharnement tant et si bien que la rabane était terminée avant le retour des deux aînées. Celles-ci, à peine arrivées, ne tarirent pas sur l'extraordinaire apparition qui avait troublé la fête. Elles racontaient que le roi avait donné des ordres pour que l'on fouillât tout le pays afin de retrouver cette merveilleuse jeune fille et cet étrange animal.

Ce fut inutile, car personne n'aurait pu reconnaître le pauvre petit souillon recouvert de boue.

Le roi résolut alors d'organiser une autre fête dans l'espoir de voir revenir celle dont il rêvait nuit et jour. Mavokely et Vonykely repartirent un matin aux pas lents du brave Oumby.

— Nous te raconterons tout ce qui s'est passé, dirent-elles à Fotsykely, en manière de consolations, non sans l'avoir dûment badigeonnée de la plus épaisse des boues et lui avoir ordonné de confectionner deux nattes et trois corbeilles.

— Un tel miracle ne se renouvellera plus, pensa Fotsykely lorsqu'elle fut seule. Mon fier Soavaly ne reviendra jamais et plus jamais je ne reverrai mon beau roi.

Mais devant la porte elle entendit un piétinement. Le cheval était là.

La fête battait son plein lorsque Fotsykely déboucha sur la place. Elle avait cette fois une robe toute blanche, ce qui la rendait encore plus jolie.

Soavaly, resta immobile lorsque le roi prit la main de Fotsykely et l'aïda à descendre. Alors, le Roi s'adressa à la foule :

— Ô mon peuple, cette jeune fille est vraiment magique et comme telle, elle doit être honorée et je la veux pour femme.

— Elle est vraiment une jeune fille magique, répéta la foule, et comme telle, elle doit être honorée. Elle sera notre Reine.

— Après la fête nous célébrerons le mariage si la jeune fille magique accepte d'être votre Reine, dit encore le Roi.

Et Fotsykely accepta d'être Reine et tout se passa comme le Roi l'avait annoncé à son peuple. Soavaly avait disparu et ce n'est que bien plus tard que les chevaux firent leur apparition sur la Grande Île. Jusque-là cette race était inconnue ; c'est du moins ce que disent les Anciens.

Mavokely et Vonykely retournèrent chez elles et lorsqu'elles arrivèrent, elles furent très étonnées de ne pas trouver leur sœur. Elles se mirent à sa recherche, mais en vain.

Et puis, comme les jours passaient et qu'elles regrettaient davantage la perte possible de la marmite pleine d'argent, elles fouillèrent partout et finirent par découvrir le trésor sous le petit escalier, fait de trois grosses pierres, devant le seuil de la maison.

L'histoire ne dit pas laquelle des deux se maria la première, mais elles se partagèrent la part de Fotsykely, ce qui les consola de bien des choses.

Rien-que-Tête



ANS un village, vivaient une mère et ses sept fils. La tradition n'a pas gardé leurs noms et c'est tant mieux... les noms malgaches sont si longs à écrire et, quand il s'agit de les prononcer, c'est une autre affaire.

On se souvient, cependant, que le dernier-né s'appelait Rien-que-Tête, car il n'était pas un être complet et n'avait qu'une tête et le cou. Les premiers temps de sa naissance, la mère avait espéré que les bras jambes et les finiraient par pousser et l'Oumbiashe lui ayant conseillé les bains de vapeur, la pauvre mère s'était obstinée à tenir la Tête, pendant des heures, au-dessus d'une grande marmite. On y avait fait bouillir des morceaux de l'arbre fagniona mêlés à des débris de guêpes. Cela ne donna aucun résultat et pourtant chacun sait que ce remède est infailible pour fortifier les enfants malingres.

On préconisait aussi un bracelet fait de ce même bois et de perles énormes (plus les perles étaient grosses et plus l'enfant devenait gros) ... mais, puisqu'il n'avait pas de bras on ne put lui mettre le bracelet.

La mère finit par renoncer à tout espoir et elle en prit son parti, d'autant plus que l'enfant, à part cet inconvénient, se portait fort bien. On l'appela donc Rien-que-Tête et, puisque Zanahary l'avait fait ainsi, c'est qu'il avait ses raisons.

Les six frères décidèrent, un jour, de partir pour chercher fortune. Rien-que-Tête avait envie de voyager, lui aussi, et il insista tellement auprès de sa mère, qu'elle y consentit, malgré son chagrin. Elle avait un faible pour son dernier-né, ressemblant en cela à nombre de mères qui préfèrent, aux autres, un enfant infirme.

Les frères firent bien aussi quelques objections, mais Tête était très obstiné, pour ne pas dire entêté. Il leur expliqua qu'ils n'auraient qu'à le porter à tour de rôle. Ils partirent donc.

Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent au pied d'une grande montagne et Tête demanda alors qu'on le portât jusqu'au sommet. Les autres refusèrent, ne se souciant pas de ce surcroît de fatigue... mais Tête, lorsqu'il avait une idée, n'y renonçait jamais.

Quand ils eurent escaladé la montagne, Tête dit :

— Laissez-moi ici et continuez votre voyage, vous me prendrez au retour.

Les frères, qui ne demandaient pas mieux que de se débarrasser de ce fardeau, acceptèrent aussitôt et Tête fut déposé sur l'herbe.

Il resta là quelques heures, plongé dans ses réflexions ; puis, brusquement, se laissa rouler jusqu'en bas de la montagne et tomba au beau milieu d'un campement de gardiens de bœufs et de leurs bêtes.

Épouvantés, les bœufs s'enfuirent de tous côtés. Les hommes crurent tout d'abord qu'une grosse pierre était tombée au milieu d'eux, mais lorsqu'ils virent Tête, leur étonnement fut grand.

— Remontez-moi au sommet de la montagne, demanda Rien-que-Tête, je ne veux pas effrayer vos bœufs, ni vous causer d'ennuis.

Deux des gardiens le portèrent et une fois arrivés en haut, Rien-que-Tête leur demanda :

— Coupez-moi un peu de bois bien vert et allumez-moi du feu.

Ils trouvèrent cette idée un peu bizarre... allumer du feu avec du bois vert... il faut vraiment n'avoir rien d'autre sous la main et pourtant sur la montagne les branches sèches ne manquaient pas... Mais cet être bizarre ne pouvait avoir les idées de tout le monde. Ils firent donc ce que Tête leur commanda et ils redescendirent.

Le bois vert ne flamba pas et laissa échapper des torrents de fumée qui montaient vers le ciel. Cette fumée noire et suffocante arriva jusqu'à Zanahary et comme, justement, il était à table, cela le gêna énormément. Rien-que-Tête en parut enchanté et il se serait frotté les mains de satisfaction s'il en avait eu. Il se contenta de sourire.

— Qu'on arrête immédiatement cette horrible fumée ! cria

Zanahary furieux. Cela me brûle les yeux et je ne vois même pas ce que j'ai dans mon assiette.

Le messenger de Zanahary descendit sur la montagne et intima l'ordre à Rien-que-Tête d'éteindre son feu. Alors celui-ci s'écria, au milieu de la fumée :

— Je ne demanderais pas mieux que de l'éteindre, mais je n'ai ni mains ni pieds pour pouvoir le faire. Allez dire à Zanahary qu'il me transforme en homme normal et je lui obéirai.

Aussitôt Zanahary, qui avait tout entendu, étendit la main droite tout en se bouchant les yeux de la main gauche.

Et cet homme qu'on ne pouvait plus appeler Rien-que-Tête, se mit en devoir d'éteindre le feu parce qu'il avait un corps, des bras et des jambes comme vous et moi.

Celui qui cherchait l'extraordinaire



ATOUBE ne savait pas exactement lui-même ce que cela pouvait être, mais il pensait qu'il ne serait jamais tranquille s'il ne le trouvait pas.

Il cherchait quelque chose d'extraordinaire.

Un jour, agacé, son père lui dit : « Eh bien, va donc chercher un sanglier blanc. »

— Mais comment pourrai-je le trouver ?

— On dit que son ventre traîne à terre. Tu n'auras qu'à suivre sa trace. Tes deux frères iront avec toi.

La mère s'inquiéta, car cette chasse était dangereuse. Alors elle courut arracher trois pieds de chanvre, qu'elle plaça dans la case. Elle savait bien qu'en cas de danger les pieds de chanvre se balanceraient et elle invoquerait aussitôt les esprits protecteurs en faveur de ses fils.

Zatouve s'en alla avec ses deux frères et ses six chiens. Ils s'engagèrent dans les bois et marchèrent de longues heures, sans rien rencontrer sinon des pigeons verts, des perruches et des pintades.

Ils tuèrent quelques oiseaux pour leur dîner et, le soir, après avoir tressé des lianes en forme de hamacs, ils se couchèrent et s'endormirent.

Dès l'aube, les trois frères repartirent à la recherche du sanglier

blanc. Tout à coup, Zatouve vit sur le sol comme une traînée, suivie d'une multitude d'empreintes faites par des sabots de sangliers.

Ils avancèrent sans bruit en retenant les chiens et pénétrèrent plus avant. Ils débouchèrent dans une vaste clairière et ils s'arrêtèrent, saisis, car ils voyaient là quelque chose de vraiment extraordinaire.

Le sanglier blanc tournait en rond dans la clairière, suivi d'une troupe de sangliers noirs.

Mais le sanglier blanc avait senti leur présence. Il leva son groin et huma l'air, puis il partit tête baissée dans la direction des trois frères. Ses énormes défenses pointaient, menaçantes.

Les autres sangliers, poursuivis par les chiens, s'étaient égaillés dans la forêt inextricable et ils furent vite hors d'atteinte de la meute.

Là-bas, au village, les trois pieds de chanvre se balancèrent frénétiquement et la pauvre mère suppliait les esprits protecteurs...

Devant les trois frères, trois lianes longues et souples descendirent en se balançant. Ils n'eurent que le temps de les saisir et de grimper dans les plus hautes branches d'un acajou millénaire.

Le sanglier blanc, d'un élan terrible, se précipita sur l'arbre colossal et ses défenses s'enfoncèrent dans le tronc.

Il ne put se dégager et secoua l'arbre de toute sa force, mais le vieil acajou riait dans ses feuilles, car son bois dur ne lâchait pas prise.

Les chiens hurlaient autour d'eux, n'osant s'approcher de la bête royale et vaincue.

Zatouve, qui avait conservé sa sagaie, la lança dans le gros ventre du sanglier qui éclata.

Et l'acajou, alors, desserra son étreinte et les défenses glissèrent hors du tronc et la bête morte tomba sur la mousse.

Les trois garçons chargèrent le corps énorme, le portant à tour de rôle, et ils se mirent en route en direction du village.

Mais à peine étaient-ils sortis de la forêt qu'ils s'aperçurent que toute la troupe de sangliers suivait leur Roi. Le village fut envahi. Il fallut lutter toute la nuit pour les tuer ou les chasser et le Seigneur du village se mit dans une colère terrible.

Zatouve et sa famille se virent condamnés à payer une rançon de cent bœufs et de trois sacs d'argent en dédommagement, sous peine de mort.

Les pauvres gens étaient ruinés et il leur fallut bien des jours, bien des mois et bien des années de dur travail pour payer tout cela.

Seul Zatouve ne travaillait pas. Il continuait à rêver d'une autre chose extraordinaire.

Un soir, pour se débarrasser d'un tel paresseux, son père, agacé, lui dit :

— Lève-toi de bonne heure demain matin et va à la rencontre du lever du jour. C'est la seule chose vraiment extraordinaire que je connaisse.

— Très bien, je vais y aller, dit Zatouve. Mais par où dois-je passer ?

— Tu n'auras qu'à marcher droit devant toi. Où que tu ailles, tu le trouveras toujours.

Mais Zatouve partit au milieu de la nuit pour être plus sûr de le rencontrer. Il marcha longtemps, longtemps et il commençait à désespérer en se disant que son père s'était moqué de lui et qu'il ne lui avait pas indiqué le bon chemin.

Enfin, lorsqu'il fut arrivé en face de la mer, il vit le plus beau spectacle du monde : il vit le soleil qui apparaissait au-dessus des flots et le ciel qui se teintait de couleurs merveilleuses.

Alors, pour se rapprocher de cette chose extraordinaire, il entra dans la mer.

Il eut de l'eau jusqu'aux chevilles, jusqu'aux genoux, jusqu'au cou...

L'indiscrétion ou Tsikifo le voyageur



SIKIFO retournait à son village après une longue absence. Il marchait depuis l'aube et il devait traverser encore la forêt avant d'arriver chez lui. Les arbres énormes montaient tout droit d'un seul jet comme pour se rapprocher de la lumière. Entre les troncs gris ou noirs les lianes tendaient leurs filets, rendant la marche difficile. Il était las et les orchidées aux fleurs immenses, pareilles à de grands papillons, exhalaient une odeur lourde. Il avait envie de s'étendre et de dormir. Il ralentit ses pas et son pied heurta une grosse pierre blanche. Il se pencha et la ramassa.

Ce n'était pas une pierre, c'était un crâne.

Tsikifo s'assit au pied d'un arbre et regarda le crâne. Puis le tournant et le retournant entre ses doigts, il songea...

À force de réfléchir, il se mit à rêver tout haut ; il parla au crâne et le questionna :

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-il, que faisais-tu dans l'existence ? Es-tu le crâne d'un méchant ou d'un sage ? Lorsque tu avais une langue, t'en servais-tu pour dire les mots qui apaisent ou les mots qui piquent comme des guêpes ? Dans tes orbites, maintenant creuses, avais-tu des yeux pleins de douceur et pleins d'amour ou tes regards versaient-ils la haine ? Quelles paroles venimeuses ou quelle musique

délicieuse les trous de tes oreilles ont-ils enregistrées ? De quelle boue ton âme était-elle faite ? ou de quels nobles sentiments ?

Et Tsikifo ne s'arrêtait pas de poser des questions et de retourner le crâne entre ses mains.

Le crâne se mit alors à parler :

— Pourquoi me tourmentes-tu ainsi ? demanda-t-il.

Le voyageur laissa rouler le crâne sur l'herbe. Mais l'herbe était épaisse et le crâne ne se fit point de mal. Puis, Tsikifo, comme il n'était pas homme à s'effrayer longtemps, installa le crâne bien commodément sur une touffe de mousse, en face de lui et recommença à l'interroger :

— Dis-moi donc ce que tu faisais dans la vie ? Es-tu mort depuis longtemps ? Et de quoi es-tu mort ?

— Eh bien, dit le crâne, je suis mort parce que l'indiscrétion m'a tué.

— Je ne te crois pas. L'indiscrétion n'a jamais tué personne.

— Je suis mort, répéta le crâne, parce que l'indiscrétion m'a tué.

Et il ne cessa plus de répéter ces mots d'une voix basse et plaintive jusqu'à ce que le voyageur, impatienté, se levât. Il reprit sa route sans même dire adieu au pauvre crâne, qu'il abandonna sur l'herbe.

Mais tout en marchant, il ne cessait d'y penser. Il cheminait maintenant dans la savane monotone et se hâtait, car il voulait atteindre le village avant le milieu du jour.

Il souriait en pensant à la merveilleuse histoire qu'il allait pouvoir raconter. Il n'aurait donc pas voyagé en vain et, à défaut de fortune, il rapportait un fait vraiment exceptionnel : un crâne avait parlé.

Maintenant, à travers les manguiers, il voyait les cases serrées du gros village et, dans l'air, monter la fumée. Il était bientôt midi. Dans les grandes marmites de terre les femmes préparaient, en plein air, la cuisson du riz.

Mais Tsikifo, sans prendre le temps de saluer ses parents et ses amis, se dirigea vers la case du Chef Andriamatahoratra (le Seigneur-au-caractère-difficile-mais-pourtant-respecté).

Dans « les cas extraordinaires », on pouvait entrer sans se faire annoncer, mais il fallait vraiment que l'affaire en vaille la peine. Tsikifo en avait jugé ainsi et il entra.

— Je suis venu t'annoncer une chose que j'ai vue et entendue il n'y a pas très longtemps et que personne n'a ni vue ni entendue.

— Tu m'étonnes, dit le Seigneur-au-caractère-difficile. Moi, j'ai tout vu et tout entendu.

— J'ai vu un crâne et ce crâne a parlé.

— Tu mens, dit le Chef. Tu te moques de moi et tu seras puni.

— Je peux te le prouver. J'ai laissé le crâne au pied d'un arbre dans la forêt et je saurai le retrouver. Si j'ai menti, tu pourras toujours me faire décapiter.

Andriamatahoratra fit alors convoquer tout son peuple. Les mains aux hanches, il vint se placer sur l'estrade réservée aux kabary. La main droite levée, il fit un tour sur lui-même afin d'avoir une vue générale sur l'assemblée et il parla ainsi :

— Écoutez, écoutez, je vais vous annoncer une chose extraordinaire. Cet homme prétend avoir rencontré un crâne qui parlait. Le croyez-vous ?

— Nous ne le croyons pas, Ô Seigneur-au-caractère-difficile-mais-pourtant-respecté, répondit un des Vieillards-du-Village, au nom de la foule. Un crâne n'a jamais parlé. Cet homme se moque de nous.

— C'est ce que je lui ai dit et il insiste et veut nous prouver qu'il dit vrai. Mais s'il a menti et que le crâne ne parle pas et se conduit comme un crâne ordinaire, je ferai alors décapiter cet homme. Devons-nous l'accompagner jusqu'aux lieux où se trouve le crâne ?

— Oui, nous le devons, répondit un autre Vieillard-du-Village.

Ayant eu l'approbation de son peuple par la bouche des Vieillards, le Chef, drapé dans son grand lamba comme un Romain dans sa toge, se mit en route vers la forêt, précédé du voyageur et suivi de la foule.

Tsikifo retrouva facilement son chemin, car il avait souvent parcouru la forêt en tous sens. Le crâne était toujours sous l'arbre. Alors le voyageur, sûr de son fait, le questionna :

— Ô crâne ! de quoi es-tu mort ?

Pas de réponse.

Il le questionna une seconde fois, puis une troisième fois, mais il n'obtint que le même silence.

La foule murmurait. Le Seigneur-au-caractère-difficile roulait des yeux terribles.

— Je te donne encore une chance, hurla-t-il. Interroge-le encore une fois et plus fort, il est peut-être un peu dur d'oreille et n'a pas entendu, ajouta-t-il en ricanant.

Tsikifo, terrorisé, posa une dernière fois la question, d'une voix de

stentor :

— Ô crâne ! m'entends-tu ? De quoi es-tu mort ?

Rien.

Séance tenante, le Seigneur fit exécuter le voyageur. Mais tandis que la tête roulait on entendit le crâne dire de sa voix basse et plaintive :

— Je t'avais prévenu : l'indiscrétion peut causer la mort.

Ngano, ou les quatre fous



E Roi s'ennuyait dans sa grande case. Il était las d'entendre complimenter sa beauté, sa force et son intelligence. Las d'entendre les propos insipides et les médisances des uns sur les autres, il souhaitait avoir auprès de lui quelqu'un qui puisse l'amuser ou le distraire en lui parlant d'autre chose que du temps qu'il faudrait qu'il fasse le lendemain ou de celui qu'on n'aurait pas dû avoir la veille, du nombre de bœufs que le Roi des pays voisins avait fait sacrifier à la mort de son fils ; et les interminables discussions sur la prochaine récolte de riz l'horripilaient.

Un jour, on vanta devant lui Ngano qui, dès le plus jeune âge, s'était montré adroit et futé et l'on citait mille tours qu'il avait joués à son père et à sa mère.

Le Roi fit appeler Faralahy le père et Faravary la mère et leur demanda de lui amener l'enfant, qu'il désirait garder auprès de lui. Comme ses désirs étaient des ordres, ils se dépêchèrent de revenir avec le jeune garçon. Sa mine éveillée plut aussitôt au Roi.

Un matin, le Roi dit à Ngano d'aller lui chercher une bouteille d'eau à la source et aussi de lui rapporter un miroir qu'il avait oublié dehors. Ngano se hâta et courut si vite, qu'en arrivant devant la case royale il manqua les deux grosses pierres qui formaient les marches de l'escalier. La bouteille se brisa et le miroir fut en miettes.

Mais le Roi se garda bien de le gronder et lui demanda tranquillement de reconstituer ces objets auxquels il tenait.

— Ce sera très facile, lui dit Ngano, si tu me procures une corde de fumée et un bol de larmes.

Le Roi se fit apporter des piments, un bol et un pilon et il écrasa les piments jusqu'à en obtenir une pommade. Il appela alors sa fille qui était fort coquette et lui affirma qu'on venait de lui procurer un onguent extraordinaire et qui donnait les plus beaux yeux du monde. Elle s'en frotta aussitôt les paupières et, bien entendu, quelques larmes commencèrent à couler. Mais la belle avait le cœur si sec que sa provision de larmes fut vite tarie et le fond du bol fut à peine humide.

Le Roi s'allongea alors sur sa natte et se fit recouvrir de son lamba puis il dit à Ngano d'aller chercher la Reine et de lui annoncer que le Roi venait de mourir subitement.

La reine déclara, tranquillement :

— *Hazo raike tsy mba mete ho ala* – un seul arbre ne fait pas la forêt. Ce qui, évidemment, voulait dire aussi qu'elle saurait choisir un autre arbre dans la forêt.

Mais le Roi ne se formalisa pas pour si peu. Il se releva et ne songea qu'à tenter l'autre expérience.

Il se fit apporter du bois vert et en remplit le foyer, puis il y mit le feu. Un torrent de fumée emplît la pièce et le Roi essaya de la saisir et de la tordre pour en faire une corde, mais bien entendu, il n'y parvint pas.

— Tu t'es moqué de moi, dit-il à Ngano, tu m'as demandé là deux choses impossibles.

— Mais bien sûr, déclara Ngano, tu m'as demandé toi-même l'impossible et pour l'accomplir il fallait bien que tu me procures aussi l'impossible.

Le Roi fut enchanté de cette histoire et il en rit pendant deux jours.

Puis il eut envie de jouer un bon tour à Ngano. Il rassembla quelques personnes autour de lui et il annonça au jeune garçon :

— Tu vas assister à une chose étonnante que ces gens sont capables de faire alors que toi tu ne le pourras pas, quoique tu sois très malin, je le reconnais. Ils vont pondre un œuf...

En effet, les uns après les autres les hommes défilèrent et un œuf, qu'ils avaient dissimulé sous leur lamba, roula à terre chaque fois qu'ils passaient devant le Roi.

— À ton tour maintenant, dit le Roi.

Ngano, sans s'émouvoir autrement, s'arrêta devant le Roi et se mit à agiter les bras comme des ailes et il poussa un cocorico retentissant.

— Que fais-tu ? demanda le Roi.

— Tu vois, je suis le coq... Tout le monde sait bien que les coqs ne pondent pas.

Le Roi lui demanda un autre jour :

— Je voudrais que tu me trouves quatre fous.

Et Ngano partit à la recherche des quatre fous que demandait le Roi.

Ngano rencontra le sorcier du village. Il était accroupi devant sa natte en fibre de *manarana* sur laquelle il avait répandu les graines sacrées. Il les remuait du bout des doigts et soufflait sur elles pour les réveiller.

Il consultait le sort en murmurant les paroles rituelles.

— Que cherches-tu à savoir ? demanda Ngano.

— Je voudrais savoir si ma femme est vraiment morte.

— Ne le sais-tu pas ? Elle est morte et enterrée depuis quatre ans.

— Oui, mais les graines qui la représentent affirment qu'elle est en vie.

À ce moment un homme monté sur un cheval passa près d'eux. Le cavalier portait un énorme fagot de bois sur l'épaule et il était à moitié courbé sous la charge.

— Mais pourquoi ne poses-tu pas ce bois sur ton cheval ? demanda Ngano.

— C'est facile à comprendre, fit l'homme, et tu n'es vraiment pas bien malin de ne pas l'avoir deviné. Tu ne vois pas que mon cheval est fatigué ; il a déjà fait une grande course et c'est pour le soulager que je porte ce chargement moi-même.

— Eh bien, pensa Ngano, je n'ai pas besoin d'aller plus loin, et il emmena le sorcier et le cavalier chez le Roi.

— Tu es déjà là ? demanda le Roi. Et mes fous ?

— Je les ai trouvés tous les quatre, répondit Ngano. Toi, moi et ces deux hommes.



Banaoasy, le marchand de cendre



HAQUE fois qu'il y avait une fête au village, Banaoasy se prenait à espérer... souhaitant manger autre chose que la tête ou les tibias du bœuf que l'on venait de sacrifier. Mais *sikafara* [17] après *sikafara*, c'étaient bien les seuls morceaux qu'on lui réservait.

Il faut dire qu'il était pauvre et, au fond, il aurait dû s'estimer heureux qu'on ne l'oublie pas tout à fait.

Par habitude, il gardait tous les os après avoir rongé la viande jusqu'au dernier bout. Il finit par en posséder un tas énorme et il se décida à les brûler. Ne sachant que faire de cette cendre, il en remplit un sac et y ajouta la dernière tête de bœuf qui achevait de se pourrir. Puis, ne sachant que faire de ce sac, il le chargea sur son épaule et marcha vers le Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord. Tout en marchant, il eut une idée.

Arrivé devant le village, il suspendit le sac devant la grande porte de pierre, entra et dit au Chef du village :

— Je suis chargé par notre Roi, Celui-qui-a-tué-de-sa-main-cent-guerriers, de transporter les ossements de son fils bien-aimé au pays de l'Emyrne où sont tous les tombeaux des Rois. Prépare-moi une case bien propre et bien orientée où je passerai la nuit auprès de ce dépôt précieux avant de reprendre ma route demain, dès que l'Œil-du-Jour

sortira de la Grande-Eau.

Un langage si digne impressionna le Chef. Il rassembla tous les habitants pour leur transmettre la nouvelle, car tout ce qui était royal devait être honoré.

Puis ils se dirigèrent vers la porte afin de faire escorte à ce fardeau précieux jusqu'à la case choisie.

Mais le sac était déjà entouré de tout un autre peuple. C'était des corbeaux que la tête pourrie du bœuf avait attirés.

Alors Banaoasy se mit dans une grande et noble colère :

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, c'est donc ainsi que le Fils du Roi est reçu dans ce village... C'est de cette façon que vous respectez des restes aussi sacrés ? Lorsque le Roi apprendra que le corps de son fils a été donné en pâture aux corbeaux, sa colère sera terrible, je le crains...

Les gens étaient consternés et le Chef essaya de calmer Banaoasy qui ne cessait de proférer des menaces ; il le supplia de ne rien dire au Roi et d'accepter un sac de piastres d'argent pesant le même poids que l'autre sac.

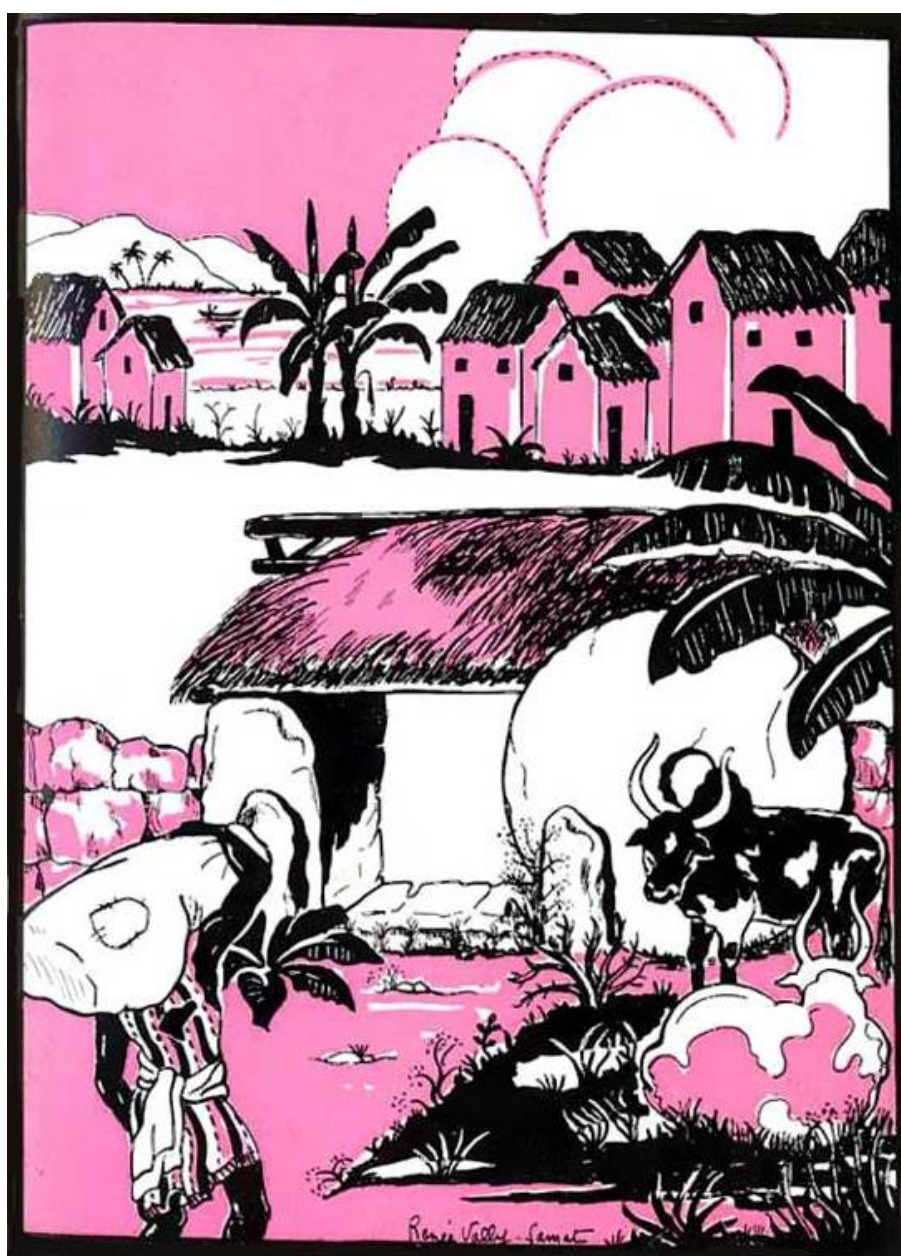
Banaoasy consentit à se taire à ce prix. Mais il refusa énergiquement de passer là le reste de la nuit. Il chargea les deux sacs sur ses épaules et s'en alla.

Il retourna à son village, mais en longeant la plage, il jeta le sac de cendres dans la mer.

Il se rendit aussitôt à la case du Roi et demanda une audience qui pouvait être accordée sur-le-champ, si le cas était urgent.

— Seigneur, dit Banaoasy, je viens déposer à tes pieds ce que je ne suis pas digne de garder pour moi. Tu sais pourtant combien je suis pauvre, puisque tu daignes, à chaque *sikafara*, m'octroyer une magnifique tête de bœuf et un ou deux tibias, pour ma nourriture. Je rends grâce à ta bonté et te supplie d'accepter cet humble présent en signe de grande reconnaissance.

Le Roi, étonné, le pressa de questions.



Il marcha vers le village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord.

— Seigneur, ces tibias et ces têtes ne m'appartiennent pas. Je devais m'acquitter envers toi de tant de générosité et je les ai brûlés...

— Brûlés ? dit le Roi prêt à la colère. Est-ce ainsi que tu me prouves ta reconnaissance ?

— Je m'excuse de mettre ta patience légendaire à une si rude épreuve, mais il faut que je t'explique ce que j'ai imaginé pour payer ma dette envers toi.

— Eh bien, m'expliqueras-tu enfin ? éclata le Roi. Que m'apportes-tu là ?

— J'ai brûlé, dis-je, ces excellents tibias et ces têtes si délicieuses dont je me suis régala depuis de longues années, en bénissant ton nom à chaque bouchée et cette cendre...

Le Roi, hors de lui, prit sa longue sagaie cerclée d'or et l'enfonça dans le sac avec rage.

— Je te traverserai le corps comme je traverse ce sac plein de cendres si tu...

Mais il ne poursuivit pas plus loin sa menace car les belles piastres d'argent s'écoulaient par la déchirure.

— Je viens donc déposer à tes pieds cette misérable somme, expliqua Banaoasy. J'ai vendu la cendre au Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord. On me l'a achetée un bon prix car je leur ai expliqué qu'elle provenait de tes bœufs et c'était pour eux un insigne honneur que de posséder de la cendre de tels bœufs... tout ce qui touche de près ou de loin à ta Majesté est chez eux l'objet d'un culte spécial.

Celui-qui-a-tué-de-sa-main-cent-guerriers était si plein d'orgueil qu'il ne mit pas en doute, une seule seconde, cette histoire extraordinaire.

Il convoqua aussitôt son peuple sur la place des *kabary* et sauta sur l'estrade. C'était aussi l'occasion de faire un beau discours :

— Que ceux qui m'entourent m'écoutent, commença-t-il. Ce jour nous est favorable et Zanahary nous aime... Il est inutile désormais de vous fatiguer et l'argent va couler vers vous comme le fleuve Ménabé. Et savez-vous qui Zanahary a choisi pour nous apporter tant de félicité ? C'est Banaoasy, Banaoasy que nous avions méconnu...

— Ah ! nous l'avions méconnu, en vérité...

— Oui, car il vient de me prouver mieux qu'aucun de vous qu'il est le plus fidèle d'entre mes fidèles sujets... Et voilà ce qu'il a fait pour me servir...

— Et qu'a-t-il fait pour te servir ?

Alors le Seigneur expliqua l'affaire merveilleuse.

— Ils lui ont donné un sac de piastres contre un sac de cendre ? répéta le peuple. Puisque c'est Toi qui nous le dis, nous te croyons, Ô Celui-qui-de-sa-main-a-tué-cent-guerriers.

Seul, l'Oumbiasche, le sorcier-qui-lit-dans-les-choses-éloignées-et-secrètes, ne disait rien. Accroupi dans son coin, il hochait la tête, mais le Roi le foudroya du regard et cria de sa voix de tonnerre :

— Y en a-t-il parmi vous qui osent dire le contraire, quand moi je l'affirme ?

Alors l'Oumbiasche s'écria plus fort que les autres :

— Que la bouche de ceux qui disent le contraire soit cousue. Tu es notre Père et notre Mère et tes paroles sont plus vraies que la Vérité elle-même.

— Alors écoutez bien ceci, continua le Seigneur. Que tous ceux qui possèdent des troupeaux, les tuent et qu'on tue les miens aussi. Qu'on les brûle et qu'on porte les cendres au Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord et là-bas, qu'ils vous rendent des sacs d'argent contre vos sacs de cendre.

Ce fut une belle hécatombe de zébus. Et pendant que les gens se gorgeaient de viande et de *betsa-betsa*, ils brûlaient au fur et à mesure les bas morceaux et le village disparut sous des torrents de fumée puante pendant plusieurs jours.

Il n'y avait plus un bœuf dans les parcs mais ce fut une fête vraiment superbe, au rythme des chants et des danses.

Lorsque tout fut brûlé et mis en sacs, les hommes valides les chargèrent sur leur dos et se mirent en route. Banaoasy s'était prudemment retiré chez sa mère qui habitait de l'autre côté du fleuve. Quant au sorcier, prétextant un malade à soigner, il ne prit pas part à l'expédition.

Le Roi, qui avait tellement mangé et bu, se retira dans sa case et s'endormit en rêvant aux innombrables pièces d'argent qui allaient remplir ses coffres...

Les braves gens arrivèrent donc au Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord et, ayant déposé leur charge, ils commencèrent, tout d'abord, à échanger les politesses d'usage avec le Chef, qui les reçut fort dignement.

— Soyez les bienvenus parmi nous, leur dit-il. Je suis heureux que vous ayez choisi mon village pour vous reposer.

Les autres répondirent aussi aimablement. Et ils parlèrent... parlèrent... Enfin, le Plus-Vieux du-Village dit :

— Les paroles passent comme le vent, mais les actions restent comme l'arbre que l'on a planté dans une bonne terre.

— Eh bien, nous vous avons donc apporté cette excellente cendre de têtes de bœufs que vous appréciez tant et que vous allez échanger contre autant de sacs de ces excellentes piastres d'argent, répondirent les envoyés du Roi.

Le Chef se fâcha en entendant de tels propos et les chassa. Puis il fit rouler derrière eux le grand disque de pierre qui fermait la porte du village.

— Nous avons dû nous tromper, ce n'est pas ici, se dirent les braves gens en rechargeant les sacs sur leurs épaules.

Ils se rendirent au pays voisin où la même cérémonie se renouvela. Mais sans se décourager ils en visitèrent une dizaine d'autres avant de comprendre que Banaoasy s'était moqué d'eux.

Ils n'avaient plus qu'à retourner chez eux et ils jetèrent, en passant, les sacs inutiles dans la mer.

Il est trop difficile de décrire la colère du Roi lorsqu'il apprit cet échec.

Il rassembla aussitôt le peuple sur la place des Kabary.

— Il nous a trompés, cria-t-il de sa voix de tonnerre, et je veux le tuer de ma main qui tua cent guerriers. Qu'on me l'amène.

L'Oumbiasche riait doucement derrière sa longue main osseuse et murmurait :

— *Rano andrama laly mimpoly marivo mitsake*, ce qui veut dire à peu près : il faut toujours essayer avant de dire que quelque chose est impossible.

Mais pendant ce temps Banaoasy s'était déjà enfui bien loin et le Roi décida incontinent, sans même l'annoncer sur la Place, une chose terrible :

— Qu'on brûle la case de la mère et la mère avec, ordonna-t-il.

On mit le feu à la case et la pauvre femme ne fut bientôt, elle-même, plus que cendre.

Banaoasy lorsqu'il revint, tard dans la nuit, rassembla ce qui restait de sa mère et il en remplit un sac. Puis il marcha longtemps...

Près d'un village, il vit des enfants qui jouaient et il les appela après avoir suspendu le sac à un arbre.

— Prenez chacun un bâton, leur dit-il, et frappez très fort sur ce sac. Je donnerai une pièce d'argent à celui qui aura frappé le plus fort.

Puis il entra dans le village et annonça cette nouvelle étonnante :

— Écoutez-moi : je suis venu me reposer ici car je transporte un lourd et précieux fardeau. La mère du Roi est morte et je vais jusqu'aux limites de la mer pour y porter ses cendres sacrées... Mais quel est ce bruit ? dit-il tout à coup, feignant la surprise.

Il courut vers le sac et se lamenta et appela :

— Accourez tous ici pour voir cet horrible sacrilège. Vos enfants sont en train de battre ce trésor inestimable qui m'a été confié. Ils ont crevé le sac... Que va dire Celui-qui-de-sa-main-a-tué-cent-guerriers ? Ah ! ses colères sont terribles !... Il va venir et il incendiera votre village lorsqu'il apprendra cela.

— De grâce, supplièrent les pauvres gens terrorisés, ne lui dis rien et nous te donnerons le poids de ce sac en pièces d'argent.

Banaoasy ne répondit pas.

— Oui, oui, nous comprenons, ce n'est pas assez pour un tel crime. Écoute, nous te donnerons aussi tout un troupeau de bœufs.

— J'ai pitié de vous, dit Banaoasy. J'accepte.

Puis il chargea son sac de cendre et son sac d'argent et il partit, suivi d'un innombrable troupeau de bœufs. Arrivé sur la plage il lança le sac de cendre dans la mer.

Quand on le vit arriver, menant une telle multitude de bœufs, tout le monde l'entoura. Mais il ne voulut rien dire et se précipita chez le Roi :

— Ô toi, lui déclara-t-il, le plus noble et le plus juste des Souverains, j'en appelle à ton esprit d'équité. Sais-tu ce qu'ils m'ont fait : ils ont brûlé ma mère.

— Mais tu les as trompés, dit le Roi en lorgnant vers le sac d'argent. Que m'apportes-tu là ?

— Non, je ne les ai pas trompés, ce sont eux qui se sont trompés. Ils sont allés au Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord-est au lieu de se présenter au Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord et ils ont cru que j'étais un imposteur... Ah ! ils ont brûlé ma mère, c'est affreux. J'ai recueilli ses cendres bien-aimées et je les ai vendues au Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord-ouest. Et ils m'ont donné cet argent et ils m'ont donné aussi ce troupeau.

Le Roi réunit alors son peuple sur la place des Kabary :

— Que ceux qui veulent me croire m'écoutent et que les autres s'en

aillent.

Mais personne ne bougea et l'Oumbiasche commença à ricaner derrière sa main longue et osseuse.

— Banaoasy ne vous a pas trompés, annonça le Roi, et il vous pardonne, car les cendres des vieilles femmes se vendent très bien. Brûlez toutes les femmes âgées qui ne servent à rien et emportez la cendre au Village-dont-la-porte-s'ouvre-au-nord-ouest. Vous en retirerez non seulement une fortune, mais d'autres bœufs.

— *Androngo very lavake* (comme un lézard qui a perdu son trou, ils ne savent pas ce qu'ils font), murmurait l'Oumbiasche.

Mais personne ne l'entendit et les vieilles femmes furent brûlées et tout se passa exactement comme la première fois.

Quels mots seraient assez forts pour décrire la colère du Roi ? Cette fois Banaoasy n'eut pas le temps de se sauver, il fut à la minute même enfermé dans un sac et porté au bord de la mer pour y être jeté. Mais l'opération ne devait se faire qu'à la tombée de la nuit pour qu'il puisse méditer sur ses crimes.

Il était cette fois bien persuadé que sa dernière journée était venue. Tout à coup, il entendit marcher à côté de lui.

— Qui es-tu ? cria Banaoasy.

— Je suis moi, dit l'homme.

— Où vas-tu ?

— Là où je trouverai une jolie femme très riche. Je voudrais me marier.

— Moi, je suis fiancé à une princesse, dit Banaoasy, mais par jalousie on m'a enfermé dans ce sac. Si je pouvais en sortir, j'irais vite chercher ma princesse et je te la céderais volontiers. Mais il faudrait que tu prennes ma place pendant ce temps.

Ce qui fut fait. Puis, le soir, tout le monde se rassembla sur la plage pour assister au supplice. Quelques-uns lancèrent des coups de pieds dans le sac en injuriant Banaoasy :

— Ah ! ah ! ah ! quand tu seras au fond de l'eau tu ne pourras plus te moquer de nous, Banaoasy.

L'homme, épouvanté, suppliait :

— Non, non par pitié, ne faites pas cela, je ne suis pas Banaoasy.

Mais on ne voulut pas le croire et le sac fut jeté.

Quelque temps après, Banaoasy qui voyageait bien loin de là, réussit à attraper un chat sauvage à l'entrée d'un village. Il l'enferma

dans un panier et se rendit chez le plus riche propriétaire du pays et lui dit :

— J'ai, dans ce panier, un talisman extraordinaire. Il vit et remue et cependant il est en bois. Il miaule quelquefois et cependant il n'a ni gorge ni bouche. Il m'a déjà accordé trois souhaits mais il n'en accorde jamais davantage. Maintenant je dois le vendre à l'homme le plus intelligent que je rencontrerai.

— Eh bien, ce doit être moi, lui répondit l'autre. Combien en veux-tu ?

— Peu de chose ; un lamba tout en soie, deux fusils cloutés d'or et un sac de perles.

L'homme riche trouva que ce n'était pas cher, puisque, grâce à ses trois souhaits, il aurait vite regagné tout cela au centuple.

— Seulement, recommanda Banaoasy, il ne faut pas ouvrir le panier avant la tombée du jour, sans cela le talisman n'exaucera pas tes souhaits.

Chargé de ces choses précieuses, il se rendit en hâte vers son village et entra chez le Roi sans se faire annoncer. Celui-ci fut si étonné qu'il ne put prononcer une parole. Mais Banaoasy se chargea de parler :

— Ô mon Roi ! C'est bien moi ton fidèle Banaoasy, ton humble sujet. Je sors directement de la mer où tu avais bien voulu me faire jeter. J'ai vu tant de choses merveilleuses que je veux que tu en profites sans tarder. Lorsque j'arrivai au fond de l'eau je fus reçu par une foule de gens richement habillés... il y avait là ton père et ta mère et la mienne. Ils vivent heureux dans un Palais magnifique et ils m'ont supplié d'aller te chercher et aussi tous ceux qui en sont dignes. Voici, en attendant, les cadeaux qu'ils m'ont chargé de t'apporter, mais tu trouveras au fond des eaux des trésors bien plus précieux encore.

Le Roi appela aussitôt son peuple sur la Place et lui commanda :

— Que tout le monde se rassemble sur la plage et que chacun se munisse d'un sac. Nous allons nous rendre au pays d'où revient Banaoasy. Voyez ce qu'il en a rapporté et tout cela n'est rien à côté de ce que nous trouverons là-bas.

Ils obéirent sans discuter, car ce que disait le Roi était plus vrai que la vérité elle-même. Ils s'aidèrent les uns les autres à entrer dans les sacs, mais Banaoasy en choisit quelques-uns pour les jeter à la mer, et aidé de l'Oumbiasche, il lança le Roi, le premier, dans les flots.

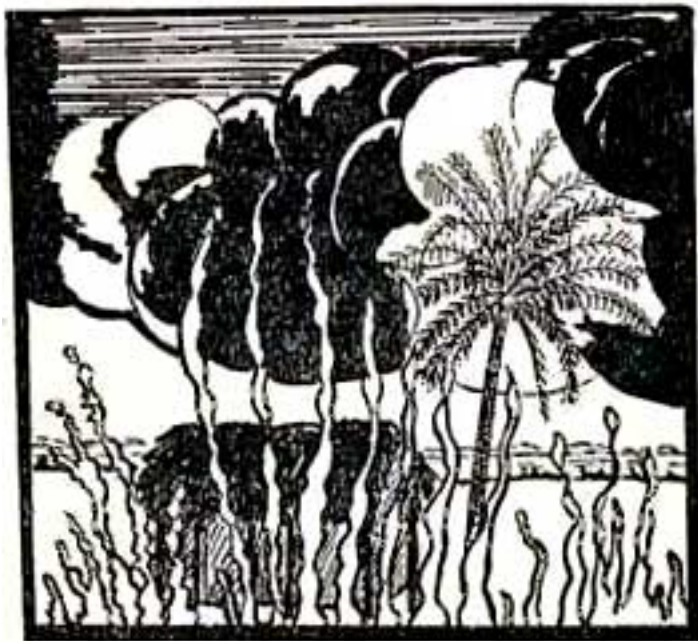
— À tout Seigneur tout honneur, lui dit-il en guise d'adieu.

Puis s'adressant à ceux qui étaient restés, il ajouta :

— Maintenant je suis le Roi Banaoasy, suivez-moi.

Et tous le suivirent jusqu'à la case royale tandis que le sorcier murmurait :

— *Tsy olo mavaka ja akanga*, ce qui voulait dire à peu près : celui-là n'est pas embarrassé comme la pintade, il sait ce qu'il veut.



La goulue



ILLES étaient trois sœurs. Comme il y a de cela très longtemps, personne n'a retenu leurs noms, mais la cadette avait un appétit tellement exagéré qu'on l'avait surnommée la Goulue et ce défaut l'a sauvée de l'oubli.

Donc, elle ne pensait absolument qu'à manger. C'était une véritable obsession, rien d'autre ne l'intéressait. Dès qu'elle entendait le bruit que faisait le pilon dans le grand mortier de bois, elle se mettait à chanter au rythme du grand bâton qui allait et venait régulièrement en faisant voltiger la paille autour de la pileuse. Inutile de dire que la Goulue ne consentait jamais à faire ce travail ; elle prétendait que l'exercice lui donnait encore plus d'appétit ; aussi sa mère préférait-elle faire l'ouvrage, trouvant cela plus avantageux, tout compte fait. Alors la Goulue chantait pour encourager la travailleuse :

Han ! han ! le pilon danse
Et le riz danse sous le pilon.
Han ! han ! mon estomac danse
Il danse dans mes talons...

Et la pauvre femme n'avait-elle pas plus tôt mis le riz dans le van

pour séparer les grains de la paille que la Goulue, inspirée, s'écriait :

Vite vite vanne vanne
Paille vole au vent
Car mon estomac en panne
Ne se remplit pas souvent

Et dès que le riz se mettait à bouillir dans la marmite, ce parfum exquis la faisait déclamer :

Riz, si tu ne finis pas de bouillir
Il me faudra un en-cas
Pour ne pas défaillir

Enfin le riz était cuit et la mère le versait sur les morceaux de ravinales, dont les larges et longues feuilles avaient été découpées en rectangles de toutes dimensions pour servir de plats, de cuillères et d'assiettes, et cette vaisselle du Bon Dieu simplifiait bien le nettoyage. Mais de cela la Goulue ne se souciait guère car, de toutes façons, elle ne s'en serait pas occupée.

Donc elle encourageait sa mère à verser les portions dans les feuilles étalées sur la natte et elle priait :

Ô ! verse, verse encore
Le riz
Car pour mon estomac, c'est de l'or
Et il rit.

En un clin d'œil, elle vidait sa feuille et réclamait une nouvelle portion, alors que les deux sœurs n'avaient même pas fini leur première ration et, si elles s'avisait d'en demander encore, il n'en restait plus : la Goulue avait vidé aussi la marmite.

Personne n'arrivait jamais à manger à sa faim et, tandis que la Goulue devenait de plus en plus grasse, toute la famille maigrissait. Cela ne pouvait pas durer. Le père prit un jour une grande résolution. Il décida de faire manger les deux aînées avant la Goulue. Pendant ce temps la jeune vorace devrait rester allongée sur sa natte et attendre la fin du repas. Bien entendu, sa part lui serait réservée dans le fond de la marmite... une part abondante, mais raisonnable.

Mais ce soir-là, au moment de servir le riz, on chercha partout la cuillère de bois. La famille n'en possédait qu'une et la mère se

demandait comment elle allait remplir les feuilles-assiettes.

— Peut-être as-tu laissé tomber la cuillère dehors, suggéra la Goulue.

Toute la famille, sans méfiance, sortit pour se mettre à la recherche de l'objet perdu. La Goulue s'était rendormie sur sa natte.

Elle ne dormait que d'un œil, sans doute, car à peine tous les quatre avaient-ils tourné le dos que la Goulue bondit vers la marmite, armée de la cuillère qu'elle avait sournoisement dissimulée sous sa natte. En quelques bouchées elle eut tout avalé. Puis elle se recoucha et se rendormit, cette fois, pour de bon, la conscience tranquille.

De cette façon, elle n'entendit pas les cris et les protestations de ses sœurs et les menaces de ses parents, lorsqu'ils rentrèrent dans la case et qu'ils virent la cuillère plantée dans la marmite vide.

Les Anciens qui racontent cette histoire ne disent pas ce qu'il se passa ensuite...



Le gourmand



E vieux Ralambe était pauvre, mais, par surcroît, il était gourmand. Son riz bi-quotidien lui paraissait bien fade, car n'avait pas de sel qui voulait, au village. On l'obtenait par des échanges si quelque voyageur, venant de la ville, en apportait. Le bonhomme réussit quant à lui à en obtenir une poignée d'un *vazah* [18] qui passait par là et qu'il avait amusé avec quelques histoires de l'ancien temps. Ralambe prit bien garde d'en faire profiter toute la famille. Il se dépêcha, au contraire, de mettre le sel dans une boîte qu'il dissimula sous le rebord inférieur du toit, juste au-dessus de l'entrée.

Avant chaque repas, lorsque l'on apportait la marmite de riz fumant, dans la case, Ralambe se livrait à un petit manège, qu'il croyait très habile, afin de pouvoir saler sa ration, sans que les autres, pensait-il, ne s'en aperçussent.

Il montait les marches faites de trois pierres superposées et s'agrippait au toit qui était fort bas et débordait au-dessus de la porte ; il geignait :

— Ah ! comme je me fais vieux. Je ne peux plus monter ces marches... Cela m'essouffle et si je ne me retenais pas au toit, je tomberais sûrement.

Et tout en disant cela il saisissait adroitement quelques grains de

sel en introduisant sa main sous le toit.

Il venait s'asseoir, en clopinant, à sa place, tenant la pincée bien serrée entre le pouce et l'index. Puis il frottait l'un contre l'autre ses deux doigts, rapprochés, au-dessus de la feuille de ravenale qui lui servait d'assiette.

— Ah ! geignait-il encore, si j'avais du sel, je ferais comme ceci et comme cela...

Toute la famille, loin d'être dupe, riait sous cape...

Mais la petite provision s'épuisait sans qu'il s'en rendît bien compte et, un jour, un des enfants voulant lui faire une farce ajouta un peu de sable dans la boîte. Le vieux, mine de rien, recommença son petit stratagème à l'heure du repas.

Puis il attaqua son riz de bon appétit, mais dès la première bouchée, les grains de sable craquèrent sous ses vieilles gencives. Il se mit alors dans une grande colère, et cria :

— Qui est-ce qui a vanné le riz aujourd'hui ? Est-ce toi, Rachou ?

— Mais oui, *papabé* [19], comme toujours, répondit la fille aînée. Je crois que personne n'a jamais eu à s'en plaindre. N'est-il point à ton goût ? D'habitude tu as l'air de te régaler.

— Je vois ce que c'est, expliqua une autre des filles, un petit morceau du toit a dû tomber dans ton riz...

Et le bon vieux, comprenant fort bien qu'il avait été deviné, se mit à rire avec ses enfants, tandis que Rachou lui changeait sa feuille de ravenale et lui servait une autre portion de riz propre... mais sans sel.



Tsitnantsoa, le planteur



SITANANTSOA, après avoir roulé sa natte, était parti dès l'aurore. Bien avant que le soleil n'ait doré, de ses premiers rayons, les rizières étagées, le planteur avait pénétré dans la forêt, laissant loin derrière lui le village endormi au bord de la rivière.

Il avançait maintenant plus lentement sous l'épaisse frondaison au milieu d'un fouillis inextricable de lianes ; elles s'élançaient des arbres géants et formaient au-dessus de lui une voûte impénétrable.

Tsitnantsoa, à l'aide de son grand « coupecoupe », se frayait un chemin entre les lianes et les mousses qui pendaient des branches, comme de longues chevelures.

Le parfum des orchidées, se mêlant à l'odeur fade des fougères, rendait l'atmosphère encore plus lourde. Pas un chant d'oiseau ne troublait ce silence qui avait quelque chose d'angoissant, mais Tsitnantsoa était bien trop préoccupé pour y songer. Il pensait à ses champs de maïs, à ses rizières dévastées par des centaines de cardinaux qui, depuis quelque temps, pillaient ses plantations.

Le cultivateur leur avait fait la guerre, une guerre acharnée. Il les poursuivait sans relâche, usant pour les éloigner de tous les moyens qu'il avait pu imaginer ; mais les malicieux petits ennemis revenaient sans cesse plus nombreux. Ils s'acharnaient sur les récoltes de

Tsitantantsoa et semblaient, par contre, dédaigner celles des voisins.

Las de lutter, le planteur avait résolu d'aller consulter « le vieil-homme-de-la-forêt », le Mikéa qui vivait dans un tronc d'arbre, se nourrissait de miel et « savait toutes choses ».

Tsitantantsoa marcha encore longtemps dans la forêt profonde et mystérieuse, mais il n'hésitait pas, il l'avait parcourue maintes fois et savait s'orienter au milieu de ce chaos de palmiers multipliant, de jujubiers, de dracénas et d'acajous millénaires.

Le sorcier se tient, lui avait-on dit, au pied d'un banian. Après avoir traversé une clairière, Tsitantantsoa s'engagea, à nouveau, dans la forêt et vit de loin l'arbre qu'on lui avait décrit et dont les branches descendent jusqu'au sol, y prennent racine pour former de nouveaux troncs.

Le sorcier accroupi, la tête environnée d'une couronne d'abeilles vrombissantes, traçait sur le sol des signes qu'il ornait de graines de couleurs vives.

Sans relever la tête, lorsque Tsitantantsoa fut devant lui, il fit un geste de la main et toutes les bestioles d'or l'entourèrent complètement, formant autour de lui une mouvante défense.

Le planteur, debout, murmura les salutations rituelles. Le vieillard leva encore la main et les abeilles disparurent en bourdonnant dans les plus hautes branches.

— Je viens, Ô Sage-de-la-forêt, pour te consulter car tu sais toutes choses. Je suis au comble du désespoir et de l'inquiétude ; mes plantations sont détruites par des oiseaux. Que dois-je faire ?

Le Mikéa, sans répondre, du bout des doigts remua les graines devant lui et doucement il souffla sur elles, en prononçant des formules étranges. Puis il disposa les graines suivant un ordre connu de lui seul, tout en continuant ses incantations.

Tsitantantsoa, anxieux, attendait. Le vieux *mpisikidy* [20] releva enfin la tête, puis décrocha une gourde qui pendait au tronc d'arbre et la tendit au planteur :

— Voici ce que m'ont dicté les Invisibles : tu dois arroser tes terres avec ce poison végétal. Il faudra le répandre en tous sens. Ce que tu recueilleras ne pourra se compter.

Puis le vieux sorcier leva la main et le ruban des abeilles, accourues à ce simple signe, s'enroula comme un nimbe au-dessus de sa tête blanche.

Tsitantantsoa s'inclina et s'en alla sans récompenser le Mikéa, ce n'était point l'habitude. L'homme de la forêt ne se nourrissait que de

miel et dormait sous les arbres. Il n'avait nul besoin d'autre chose.

Le voyage de retour s'effectua plus vite que l'aller, car il n'eut qu'à suivre le chemin tracé quelques heures auparavant. Il avait hâte d'expérimenter cette sève vénéneuse, tant sa confiance était grande.

À peine arrivé chez lui, sans prendre de repos ni de nourriture, en long et en large, de l'ouest à l'est et du nord au sud, Tsitanantsoa, infatigable, arrosa le sol avec le poison.

Et puis, lorsqu'il ne resta plus une seule goutte, il rentra dans sa case, s'allongea sur sa natte et s'endormit en pensant à la joie qu'il éprouverait bientôt à dénombrer les cadavres de ses ennemis. Le sorcier n'avait-il pas dit : « Ce que tu recueilleras ne pourra se compter ».

Quelle surprise le lendemain ! Les oiseaux étaient encore plus nombreux et, sur le sol, une herbe courte et drue avait poussé.

— Le-Vieux-de-la-forêt s'est moqué de moi, se dit-il furieux.

Mais Tsitanantsoa n'était pas de ceux qui perdent courage et il jura d'en avoir le dernier mot. Il imagina qu'il pourrait tendre des pièges puisque le poison n'avait pas agi. Il passa toute la matinée à fabriquer ces pièges avec des lacets faits de l'écorce d'un arbre appelé *kimbao*, qui pousse au bord de la rivière, de la jolie rivière où les cardinaux, les gens et les bœufs viennent boire.

Justement il aperçut un morceau du tronc de cet arbre qui flottait dans l'eau calme et il se pencha pour s'en saisir. Mais hélas ! pauvre Tsitanantsoa, c'en est fini de lui. Voilà que le tronc d'arbre s'enfonça dans l'eau et une terrifiante mâchoire de caïman s'ouvrit et le saisit.

Les oiseaux qui se désaltéraient à ce moment-là en furent désolés, car ils avaient le cœur tendre et n'étaient nullement rancuniers. Bien au contraire, ils se concertèrent rapidement et décidèrent de sauver l'homme. Tout aussitôt ils entourèrent le monstre qui n'avait pas encore plongé et se mirent à chanter :

« Ino andesi'ao Lingetse, Ino andesi'ao Lingetse ?

ce qui signifie à peu près :

« Qu'emportes-tu là, ô grand Seigneur ?

« Qu'emportes-tu là, ô Roi de la Rivière ? »

Voay le caïman se garda bien de répondre. Il ferma ses petits yeux et se mit à balancer le pauvre Tsitanantsoa, coincé entre les terribles

mâchoires. Mais les moineaux répétèrent encore :

« Ô Voay ! Ô Roi de la Rivière
« Qu'emportes-tu là ? »

Voay clignait ses yeux minuscules et serrant encore plus fort ses mâchoires, il répondit entre ses dents :

« Je tourne celui-ci
« Et je l'emporte... »

Il n'était pas en colère et plaisantait à sa manière. Mais les cardinaux ne se lassaient toujours pas et continuèrent à le harceler de questions tout en volant en masse compacte au-dessus de lui ; mais le caïman commença à s'impatisser et pour se débarrasser de ces importuns, il répondit :

— Celui que j'emporte vous appartient donc pour que vous insistiez tant ? Je l'ai attrapé, je le garde.

Évidemment, au lieu de parler, il aurait mieux fait sans doute de plonger, mais cet affreux animal n'était pas intelligent, fort heureusement.

Pour prononcer une phrase aussi longue, il dut desserrer les mâchoires et il lâcha Tsitanantsoa, qui n'en attendit pas davantage pour s'enfuir sur la berge.

Voay, honteux et fou de colère, plongea alors et disparut dans son antre pour ne pas entendre les moqueries des oiseaux et leur chant de victoire.

Depuis ce jour, les cardinaux et le planteur devinrent les meilleurs amis du monde.

Le « Vieux-de-la-forêt » savait ce qu'il faisait. Le liquide, soi-disant empoisonné, avait fait croître une herbe délicieuse qui fut désormais le régal des oiseaux et qu'ils préférèrent aux plantations de Tsitanantsoa. Il faut bien que chacun se nourrisse, n'est-ce pas ?

C'est du moins ce que racontent les Anciens. Vous le croyez ? Alors il fera beau. Sinon, il pleuvra.

Ce n'est pas moi qui suis le menteur.



Voaimena, le grand caïman rouge



ROIS-MOI ou ne me crois pas, disait le vieux conteur malgache ; si tu me crois il fera beau, sinon il pleuvra, car ce n'est pas moi qui suis le menteur, mais ce sont les Anciens !...

En ce temps-là, qui est bien vieux, le grand caïman rouge, Yoaimena, vivait au pays Sakalave dans le fleuve Mananjeba et nul ne pouvait traverser sans son autorisation. Il la donnait volontiers lorsqu'il était de bonne humeur, c'est-à-dire lorsque sa faim était apaisée.

Pour cela, que fallait-il ?... Un bœuf bien gras que chaque matin l'on déposait devant lui, sur la rive. Il faisait alors passer le fleuve, sur son dos écailleux, à tous ceux qui le désiraient.

Il suffisait de l'appeler doucement, en lui chantant une petite chanson, car il aimait la musique. Mais il y avait certains mots qu'on ne devait pas dire...

Il arriva qu'un jour, trois jeunes filles, trois sœurs d'un village voisin, invitées à une fête de l'autre côté du fleuve, voulurent traverser.

Elles commencèrent à frapper dans leurs mains pour s'annoncer, puis elles dirent les paroles du chant de Bilo :

No Halanao Be Noho abo
Tsy hataoko anao laha afara ?
Tsy misy raha halako aho...

ce qui signifiait :

Qu'est-ce qui te déplaît ?
Ô Grand, Ô Haut ?
Je ne le ferai plus...

Le grand caïman, dont l'oreille était très fine, avait entendu ; mais il se garda bien de paraître tout de suite afin d'entendre encore ce chant qu'il aimait :

Je n'ai pas de quoi te déplaire
Mais les petits mots,
Tu ne les aimes pas...

Évidemment, ce chant avait un sens caché, mais le caïman le devinait parfaitement.

Cependant, pour le décider, il fallait débiter des couplets et des couplets et cela pouvait durer quelquefois des heures. Mais cette fois-là, comme il avait, peut-être, de la sympathie pour les trois jeunes filles, il se décida assez vite.

Aussi, Yoaimena, flottant entre deux eaux, s'approcha tout doucement de la rive, puis il leva un peu la tête et son nez traça sur l'eau calme un sillage triangulaire.

— Qui m'appelle ?... Où êtes-vous ? et il clignotait ses petits yeux comme s'il ne les voyait pas, mais ce n'était que pour se donner plus d'importance et se faire prier davantage.

— Ô beau grand caïman rouge, Seigneur du Mananjeba ! s'écria Talanola qui était l'aînée des trois sœurs, fais-nous passer de l'autre côté. Sans cela nous serons obligées de rester sur la rive des jours et des jours...

— Ô superbe Seigneur de ce beau fleuve, fais-nous passer de l'autre côté, dit à son tour Reivona, la deuxième sœur, nous devons assister à une fête, mais sans toi nous ne le pourrions pas... Nous allons assister à un Sikafara, au Sacrifice d'un bœuf, dans le village de l'autre côté de la rive... mais sans toi nous ne le pourrions pas.

— Ô... commença à dire Farazza la plus petite. Mais elle ne put

continuer et se boucha le nez à cause de l'odeur insupportable du caïman.

Déjà cela commença à lui déplaire.

— Allons, dit le caïman et il s'approcha et s'allongea sur la berge pour que les trois sœurs puissent s'installer sur son dos. Puis il glissa dans l'eau et nagea rapidement vers l'autre rive.

Mais voilà qu'au beau milieu du fleuve, Farazza, qui était très étourdie, se mit à dire les paroles « qu'il fallait taire » :

— Cela sent vraiment une drôle d'odeur, s'écria-t-elle.

— Tais-toi, tais-toi ! lui dit sa sœur aînée tout bas.

— Tu ne trouves pas que ça sent le musc ? continua l'imprudente.

— Tais-toi, je t'en supplie.

Voaimena avait l'oreille très fine, mais il ne dit rien et continua à nager jusqu'à l'autre bord du fleuve.

Les trois sœurs prirent pied sur la rive et remercièrent, comme il convient, le Seigneur du fleuve en lui demandant de bien vouloir les faire traverser à nouveau lorsqu'elles reviendraient, vers le soir.

Puis elles se dépêchèrent de se rendre à la fête et toute la journée ce ne fut que danses, repas plantureux et chants. On fit aussi la cérémonie du Sikafara afin de s'attirer les faveurs des Ancêtres et se mettre à l'abri de repréailles de la part des Êtres-Épouvantables.

On avait choisi un taureau de trois ans dont la couleur s'harmonisait avec le destin du jour. Celui-ci était blanc avec quelques taches noires. La victime fut amenée au pied de l'Arbre Sacré et couchée sur le flanc gauche. Deux hommes lui renversèrent la tête du côté de l'Est. Pendant ce temps, les femmes l'entourèrent et chantèrent en battant des mains :

« Bœuf... bœuf, ô bœuf

« Au souvenir de nos Ancêtres

« Nous allons t'offrir en sacrifice. »

Le pauvre animal se mit à meugler lugubrement et pour l'encourager les femmes continuèrent à chanter :

« Ô bœuf, tu ne dois pas nous reprocher

Ta mort

« Car elle plaira aux Ancêtres... »

Mais, malgré ces encouragements, le zébu continua à se plaindre et il essaya de se débattre. Il fallut lui lier les pattes de devant avec celles de derrière. Et alors, le maître du Sacrifice lui trancha la gorge et recueillit le sang dans une coupe en terre et en arrosa l'Arbre Sacré.

Après la cérémonie la fête reprit de plus belle. Le Chef du village avait bien fait les choses et, si ce bœuf avait été sacrifié selon les rites, d'autres bêtes, en grand nombre, avaient été abattues et c'est presque un troupeau que tous les habitants du village et leurs invités dévoraient. Des quantités incalculables de marmites de riz furent distribuées et les gourdes de betsabetsa circulèrent de bouche en bouche.

Puis les danses reprirent. Les sœurs y participèrent et la petite Farazza, qui était très vive et très souple, fit le rôle de l'abeille dans la danse de l'*aepiornys* [21].

C'est une danse très lente qui représente la promenade de l'*aepiornys*.

L'oiseau géant marche dans la savane et il écarte les branches devant lui. Il regarde par-dessus les arbres, puisqu'il est immense. Il aperçoit des bananiers... Hop ! il cueille un régime de bananes et avale les fruits un à un.

Il voit, de l'autre côté, un manguier couvert de beaux fruits dorés. Il secoue l'arbre et attrape les fruits au fur et à mesure qu'ils se détachent.

Mais lui, qui n'a peur de rien, a très peur des abeilles. Voilà qu'il a détaché aussi un essaim et alors la danse représente la fuite de l'énorme *aepiornys* devant la petite abeille.

Et Farazza, légère et menue, poursuit un grand guerrier qui figure l'autruche. Elle s'amuse de tout son cœur de petite fille ; mais la sage Talanola, qui voit le jour tomber, appelle sa sœur car il faut rentrer.

Voai, fidèle au rendez-vous, les attendait pour leur faire repasser le fleuve. Cette fois il déclara :

— Je ne puis vous prendre toutes les trois à la fois, car je suis fatigué. J'ai fait traverser beaucoup de gens à cause de la fête et j'ai mal au dos.

— Je passerai la dernière, décida Talanola.

— Non, dit le caïman, il faut observer les coutumes. Les aînés d'abord. Farazza sera la dernière.

Talanola passa donc la première, puis Reivona ; vint alors le tour de Farazza. Mais au milieu du fleuve, Voaimena commença à ralentir comme s'il était vraiment fatigué, et peu à peu il s'enfonça jusqu'à ce

que Farazza eût les pieds mouillés.

Au lieu de ne rien dire, la petite imprudente commença à protester :

— Tu ne vois donc pas que mes pieds se mouillent, remonte un peu.

— Tes pieds n'avaient pas été mouillés la première fois, mais ce que tu as dit te tue, répondit le caïman et il s'enfonça encore un peu.

— Mes genoux sont dans l'eau, Caïman Rouge, dit la petite fille en larmes.

— Tes genoux n'avaient pas été mouillés la première fois. Ce que tu as dit te tue.

Farazza continua à se plaindre et peu à peu Voaimena s'enfonça jusqu'au fond. Farazza supplia et demanda pardon avant de disparaître, mais rien n'y fit.

Les deux sœurs, très inquiètes et très étonnées, ne voyant pas arriver la cadette, appelèrent et attendirent en vain. La scène s'était déroulée si loin de la rive qu'elles ne s'étaient doutées de rien.

Pendant ce temps, Voaimena avait entraîné Farazza dans son antre et l'avalait aussitôt, quoique ce ne soit pas dans les habitudes des Seigneurs du Fleuve. Mais il avait hâte de se venger et peut-être aussi avait-il très faim.

Talanola et Reivona finirent par comprendre ce qui s'était passé et elles pleuraient, ne sachant que faire. Il n'y avait personne pour les aider.

Enfin elles virent un corbeau qui volait vers elles. Alors elles se mirent à l'appeler à grands cris :

— Ô Goaïka, mon bel ami, dit l'aînée, notre sœur a été avalée par le grand Caïman Rouge, va vite prévenir notre père. Vois, nous sommes seules et nous ne savons pas comment sauver Farazza.

— Oh ! par exemple, répondit le corbeau Goaïka en claquant du bec d'un air vexé. Débrouillez-vous donc toutes seules. Vous me chassez toujours quand je m'approche de vos champs de maïs. À ce moment-là je ne suis pas votre « bel ami » mais le vilain corbeau. Croa... Croa, dit-il en s'en allant à tire-d'aile.

Les deux sœurs se désolaient car la nuit tombait vite. Mais voilà que le milan Papanga vint à passer au-dessus d'elles et elles l'appelèrent encore à grands cris. Papanga refusa aussi :

— Moi, vous rendre service ? Mais vous n'y songez pas, mes belles. Rappelez-vous ce que vous criez quand, par hasard, je mange

quelques-uns de vos poussins, ce qui n'est pas un crime. Vous me chassez et vous dites : « Va-t'en, va-t'en, vilain oiseau qui prends ce qui ne t'appartient pas... » Je vous demande un peu !

D'autres oiseaux volèrent au-dessus d'elles, mais aucun ne voulut se rendre à leurs appels, car ils se souvenaient de toutes les insultes qu'on leur avait dites, autrefois, sous prétexte qu'ils avaient mangé des graines ou des fruits.

Enfin, au loin dans le ciel, elles virent poindre un oiseau qui descendait vers elles. C'était l'oiseau Tréotréo. Il écouta attentivement ce que lui expliquait Talanola et, sans dire ni oui ni non, il s'envola vers le village où habitaient les parents des trois sœurs.

À peine arrivé, il se percha sur la branche d'un manguier et se mit à chanter :

— Tréo... tréo... tréo... tréo...

Tout le monde se précipita car il ne s'approchait pas des villages, en temps ordinaire.

— C'est le Tréotréo, dirent les gens. Que se passe-t-il ?... Lui qui vole toujours très haut, très haut...

— Parle, oiseau, supplia la mère des jeunes filles qui pressentait un malheur.

— Commencez à faire taire les enfants, dit alors le Tréotréo, et rentrez les veaux pour que je ne les entende pas et surtout que les chiens n'aboient pas. J'ai horreur du bruit. Et vous tous, taisez-vous, car j'ai un message pour vous.

« Voilà ce qui est arrivé : le grand Seigneur du Fleuve, Voaimena, a fait traverser le fleuve à Talanalo et à Reivona, mais malheureusement il a entraîné Farazza et il l'a avalée. Elle lui avait dit les paroles qu'il faut taire... Venez tous pour essayer de la retrouver et amenez avec vous plusieurs bœufs. »

Tous se dépêchèrent de courir vers le fleuve en poussant les bœufs devant eux et en les faisant entrer dans l'eau.

Aussitôt, tous les caïmans quittèrent leurs trous et nagèrent entre deux eaux. On ne les voyait pas encore, mais l'eau se couvrit de bulles d'air qui sortaient de leurs horribles nez. Et l'on poussait toujours les bœufs qui ne voulaient pas avancer...

Mettez-vous à leur place !

Puis les caïmans s'enhardirent et saisirent les bœufs par leurs pieds. Mais les gens se gardèrent bien de les tuer, car ils cherchaient Voaimena. Celui-ci se gardait bien aussi de se montrer.

Tout à coup, du haut d'un arbre, le Tréotréo se mit à chanter :

— Tréo... tréo... tréo... tréo... je le vois, je le vois.

Tout le monde aussitôt supplia l'oiseau et lui fit mille promesses :

— Je te donnerai cent bœufs, dit le père,... et moi des mètres et des mètres de rabane, dit la mère... et moi sept nattes de toutes les couleurs, dit un autre,... et moi...

— Tréo... tréo, cela ne nourrira pas mes petits, refusa l'oiseau.

— Je te donnerai deux corbeilles de grains, dit encore la mère de Farazza.

— Tréo, je veux bien. Cela nourrira mes petits.

Et aussitôt il s'envola et s'arrêta dans un coin de la berge, au-dessus de l'ancre de Voaimena.

— C'est ici, dit-il... Je le vois. Creusez... creusez, bonnes gens, il est fort, il est grand, mais vous êtes nombreux.

Tous se mirent à creuser et trouvèrent Voaimena qui était devenu tout peureux et honteux, car il n'entendait que des injures et des reproches, lui qui était habitué à n'écouter que des louanges et cela le paralysait (disent les Anciens).

Voaimena fut tué à coups de sagaies, puis on lui ouvrit le ventre.

Mais on n'y trouva pas Farazza.

La consternation était générale et déjà on commençait à murmurer contre l'oiseau. Alors on l'entendit à nouveau :

— Tréo... tréo... tréo... tréo... Tenez votre promesse... tenez votre promesse et je tiendrai la mienne. Je vous ferai retrouver Farazza.

Vite, vite, quelqu'un partit au village pour aller chercher les corbeilles de grains. Alors le Tréotréo descendit et se posa sur une patte du monstre et dit que Farazza s'y trouvait :

— Faites bien attention, recommanda-t-il. Coupez le petit doigt de la patte gauche et vous la trouverez.

Tout doucement, on découpa le petit doigt et on entendait la pauvre petite voix de Farazza qui suppliait de faire très attention et de couper lentement, lentement... Enfin l'opération fut terminée et Farazza sortit. Elle était bien un peu fripée et semblait avoir mal au cœur, mais le grand air lui fit du bien et elle se sentit mieux tout de suite.

On avait encore envoyé un homme au village pour qu'il rapporte les plus belles nattes. On en recouvrit tout le chemin, du fleuve au village, pour que Farazza pût y marcher sans se faire mal aux pieds et

aussi pour lui montrer combien ils étaient tous heureux de l'avoir retrouvée.

Et l'oiseau ?

L'oiseau... eh bien, au-dessus d'elle, très haut, très haut, l'oiseau chantait.

Saobakake, le crapaud et les sept monstres



E jour commençait à poindre et les deux voyageurs distinguaient déjà la cime des arbres. Imahatsana et Tsimatiambavany marchaient depuis de longues heures.

Après avoir traversé des marécages, des rizières interminables et bien des villages, tous pareils avec leurs petites paillotes abritées sous les manguiers, ils pénétrèrent dans la forêt.

Ils se faufilaient entre les arbres géants aux troncs tapissés de mousses. À leurs pieds, les palmiers nains et les fougères couvraient le sol. Au loin, une cascade murmurait comme pour égayer cette solitude.

Après une longue absence ils rentraient chez eux, mais s'ils avaient jusqu'ici parcouru fort allègrement ces longues distances, la traversée de la forêt leur parut beaucoup plus difficile.

Ils ne furent pas fâchés de déboucher dans une clairière et de s'asseoir près d'un petit cours d'eau. Ils regardèrent un instant couler l'eau limpide sur les pierres rondes, puis ils songèrent à dormir un peu.

La forêt, jusqu'alors silencieuse, s'animait ici du chant des oiseaux et Tsimatiambavany, qui regardait des pigeons verts se poser sans méfiance, non loin d'eux, fit une proposition à son camarade :

— Tu devrais, lui dit-il, essayer d'en tuer quelques-uns. Tu es plus adroit que moi et ta femme sera certainement ravie d'en manger. Cela changerait du riz et des *brèdes* [22] de tous les jours.

Imahatana ne se le fit pas dire deux fois. Ce serait toujours quelque chose à rapporter chez lui après une aussi longue absence. Mahafaky, sa femme saurait, en effet, apprécier ce supplément de nourriture.

Imahatsana ramassa quelques pierres et choisit une victime dans les branches, puis il lança son projectile d'un mouvement rapide et sûr.

C'est ainsi qu'il atteignit au front le Roi, qui justement passait par là avec quelques-uns de ses guerriers. On juge de sa fureur, car la patience n'était pas sa principale qualité ; de plus, un tel manquement à sa dignité méritait un châtiment exemplaire. Ses guerriers s'emparèrent du maladroit et le tuèrent à coups de sagaies sans autre forme de procès. Puis ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Tsimatiambavany, qui s'était blotti dans un fourré pour échapper au danger, n'eut plus qu'une idée : fuir au plus vite. C'était lui le responsable de toute l'affaire et sa conduite pourrait paraître fort blâmable. Mais, comme disent les Anciens : « Un seul puits pour puiser, mais chacun sa cruche... » ou bien encore : « Un étang qui tarit est sans pitié pour toutes les petites choses qui sèchent. »

Nous ne sommes pas ici pour juger la conduite de Tsimatiambavany ; nous avons encore bien d'autres choses à raconter. Aussi laissons-le fuir et qu'il n'en soit plus question.

Ne voyant pas revenir son mari, Mahafaky dit à ses deux sœurs fidèles, la Grande et la Petite :

— Un malheur est arrivé à mon pauvre Imahatsana. Ce matin, j'ai rencontré le serpent Menarana. Il dormait et je me suis écartée pour ne pas troubler son sommeil, mais il a dressé la tête et m'a fixée, puis il a fermé les yeux. Partons, mes sœurs, à la recherche de mon mari.

Elles s'en allèrent, toutes trois, courageusement et, pénétrant à leur tour dans la forêt elles parvinrent jusqu'à la clairière fatale.

C'est là, bien sûr, qu'elles découvrirent le corps de Imahatsana, mais il n'était pas seul. Autour de lui, les sept monstres de la forêt s'apprétaient à le dévorer. Auparavant ils discutaient, chacun prétendant s'approprier le meilleur morceau.

Il y avait Kankanalambo, le ver de terre à tête de sanglier.

Bibilavakanakana, le serpent aux pattes de canard.

Ombyvoay, le bœuf aux mâchoires de caïman.

Fanofanihy, la tortue aux ailes de chauve-souris.

Tanahala, l'araignée à la peau de caméléon.

Celui-qui-n'avait-pas-de-nom et qui ne ressemblait à aucune bête

de la Création et dont le gros corps carré reposait sur cent petits pieds.

Et enfin, Vonyvony, le plus horrible de tous, qui était tout rond, n'avait qu'un grand pied et un œil rouge sur le dos.

Trop absorbés par leur discussion ils n'avaient pas entendu approcher les trois sœurs et Mahafaky eut le temps d'implorer le plus grand des arbres de la forêt, Hazobé, l'ancêtre qui vivait là depuis des millénaires.

— Ô ! Hazobé ! Si tu es notre Père et notre Mère, abaisse-toi et cache-nous dans ton feuillage.

Et l'arbre, qui détestait les monstres, s'abaissa ; mais le bruit qu'il fit en s'enfonçant dans la terre attira leur attention. Ils se retournèrent et virent les sœurs entre le feuillage.

— Ô ! Hazobé ! pria encore Mahafaky, si tu es notre Père et notre Mère, élève-toi bien vite pour prendre de la hauteur.

Et l'arbre sortit de terre, emportant les sœurs au milieu de ses branches.

Et les monstres discutèrent encore :

— Eh ! Bibilavakanakana, dit l'horrible Vonyvony, va chercher une hache pour couper l'arbre.

— Non, je ne puis y aller, dit le canard-serpent, car je souffre des dents.

Et tous refusèrent. Ombyvoay avait des rhumatismes, Fanofanihy se prétendait poitrinaire, Tanahala souffrait d'urticaire, Pas-de-nom avait des crevasses aux pieds et finalement Vonyvony déclara :

— Moi, je suis asthmatique, comment voulez-vous que je coure ?

À la vérité, aucun d'eux ne voulait s'éloigner, craignant que les autres ne lui mangent sa part pendant son absence.

Ils décidèrent de partir tous ensemble. Dès qu'ils eurent disparu dans les profondeurs de la forêt, Mahafaky supplia encore l'arbre :

— Abaisse-toi pour que nous puissions descendre et nous sauver, lui demanda-t-elle.

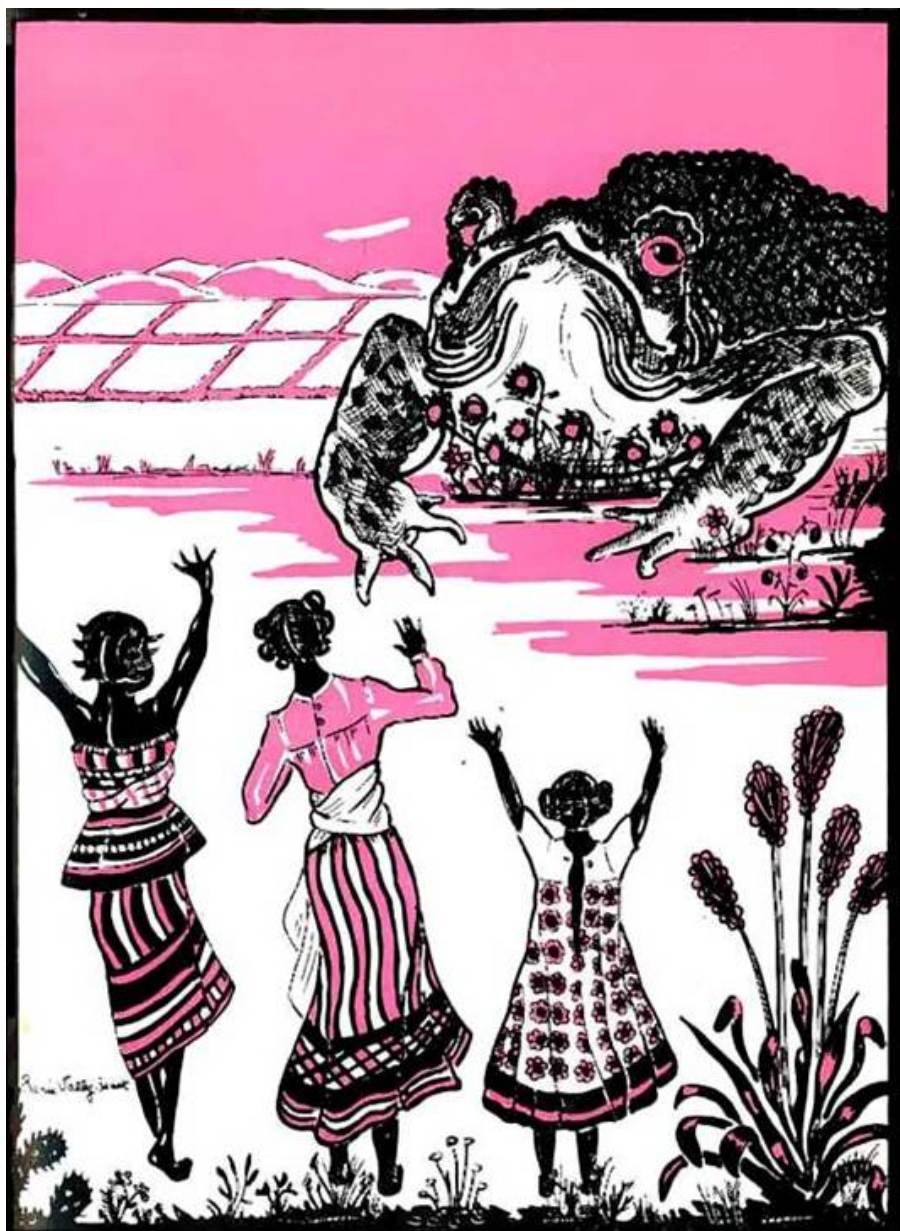
L'arbre s'abaissa et les trois sœurs se mirent à courir, et elles se trouvèrent devant un rocher immense qui leur barrait le passage.

— Hé ! Vatobe ! supplia la Grande, si tu es notre Père et notre Mère, ouvre-toi pour nous recevoir. Les monstres nous poursuivent.

Et le grand rocher, qui avait eu autrefois une querelle avec les monstres, s'entrouvrit et les sœurs eurent juste le temps de pénétrer à l'intérieur du rocher et le rocher de se refermer. Les sept monstres

étaient déjà là.

Ils recommencèrent à se disputer. Ils n'avaient pas trouvé de hache et Vonyvony proposa d'aller chercher une grande [angady](#) [23] pour briser le rocher. Mais, comme auparavant, aucun d'eux ne voulut partir et ils recommencèrent à se plaindre de leurs infirmités.



— Ô, Saobakake, sauve-nous, car les monstres vont venir nous dévorer.

— Eh bien ! dit Vonyvony, allons-y ensemble.

— Ouvre-toi, ouvre-toi, supplia la Grande dès qu'ils eurent disparu.

Et les trois sœurs sortirent du rocher et se mirent à courir vers les rizières. Il y avait là Saobakake, le crapaud, qui faisait sa sieste.

— Ô Saobakake ! supplia la Petite, si tu es notre Père et notre Mère, sauve-nous, car les monstres vont venir nous dévorer.

Et le crapaud, qui avait eu déjà maille à partir avec les monstres, fut enchanté de leur jouer un vilain tour. Il se gonfla tant et si bien qu'il fut bientôt assez gros pour contenir les trois sœurs. Il ouvrit la bouche et les avala et il ne les eut pas plus tôt avalées que les monstres revinrent. Ils n'avaient pas trouvé l'angady car personne n'avait voulu la leur prêter. De loin, ils avaient vu le crapaud avaler les trois sœurs et ils se mirent à l'injurier.

— Mahafaky, la Grande et la Petite sont à nous, dirent-ils ; il faut nous les rendre tout de suite ou nous t'écraserons...

— Je veux bien, dit le crapaud. Mais je ne peux pas les rendre si vous me regardez. Mettez-vous en rang, les uns derrière les autres et, quand je vous le dirai, vous vous retournerez et les trois sœurs seront là devant vous.

Alors le crapaud se gonfla encore et appela la Foudre qui était de ses amies et elle tomba sur les monstres l'un après l'autre. Les monstres moururent et les trois sœurs furent ainsi sauvées.

Et depuis ce temps le crapaud Saobakake est *fady* [24] pour les Sakalaves. Avant que les bœufs ne piétinent les rizières afin d'ameublir la terre, les hommes font le tour du terrain en chantant l'Avertissement à Saobakake :

Eh ! Saobakake, quitte cette rizière

Que les bœufs vont piétiner.

Va-t'en pour quelques jours

Et puis tu reviendras.

Eh ! Saobakake, quitte cette rizière...



Rakanga, la pintade et Ramamba, le caïman



Un proverbe dit : « Qui se ressemble s'assemble », mais cela n'était pas vrai au temps où les bêtes parlaient et où les proverbes n'étaient pas inventés.

Autrefois donc, la pintade Rakanga et le caïman Ramamba furent très bons amis. Ils se rencontraient souvent au bord de la rivière et, là, ils aimaient à se baigner ensemble en bavardant, chacun décrivant à l'autre ce qu'il ne connaissait pas.

Rakanga parlait des forêts où coulent les sources d'eau fraîche et où l'on trouve des fleurs et des bêtes merveilleuses. Elle lui décrivait les arbres énormes qui montent tout droit, d'un seul jet, comme pour se rapprocher du soleil, les lianes au rideau impénétrable, les orchidées à l'odeur lourde et fade qui ressemblent à une abeille par la couleur et la forme ou encore à une araignée velue et rouge avec une croix d'or sur le dos.

Ramamba semblait beaucoup plus intéressé lorsque son amie lui parlait des makis, les jolis lémuriens au pelage soyeux et à la longue queue annelée qui voyagent en troupe en sautant de branche en branche à des hauteurs vertigineuses, puis disparaissent en une seconde au moindre bruit ; ou encore des familles de hérissons, les tandrakes, qui vivent dans les troncs d'arbre, ou du fosa, énorme chat sauvage et de tant d'autres encore...

À son tour Ramamba était intarissable sur tout ce qui se passait au fond de l'eau où il vivait, dans son antre profonde et sombre, remplie de trésors cachés. Pour y arriver, il fallait suivre un couloir long de plusieurs mètres dont l'entrée est toujours dissimulée sous une souche ou sous le rebord de la berge. Il lui expliquait que ce couloir doit se relever un peu avant de déboucher dans la grande chambre circulaire.

— Mais pourquoi ? demandait la pintade, curieuse.

— Très chère amie, expliquait le caïman, c'est pour que l'eau ne la remplisse pas entièrement et que je puisse y séjourner longtemps sans manquer d'air, car j'aime à me retirer du monde et méditer.

En réalité, ce n'était pas pour méditer que Ramamba se retirait chez lui, mais pour y dévorer les proies qu'il avait entraînées là et qu'il laissait séjourner longtemps avant de les manger. Ou bien, à la saison fraîche, lorsque la nourriture se faisait rare, il y restait pour dormir... Allez donc vous prélasser et faire une sieste au soleil, lorsque vous avez le ventre creux ! Il n'avait alors pour calmer sa faim qu'une seule ressource, c'était d'avaler quelques cailloux.

— Vous devez vous ennuyer, disait la pintade. Une telle solitude doit vous peser, parfois.

— Je reçois souvent la visite de madame Sokatra, la tortue. Nous nous entendons très bien, car elle a mes goûts et ma façon de comprendre l'existence. Sa famille l'accompagne quelquefois et passe plusieurs jours avec moi et comme ce n'est pas tellement grand chez moi, je dors sur tout un lit de tortues... J'ai si bon cœur, voyez-vous, que je n'ose les mettre à la porte. Mais il faudra venir me voir un jour, n'est-ce pas ?

Rakanga aurait volontiers plongé pour se rendre compte de toutes ces choses extraordinaires, mais elle était encore bien plus prudente que curieuse et se méfiait un peu du caïman, malgré tout. Elle lui trouvait le regard fuyant, malgré sa grande amabilité.

Bien lui en prit.

Un jour, le caïman réunit ses nombreux enfants et leur dit :

— J'ai, il me semble, déjà mangé de tous les animaux terrestres, sauf les habitants de la forêt... La chair de la pintade, entre autres, manque à ma collection. Je voudrais bien y goûter. Pour cela, voici ce que j'ai imaginé :

« Je vais rester immobile entre deux eaux, comme si j'étais mort. Réunissez-vous au bord de la rivière et versez toutes les larmes de votre corps. Puis vous appellerez Rakanga. Elle a de l'amitié pour moi et elle va certainement accourir.

Les petits caïmans, obéissants, allèrent se masser sur la berge, et de se lamenter... de se lamenter... et de pleurer... de pleurer... jusqu'à ce que Rakanga vienne aux nouvelles.

— Hélas, notre cher papa est mort. Nous venons te le faire savoir et t'inviter aux funérailles, selon sa dernière volonté. Nous traînerons ce soir son corps sur la rive pour que tu puisses pleurer avec nous. Il est mort subitement, sans cela il serait venu, selon l'usage, rendre son dernier soupir hors de l'eau.

Pendant ce temps, Ramamba, immobile comme un tronc d'arbre, semblait se laisser porter par l'onde.

Rakanga, qui était fine, s'aperçut bien vite que ce grand chagrin avait l'air très exagéré et qu'ils versaient des larmes de crocodile, car le crocodile est un cousin du caïman.

Rakanga, cependant, ne laissa rien paraître et promit de venir avec tous ses enfants. Pendant que les petits caïmans couraient rendre compte de leur mission à leur père, elle courut elle-même vers ses petits pintadeaux et leur fit la leçon :

— Ô, mes enfants, écoutez-moi. Nous allons assister aux funérailles de « mon ami » le grand Ramamba... Méfions-nous ! Il veut peut-être nous dévorer. J'ai vu briller son petit œil tandis qu'il prétendait flotter inerte, dans l'eau. C'est une ruse. Suivez-moi et ne vous approchez de lui que si vous me voyez m'en approcher moi-même. Vous chanterez quand je vous l'ordonnerai.

La famille Rakanga se mit en route vers la rivière à la queue leu leu.

La famille Ramamba était déjà rangée sur la rive de chaque côté du corps de leur père.

Les petits Rakanga et les petits Ramamba se firent les salutations d'usage.

Madame Rakanga : Avez-vous déjà fait les préparatifs pour la cérémonie de deuil, mes petits amis ? Mes pauvres chers petits amis !

Les petits Ramamba : Pas encore, bonne Madame Rakanga. Nous sommes trop petits et nous ne savons pas comment on doit faire. Nous comptons sur vous pour tout organiser.

La pintade ordonne alors à ses enfants :

— Allons, chantez pour honorer notre vieil ami. Et moi je vais m'adresser à Ramamba, car dans les grandes occasions il faut observer les coutumes.

Et les pintadeaux entament la complainte :

— Ô Ramamba ! Nous te pleurons... notre chagrin est grand. Est-il vrai que tu es mort ? Remue tes pieds si tu es vraiment mort afin que nous en soyons convaincus et que nous puissions célébrer tes hauts faits. Il y aura beaucoup à raconter, car tu es célèbre.

Ramamba, tout fier, remue les pieds. Les pintadeaux ouvrent des becs énormes et continuent à chanter :

— Gloire à Ramamba, le grand caïman célèbre.

— Tu as remué les pieds... mais nous ne sommes pas encore convaincus. Fais donc claquer tes fortes mâchoires, trois fois.

Et les pintadeaux reprennent en chœur :

— Gloire à Ramamba, le grand caïman célèbre.

— Ramamba, dit encore la pintade, nous commençons à croire que tu es bien mort, hélas ! Mais puisque tu es mort, ouvre les yeux.

Et le caïman, stupide et confiant, ouvre ses vilains petits yeux. Il regarde Rakanga et se dit dans son for intérieur :

— Bientôt, je vais t'avaler ! Quand tu auras fini cette cérémonie stupide... sotte et crédule commère !

Mais Rakanga continue :

— Retourne-toi de l'autre côté, Ramamba. Après cela, nous ne pourrons plus douter de ta mort.

Ramamba se retourne.

Alors les pintadeaux et leur mère en profitent pour s'envoler, criant et riant. Cela faisait un terrible vacarme.

Ramamba, vexé, comprit enfin qu'il avait été joué. Il alla se cacher au fond des eaux, entraînant la foule des petits caïmans.

— La pintade nous a trompés alors que nous pensions la tromper... aussi ne laissez jamais un de ses pareils se baigner sans le manger. Dites-le à vos enfants qui le diront à leurs petits-enfants et ainsi de suite.

Madame Rakanga, de son côté, fit des recommandations à sa famille :

— N'allez plus jamais boire au bord de cette rivière. Ne vous plongez jamais dans l'eau. Roulez-vous plutôt dans la poussière et si vous avez trop soif, ne buvez que de la rosée.

Voilà pourquoi la pintade ne se plonge jamais dans l'eau et pourquoi les petits caïmans sortent leurs vilains nez de la rivière quand ils entendent passer, au-dessus d'eux, les pintadeaux aux cris moqueurs.

— Akangue... akangue... akangue... disent-ils en s'envolant, et cela doit pouvoir se traduire par :

— Est souvent pris qui croyait prendre.



Voay, le caïman et Tandraka, le hérisson



ANDRAKA, le hérisson, se promenait un jour au bord de la rivière. Au loin, dans les pâturages, les petits bouviers sakalaves gardaient leurs troupeaux de bœufs à bosse en chantant leurs interminables plaintes et en se fabriquant des jouets d'argile pour se distraire.

Au bord de l'eau, les ravenales balançaient leurs larges feuilles qui s'entrechoquaient sous la brise, mais ce bruit si doux et la beauté du paysage laissaient Tandraka indifférent. Il leur préférait le frôlement d'un ver de vase le long de son petit groin, tant il est vrai que : « Ventre affamé n'a pas d'oreille. »

« Ventre affamé a la vue courte, aussi », car très occupé à se régaler, Tandraka vint soudain se buter contre un énorme tronc d'arbre. Mais voilà que ce tronc d'arbre possédait deux petits yeux clignotants et des mâchoires énormes.

Tout absorbé qu'il fût, le hérisson reconnut son grand ennemi, le caïman Voay, et il se rendit compte qu'il ne pouvait plus se sauver. Tremblant de peur, Tandraka fit bonne contenance et dit d'un ton aimable :

— Mon cher aîné, je m'excuse d'avoir interrompu votre sieste, mais je désirais être le premier à vous présenter mes hommages et à vous faire visite, aujourd'hui.

Voay paraissait être de bonne humeur, car il venait de faire, le matin même, un excellent repas.

— Cher cadet, répondit-il, très flatté, je suis enchanté de causer avec vous. Il n'y a guère de gens intelligents le long de cette rive et tous semblent me fuir. Je ne m'explique pas pourquoi.

Pendant quelques instants, Tandraka et Voay se firent beaucoup de compliments, puis décidèrent de nouer des relations amicales et cela se termina par une invitation à dîner de part et d'autre.

Il fut entendu que Voay, en sa qualité d'aîné, recevrait d'abord le hérisson et ils fixèrent une date pour cette réunion.

Au jour dit, Tandraka arriva au rendez-vous, très persuadé de faire un excellent festin. Mais Voay n'avait fait aucun préparatif. Il aperçut un bœuf imprudent qui avait échappé à la surveillance du petit bouvier et, tandis que la pauvre bête, le museau enfoncé dans l'eau, buvait, il la saisit par les cornes et lui frappa le cou de son horrible queue jusqu'à ce que le bœuf fût assommé. Puis il invita le hérisson à se régaler. Tandraka, pour ne pas désobliger son nouvel ami, grignota quelques petits morceaux tandis que le caïman avala le tout en quelques coups de mâchoires, contrairement à son habitude. Chacun sait que le caïman entraîne sa proie sous l'eau et la laisse longtemps se décomposer.

Ils fixèrent ensuite une autre date pour la visite de Voay. Tandraka avait fait beaucoup de frais pour recevoir un si puissant seigneur, du moins le croyait-il, le pauvre ! Mais hélas ! lorsque Voay se trouva en présence de quelques sauterelles et autres insectes sans importance, il se mit en colère :

— Je ne crois pas que ce soit là ton dîner, déclara-t-il. Ce n'est même pas suffisant pour faire remuer mes mâchoires.

— Hélas ! cher Seigneur, c'est là vraiment tout ce que j'ai pu me procurer. Daignez l'accepter, car je vous l'offre très humblement.

— Tu n'es qu'un insolent et un ingrat. Je t'avais offert un bœuf bien gras dont tu t'es régale sans presque rien me laisser et voilà tout ce que tu m'offres... Je n'en veux pas.

Et d'un coup sec de ses mâchoires, le caïman engloutit toutes les provisions que le hérisson avait eu grand-peine à amasser pendant plusieurs jours. Plus furieux qu'effrayé, Tandraka renifla de colère.

— Au lieu de t'excuser, voilà que tu renifles à présent, continua Voay. Non seulement tu es avare, mais tu es laid avec tes yeux minuscules.

— Tu devrais te regarder toi-même au lieu de me critiquer... tu es

aussi bête que la pintade qui se moque du serpent et pourtant, tous deux sont tachetés, lui répondit Tandraka, du tac au tac.

Fou de colère au souvenir de la pintade qui, autrefois, s'était moquée de lui, le caïman ouvrit ses immenses mâchoires pour avaler le hérisson.

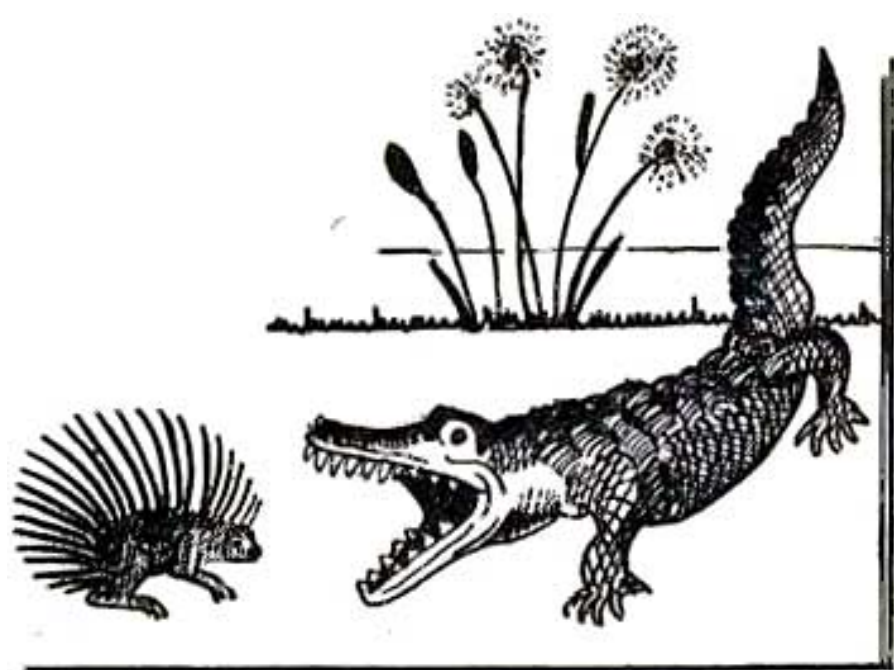
Il ne réfléchit pas au danger, ce seigneur de la rivière. Car s'il avait entraîné le hérisson au fond de son antre, au bout de plusieurs jours les piquants seraient tombés, mais la colère est une mauvaise conseillère...

Le hérisson se mit immédiatement en boule et se précipita lui-même dans le gosier de Voay et là, se hérissa si bien que le caïman mourut transpercé par ses dards.

Tandraka ressortit joyeux et fier de la gorge de son ennemi et rentra chez lui dans le tronc d'arbre où il habitait avec Madame Tandraka et tous les petits Tandraka. Il leur apprit une petite chanson qu'il venait d'inventer :

Le petit a triomphé du grand,
Je n'ai pas peur du caïman
Et mieux vaut l'esprit
Que la force.

Depuis ce temps les femmes malgaches, lorsqu'elles voient un hérisson barboter dans la vase, puisent de l'eau sans crainte, car elles savent bien que le caïman n'aurait garde d'ouvrir les mâchoires en présence du petit animal.



Le Caïman et le Sanglier



AMBO, le sanglier et Voai, le caïman, ne s'étaient jamais rencontrés jusqu'à ce jour, et cette rencontre causa leur malheur.

Voai flottait entre deux eaux, attendant une proie possible, lorsqu'il vit s'avancer sur la rive un animal qui lui parut étrange.

— Tiens, tiens, se dit-il, voilà peut-être un bon dîner en perspective pour moi. Mais usons de prudence et de diplomatie.

Il s'approcha de la berge et salua Lambo, le sanglier, avec une excessive politesse. Lambo, lui-même, n'avait jamais vu Voai, mais il ne s'embarrassait pas de belles manières et trouva l'autre « trop poli pour être honnête ». Aussi lui répondit-il sur un ton bourru :

Lambo. — Oumph... Oumph... Bonjour.

Voai. — À qui ai-je l'honneur ? Il ne me semble pas vous avoir aperçu dans ces parages.

Lambo. — Je suis Lambo et m'étonne que vous n'ayez jamais entendu parler de moi. Tout le monde me connaît et me craint. Je suis imbattable.

Voai. — Vraiment ? Très charmé. Moi, je ne suis que Voai, le pauvre petit caïman sans importance... mais tout de même personne ne peut m'égaler.

Lambo. — Qu'est-ce que vous radotez là ? Je vous trouve bien prétentieux, mon ami.

Le caïman, qui commençait à s'énerver, éleva la voix :

Voai. — Je crois en effet que vous ne me connaissez pas. Pourtant je suis célèbre à dix lieues à la ronde.

Lambo. — Peuh ! Vous ne pouvez certainement pas creuser la terre sans pioche, comme je le fais.

Voai. — Ce n'est que ça ? Moi je peux rester dans l'eau sans pourrir et rester sur la terre sans rouiller. Alors ?

Lambo. — Moi, je casse les noyaux du fruit *vakoa*, sans pierre, et je fends le bois sans hache.

Voai. — Ce n'est pas mal, mais lorsque j'attrape un bœuf par les cornes il ne peut m'échapper.

Lambo. — Lorsque je marche, la terre tremble et les pierres se plaignent. J'entre dans les champs sans permission.

Voai. — Lorsque je frappe le sable de ma queue, on dirait un tremblement de terre.

Puis ils commencèrent à se tutoyer, ce qui était peut-être un signe de mépris :

Lambo. — Peut-être... mais tu es affreux et tu pourrais te laver pendant mille ans sans pouvoir changer ton affreuse couleur. Et tes yeux...

Voai. — Tu peux parler. Tes yeux à toi, on dirait... eh bien ! on dirait une entaille faite par une bêche.

Lambo. — Cela me permet de courir plus vite.

Voai. — Et moi je vois sous l'eau et je suis plus grand que toi.

Lambo. — Cela ne prouve pas que tu sois plus fort.

Voai. — C'est ce que nous allons voir.

Lambo. — C'est tout vu.

Et le sanglier baissa la tête, poussa avec ses défenses une grosse pierre et l'envoya rouler sur la tête du caïman.

Celui-ci, fou de rage, souleva d'un coup de queue une trombe d'eau qui s'abattit sur le sanglier et le jeta sur le sol.

— Ah ! s'écria-t-il en se relevant, tu te crois le maître tant que tu es dans l'eau, mais sur terre tu n'oserais pas te mesurer avec moi.

Le caïman accepta le défi et grimpa sur un banc de sable.

— Je t'attends, dit-il.

Lambo s'élança sur lui et lui ouvrit le ventre d'un coup de boutoir. Voai, cependant, avant de mourir, eut la force de le saisir entre ses mâchoires formidables et de l'étrangler.

Ils avaient voulu se prouver réciproquement qu'ils étaient aussi forts l'un que l'autre, mais ils n'en surent jamais rien, car ils moururent en même temps.

Leurs descendants, en souvenir de cette querelle, évitent de se rencontrer. Lorsque le sanglier descend boire à la rivière, le caïman reste prudemment loin de la rive.



La Belette et la Chatte



A Chatte se désolait car elle n'avait pas de petits. Elle alla raconter son chagrin à son amie la Belette.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas habiter avec moi ? lui proposa celle-ci. J'ai de nombreux enfants et tu m'aideras à les élever. Tu partageras mes soucis aussi bien que mes satisfactions.

La Chatte accepta aussitôt et vint s'installer chez son amie. Elle s'occupa du ménage tandis que la Belette partait à la chasse, et comme toutes deux aimaient beaucoup manger les rats et les souris, la question des menus se trouva bien simplifiée.

Un matin, la Belette, avant de partir, recommanda tout particulièrement le dernier-né à son amie :

— Il me donne quelques soucis, lui dit-elle. Je le trouve plus délicat que les autres et aussi plus indépendant. Il faudra que tu veilles tout particulièrement sur lui.

La Chatte rassura son amie et lui promit de faire bonne garde. Mais, à peine la Belette eut-elle tourné le dos que la Chatte, dans le fond fort jalouse, mit à exécution un projet qu'elle préparait depuis longtemps. Elle envoya les aînés à l'école et, prenant le petit dernier entre ses dents, par la peau du cou, elle l'emporta.

Lorsque la Belette revint, quelles ne furent pas sa stupéfaction et

aussi son inquiétude de ne pas retrouver son petit et de constater l'absence de la Chatte. Après bien des recherches, elle interrogea tous les ustensiles de la maison. Les marmites dirent qu'elles ne savaient rien. Les calebasses n'avaient rien vu et le pilon à riz ne s'était aperçu de rien.

La Chatte leur avait fait la leçon et personne n'osait rien dire. A la fin, l'aiguille se décida à parler en voyant le chagrin de la pauvre Belette.

— C'est pourtant bien simple, lui dit-elle. Ta chère amie la Chatte a emporté ton petit. Je l'ai vue partir mais je ne sais pas où elle est allée. Tu es si sotte que tu ne t'es pas aperçue combien elle était jalouse de toi et tout cela devait arriver un jour ou l'autre...

La Belette se rendit aussitôt chez la Chatte. Mais elle n'y était pas et la Belette finit par apprendre que la Chatte avait été se mettre sous la protection du Gros Saka, le roi des Chats. Elle ne fit ni une ni deux et alla se présenter au Palais. Il y avait grand bal sous le tamarinier où le Roi donnait d'habitude ses audiences. Tous les chats claquaient des pattes et chantaient. Mais la Belette n'aperçut pas son ex-amie. Elle savait que celle-ci adorait la danse et cela l'étonna. Alors, la Belette, qui avait une fort jolie voix, commença à chanter un air très entraînant.

La Chatte, qui était cachée, ne put résister à l'envie de danser et elle se mit à tourbillonner et à exécuter des pas très difficiles, sans plus réfléchir.

La Belette la laissa danser pendant un moment et puis tout à coup elle se précipita sur elle et lui envoya une terrible gifle. La Chatte, honteuse, se sauva et alla se cacher chez elle, car la gifle lui avait écrasé le dessus de la tête. On dit que depuis ce temps les chats ont la tête plate entre les deux oreilles et que les belettes et les chats ne se fréquentent plus.

Le Rat et le Chat



NE vieille légende malgache rapporte que le Chat et le Rat furent, à l'origine des temps, amis intimes.

Mais Ravoalava, le Rat, qui était très malicieux et assez irréfléchi, joua un bien vilain tour à Chaka, le Chat, trop confiant et quelque peu vaniteux.

— Cher Aîné, dit un jour Ravoalava, je possède un secret, mais comme je ne veux rien avoir de caché pour toi, si tu insistes un peu, je pourrai te le révéler.

— J'insiste, j'insiste, répondit Chaka, révèle-moi ce secret. Ne suis-je pas ton ami ?

Ravoalava. — Sans doute, sans doute !... Peut-être pourrais-je te le dire si tu me promets de ne pas le dévoiler et si tu insistes encore un peu.

Chaka. — J'insiste, j'insiste, cher ami.

Ravoalava. — Eh bien voici : sais-tu qu'on peut me mettre dans le feu sans que je sois brûlé ?

Chaka. — Cela m'étonne... mais puisque tu me le dis, ce doit être vrai ; n'es-tu pas mon ami ?

Ravoalava. — Sans doute, sans doute... Mais moi cela ne m'étonne

pas que tu sois étonné, car tu ne pourrais jamais en faire autant.

Chaka. — Comment ? Toi si petit et si faible, tu saurais faire une chose que je ne pourrais réussir à mon tour ? Je ne veux pas te faire l'injure de dire que je ne le crois pas, car tu es mon ami, mais...

Ravoalava. — C'est vrai que tu es plus grand et plus fort que moi, aussi tu feras certainement beaucoup mieux.

Chaka. — Tu vois ! Eh bien ! explique-moi vite ton secret.

Et Ravoalava, souriant dans ses grandes moustaches, répondit : « Laisse-moi commencer le premier. Nous allons jouer à être brûlés. »

Il fit une bonne provision d'herbes sèches et les disposa en un grand tas.

— Je vais entrer dans ce tas, dit-il, et je me tiendrai au milieu, bien immobile. Quand je crierai : Houhouhou !... tu n'auras qu'à y mettre le feu. Voici deux morceaux de bois, tu les froteras pour en faire jaillir le feu.

« Pendant ce temps-là, je dirai des mots magiques que je vais t'apprendre : il te suffira de les répéter comme moi je vais le faire. Apprends-les : « Tsy manina ny masina » (je me moque du feu). Répète.

Chaka. — « Tsy manina ny masina. »

— Très bien, dit le petit rongeur en pénétrant dans les herbes sèches.

Mais au lieu de se tenir tranquille « bien au milieu » il se mit à creuser rapidement et silencieusement un trou assez profond pour qu'il pût s'y abriter des flammes.

Chaka, s'impatientant, dit :

— Eh bien ! Tu es trop long à t'installer. Qu'attends-tu ?

Ravoalava, tout en creusant, répond :

— Frotte tes bois, mon ami, frotte toujours. Je crierai bientôt le signal. Il faut que je m'installe bien. Tu feras comme moi tout à l'heure.

Chaka. — Voilà les bois qui s'échauffent... le feu ne tardera pas à prendre. Es-tu prêt ?

Ravoalava. — Encore quelques brindilles à mettre en place. Frotte toujours.

Chaka. — Je frotte... mais quand ce sera mon tour j'irai beaucoup plus vite que toi, car je suis plus habile.

Ravoalava. — Oui, tu iras plus vite, car tu es plus habile que moi.

Chaka. — Ça y est ? Voilà le feu qui est prêt.

Ravoalava. — Houhouhou !

Chaka. — J'allume... Oh ! comme c'est joli ! Comme cela flambe bien. Ce jeu est très amusant... mais il me paraît un peu dangereux. Es-tu bien ? Tu n'as pas trop chaud ?

Ravoalava, criant du fond de son trou :

— Oui, je suis très bien. Non, je n'ai pas trop chaud. Mais ne parle plus, laisse le feu consumer les herbes et admire-le.

Le tas brûla rapidement et, lorsque tout fut complètement éteint, à la grande joie et à la stupéfaction profonde du chat, le rat sortit des cendres en parfait état : ses moustaches n'avaient même pas été roussies et son museau pointu était aussi frais qu'auparavant.

Chaka se montra très impatient de tenter l'expérience. Il se dépêcha d'entasser des branches, puis de se blottir à l'intérieur, tandis qu'il se répétait les fameux mots magiques qui devaient éloigner les flammes.

Enfin, il cria au rat :

— Houhouhou !

Ravoalava frotta énergiquement les bois et mit le feu. Les flammes jaillissantes s'élevèrent.

Naturellement, le chat naïf et confiant n'avait fait aucun préparatif et se contentait de murmurer sans arrêt : « Tsy manina ny masina. »

Cependant, quand il commença à sentir la chaleur du brasier, il fit de tels bonds qu'il réussit à écarter les branches et à sauter sur l'herbe verte où il se roula pour éteindre les flammes qui l'entouraient.

Chaka en fut quitte pour la peur. Sa belle fourrure épaisse, en se grillant un peu, avait protégé son corps.

Ravoalava, se rendant enfin compte de la cruauté de sa plaisanterie, s'enfuit et se garda désormais de se trouver sur le chemin de Chaka. L'histoire ne dit pas s'ils finirent par se rencontrer et si le chat put se venger, mais leurs descendants, mis au courant de l'aventure, la racontèrent à leurs petits-enfants ; de génération en génération, le chat transmet sa haine du rat.

Voilà donc pourquoi le rat se terre dans son trou et pourquoi le chat le guette et ne lui fait jamais grâce.

Le Milan et la Poule



NE aiguille fut à l'origine la cause d'une grave querelle entre le Milan et la Poule, car du temps où les bêtes parlaient, le Milan et la Poule s'entendaient très bien. Ils s'aimaient même beaucoup et profitaient de la moindre occasion pour se rendre service, ainsi que doivent toujours le faire de bons amis.

Or, voilà qu'un jour Madame la Poule, ayant voulu passer au travers d'un buisson particulièrement épineux, y accrocha le bout de son aile gauche. Désireuse de réparer l'accroc fait à sa robe de plumes, elle alla vite trouver son ami et lui demanda de lui prêter une aiguille.

Monsieur le Milan, tout heureux de lui faire plaisir, lui confia aussitôt cette aiguille en lui recommandant, toutefois, de la rapporter le plus tôt possible, car il y tenait beaucoup.

Mais la Poule était une personne très désordonnée et étourdie. Après avoir terminé sa reprise, elle posa l'aiguille par terre et se mit à bavarder avec une voisine qui passait par là et lui raconta les derniers exploits de ses derniers nés.

Cette conversation intéressante dura plus d'une heure, mais sitôt après le départ de la voisine, Madame la Poule se souvint des recommandations du Milan. Elle chercha l'aiguille..., hélas ! elle ne put la retrouver.

Très ennuyée, la Poule se mit à gratter la terre aux alentours. Mais elle eut beau explorer le sol, gratter et regratter sans relâche, l'aiguille demeura introuvable.

Madame la Poule fut bien obligée d'avouer à son ami le Milan qu'elle avait égaré le précieux petit outil. Elle s'excusa vivement de son étourderie, mais le Milan fut très fâché et lui fit mille reproches. Finalement, il lui dit :

— Je ne puis me passer de cette aiguille. Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il faut la retrouver, sinon vous me le paierez chèrement.

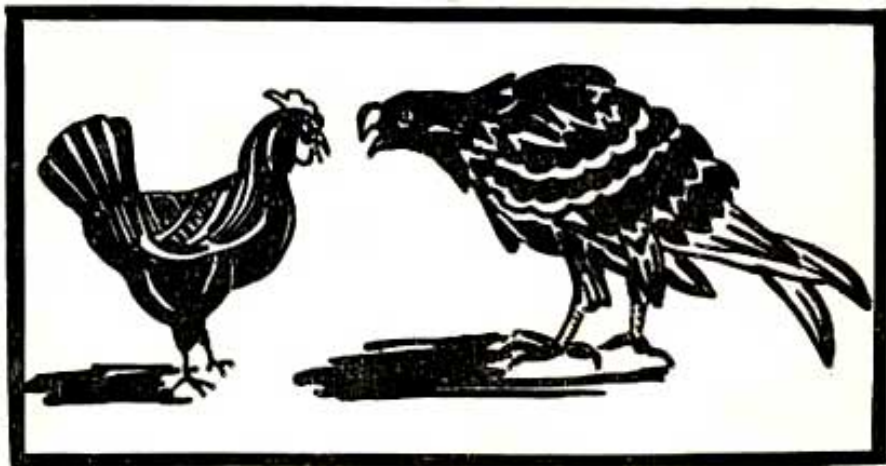
Ils se quittèrent sur cette menace et Madame la Poule s'en fut chez elle et se remit à gratter, à fureter, à fouiller de tous côtés... mais en vain !

Elle retourna chez Monsieur le Milan pour s'excuser encore et lui avouer qu'à son grand regret elle ne pourrait remplacer l'aiguille, car elle n'en possédait point d'autres.

Le Milan, de plus en plus furieux, lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, pour me venger, je mangerai tes petits et les petits de tes petits. Cela seulement me dédommagera de la perte de mon aiguille.

Aussi, depuis ce temps-là, les Milans, qui sont des créatures très rancunières, mangent les petits poussins, tandis que les Poules, dans l'espoir de retrouver l'aiguille et de faire cesser ce carnage, grattent toujours la terre, sans se lasser.



Kœra, le perroquet et les Mangeuses-de-choses-vertes



UTREFOIS Kœra, le perroquet, avait un joli petit bec tout droit et très fin dont il se servait pour piquer, dans l'herbe, des sauterelles. Il les trouvait délicieuses à croquer, ces Mangeuses-de-choses-vertes et, lorsqu'il était bien rassasié, il en faisait encore des provisions pour les jours de disette.

Mais cela ne pouvait plus durer. Les sauterelles sont des personnes très indépendantes et elles n'aimaient pas du tout à être piquées dans l'herbe, même par un joli bec fin. Elles finirent par se révolter (qu'on se mette à leur place !) et elles décidèrent de se liguer contre leur ennemi. En grand secret, la tribu des *Valcilas* [25] organisa un plan de campagne.

Un matin, Kœra rentra bredouille au logis ; il n'avait rencontré aucune sauterelle.

Le lendemain, il ne fut pas plus chanceux. Décidément les Mangeuses-de-choses-vertes faisaient grève. Le perroquet, affamé, commença à entamer ses provisions.

Des jours passèrent encore et Kœra rentrait chaque jour, chez lui, le ventre vide. Les provisions commençaient à s'épuiser et elles s'épuisèrent si bien qu'il n'eut bientôt plus une seule sauterelle séchée

à se mettre sous la dent.

« Qui dort dîne », affirme un sage dicton. Il serait plus vrai de dire « qui n'a pas dîné ne dort pas ». Le perroquet en fit l'expérience, car il ne put fermer l'œil de la nuit.

Au petit jour, il décida une dernière sortie. Très affaibli, il marchait lentement et vola lourdement, puis enfin resta en boule, à moitié somnolent, sur une branche.

Un bruit étrange le tira de sa torpeur : « Bzzzzzzz !... Czrrrrrrrr !... Bzzzzzzz !... Czrrrrrrrr !... » entendit-il autour de lui.

— J'ai des bourdonnements d'oreille, pensa le perroquet. C'est la faim qui me fait cela. Fermons les yeux, essayons de dormir.

— Bzzzzzzz !... Czrrrrrrrr !... Bzzzzzzz !...

Kœra entrouvrit à nouveau les paupières, car ce bruit l'agaçait. Il voulut changer de place, espérant le faire cesser, mais constata avec étonnement qu'il faisait très sombre et qu'il pouvait à peine se diriger.

— Voilà que je n'y vois plus, à présent. C'est encore un tour que me joue mon pauvre estomac vide. Il se venge comme il peut... il y a si longtemps que je ne lui ai rien offert.

Mais le ciel paraissait maintenant obscurci de nuages très épais. On aurait dit qu'une brume estompait l'horizon.

Ces nuages passaient maintenant, sans arrêt, devant ses yeux. Ils semblaient vivants, ils le frôlaient, le piquaient même. Des gouttes paraissaient à présent s'en détacher et le frapper comme de gros grêlons.

— Horreur ! mais ce sont des sauterelles, s'écria-t-il, car il venait de les reconnaître.

En effet, c'était des dizaines de sauterelles, des centaines, des milliers de sauterelles qui tournoyaient autour de lui. Elles le harcelaient, le martelaient, l'assourdisaient.

Kœra essaya de cacher sa tête sous son aile, mais les ennemies ne lui laissaient aucun répit. Elles le tourmentaient de tous côtés. Pour leur échapper, il sautillait de place en place, de branche en branche, mais bientôt, trop affaibli, il n'offrit plus aucune résistance et s'immobilisa au pied d'un arbre.

Alors ce fut la ruée des sauterelles sur le perroquet, mais avant tout elles s'acharnaient sur son bec, se laissant tomber l'une après l'autre sur ce joli bec comme des balles de fusils, et pan ! pan ! pan ! et à un rythme de plus en plus accéléré et il entendait ce crissement affreux de leurs pattes aussi dures et dentelées que des petites scies :

Bzzzz... Czzzz... bzzzz...

L'oiseau tomba enfin, évanoui, et l'armée de la tribu des Yalalas se retira en bon ordre après cette complète victoire.

Quelques heures après, la fraîcheur de la nuit ranima Kœra. Il pensa avoir rêvé. Tout était si calme... mais pourquoi était-il aussi endolori, pouvant à peine se traîner vers la source voisine ? Il entrouvrit son bec douloureux pour aspirer un peu d'eau. Un rayon de lune éclaira la source et l'argenta comme un miroir. Kœra vit alors son image mais il ne se reconnut pas tout d'abord... et se demanda quel était cet horrible animal avec cette espèce de corne épaisse et crochue entre ses yeux...

Il fallut bien se rendre à l'évidence : le joli bec, si fin, si droit, si pointu, avait fait place à cette monstruosité.

Kœra ne pourra plus désormais piquer dans l'herbe les sauterelles savoureuses et devra se contenter de graines ou de noyaux faciles à éplucher.

Les Mangeuses-de-choses-vertes s'étaient bien vengées.

Vorosinenge



OROSINENGÉ était si belle que tous les oiseaux la demandèrent en mariage.

Ses plumes chatoyantes avaient les tons de l'opale, comme le ciel lorsque le soleil paraît à l'horizon. Son bec ressemblait à une aiguille d'or et ses yeux à deux turquoises.

Vorosinenge avait été autrefois la plus belle des femmes, mais un enchanteur l'avait ainsi transformée parce qu'elle avait refusé de l'épouser. Et maintenant elle refusait l'un après l'autre tous ses nouveaux prétendants.

Parmi eux il y avait eu le hibou. Mais elle lui reprocha de porter malheur et le renvoya à ses maléfices. Le hibou la quitta en proférant des menaces.

Elle reçut ensuite la visite du corbeau.

— Va-t'en, détrousseur de cadavres, lui cria-t-elle, que je ne te voie plus.

Et le corbeau jura de se venger.

Puis ce fut le tour du milan. Elle le traita de mangeur de serpents. Il n'était pas plus tôt parti que l'épervier vint tenter sa chance. Il se posa près d'elle et lui fit sa demande.

— Je n'ai que faire d'un voleur de poussins, lui déclara la belle avec mépris.

Ensuite elle chassa le perroquet et lui reprocha son bavardage et son gros bec crochu.



Ensuite, elle chassa le perroquet.

Le flamand n'eut pas plus de succès. Vorosinenge se moqua de son cou interminable, de ses trop longues pattes et de sa façon ridicule de se tenir sur un seul de ses vilains pieds noirs.

Le coucou, dernier prétendant, fut agréé.

— Ce n'est pas que je te trouve tellement beau, lui dit-elle, mais j'aime ton chant. Nous allons nous marier tout de suite.

— Mais, ma chère, objecta le coucou, dans les grandes occasions il faut observer les coutumes. Je vais avertir mes parents et solliciter leur consentement, puis nous lancerons les invitations.

— En voilà des complications ! s'écria Vorosinenge, je me passe de ces cérémonies. Nous allons nous marier tout de suite ou jamais.

— Eh bien, ce sera jamais, dit le coucou, et, comme il était très coléreux, il la poussa de l'aile et Vorosinenge tomba de sa branche dans un marais.

Le coucou s'envola en quête d'une autre belle, Vorosinenge resta ainsi des heures, enfouie dans le marais et ses belles plumes couleur d'aurore tout engluées de boue.

Enfin, elle aperçut le hibou, au loin, qui sautait lourdement au-dessus des rochers. Elle l'appela à grands cris.

— Impossible ! hurla-t-il, je suis attendu chez le sorcier pour qu'il m'enseigne ses maléfices.

Quelques instants après le corbeau la survola, mais à ses appels il répondit :

— Il y a là-bas un cadavre que je dois aller détrousser. Je n'ai pas le temps de m'arrêter aujourd'hui. Mais je reviendrai...

Très haut, elle vit alors poindre le milan et elle eut un peu d'espoir.

— Je guette un serpent qui se faufile dans l'herbe, je n'ai pas envie de le manquer. À bientôt...

Et il disparut.

Les grandes ailes de l'épervier firent un instant de l'ombre au-dessus d'elle. Il lui répondit, sans s'arrêter :

— Mais tu n'y penses pas, ma belle, j'aperçois des poussins que je dois aller voler. À demain, sans faute...

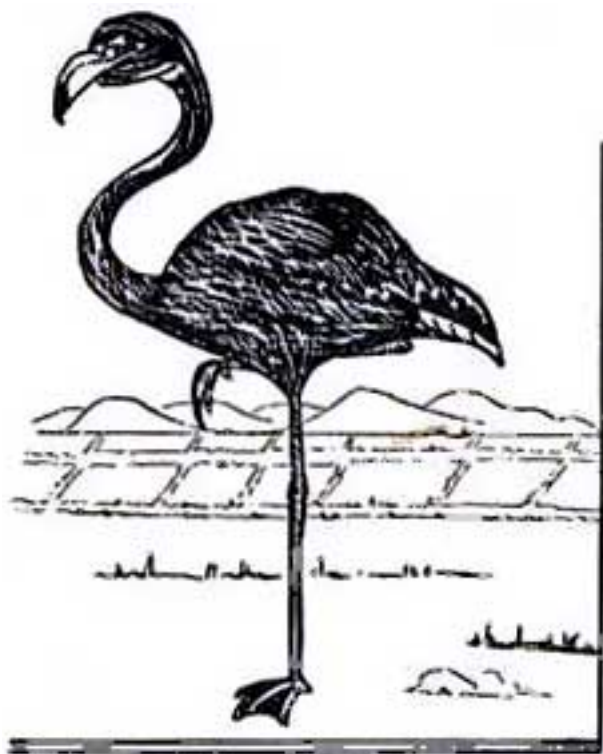
Le perroquet se percha sur un arbre, non loin d'elle et elle eut encore la force de l'appeler.

Il fit un beau tapage et ricana :

— Je n'entends pas ce que tu dis, car j'ai moi-même tant à raconter.

Et il s'envola dans un bruit assourdissant.

Là-bas, dans la rizière, le flamand, debout sur une patte, rêvait. En entendant ce vacarme, il déplaça son long cou et regarda un instant vers le marais. Puis il claqua son grand bec d'un coup sec, et comme il était un vieux philosophe, il reprit son rêve pendant que la trop belle Vorosinenge rendait le dernier soupir, dans la boue.



Le Petit-Duc et le Hibou



E Hibou et le Petit-Duc se rencontrèrent un beau matin au bord d'un lac. Ils ne se connaissaient pas mais ils se saluèrent poliment, en personnes bien élevées. Puis ils échangèrent quelques considérations sur le temps qu'il faisait et sur le but de leur promenade, après les présentations d'usage :

— Je m'appelle Rabelohatanonana, dit le Hibou, et je viens ici dans l'espoir de trouver quelques rats bien dodus pour mon déjeuner.

— Je suis Andriatakabolamanana, annonça à son tour le Petit-Duc en redressant fièrement sa taille exiguë. J'espère attraper pour mon souper quelques tendres grenouilles. Mais je ne viens pas seulement en quête de nourriture, mais aussi pour admirer ce splendide paysage. Le beau temps incite à la promenade et, ne trouvez-vous pas, cher monsieur, que ce lac est comme un vrai miroir, aujourd'hui ? Tout le ciel se reflète dans l'eau argentée et...

— Heu... oui... oui... répondit évasivement le Hibou, qui n'était pas d'humeur poétique. Mais les rats, monsieur Andriataka... etc., les rats que j'attrape sont délectables. Je vous en ferais goûter un jour si vous me faisiez le grand plaisir de venir dîner chez moi !

— Vous m'en verriez charmé, cher monsieur Rabelou... etc. Vous ne sauriez croire comme je suis heureux d'avoir fait votre

connaissance ; j'espère, qu'à votre tour, vous me viendrez visiter ?

Les nouveaux amis fixèrent un jour et le Hibou, en qualité d'aîné, obtint de recevoir le premier le Petit-Duc.

Rabelou... etc. était bien mal installé. Il logeait dans un trou de rocher, en plein vent, et le repas fut servi, sans apprêt, à même la pierre.

Monsieur Andriataka... etc., habitué à plus de confort chez lui, ne put presque rien manger tant il grelottait de froid, mais il fit bonne contenance et ne laissa rien paraître de son malaise pour ne pas vexer son hôte. Il le remercia gentiment et, en le quittant, l'invita pour le lendemain.

À l'heure dite, le Hibou arriva chez le Petit-Duc. Celui-ci le reçut le mieux du monde dans sa jolie maison. C'était un vaste nid large de plus d'un mètre, tout tapissé de duvet et de mousse et bien abrité du vent.

Rabelou... etc. fit honneur au menu qui était excellent. Il se montra fort aimable et fit beaucoup de compliments au Petit-Duc sur sa belle demeure. Pourtant, dans le fond de son cœur, il éprouvait une grande jalousie et souhaitait tous les malheurs au Petit-Duc.

Le temps passait à bavarder et à manger. À la fin, Andriataka... etc. trouva que son ami s'attardait trop. La nuit était noire et il était temps de songer au sommeil.

— Cher voisin, dit le Petit-Duc, je suis tellement heureux de votre compagnie que le temps a passé bien vite et voici la nuit venue. Je crains que vous ne soyez fatigué. Voulez-vous que je vous raccompagne jusque chez vous ?

— Merci, mais j'y vois très bien la nuit, répondit l'autre sèchement. Cependant si vous tenez tant à aller chez moi, allez-y donc, acheva-t-il, très en colère. Allez donc grelotter sur la pierre et moi, je resterai dans cette agréable maison, si confortable et si chaude. Eh bien, c'est décidé, je m'installe ici.

Ce disant, il poussa le Petit-Duc dehors. Le pauvre Andriataka... etc. essaya bien de lutter un peu et de résister, mais Rabelou... etc. était beaucoup plus gros et plus fort que lui. Il dut se résigner à partir, de crainte d'être sérieusement blessé par le gros oiseau nocturne, qui parut soudain si cruel, roulant ses gros yeux et faisant claquer son bec crochu.

Andriataka... etc. s'en fut vers le lac et erra tristement toute la nuit parmi les papyrus qui entouraient la rive. À l'aube, il aperçut Vano le Héron qui venait vers lui, tout surpris de le voir dehors à une heure

aussi matinale.

— Mais je ne me trompe pas, c'est ce cher Andriatakabolamanana. Comment se fait-il que tu aies quitté si tôt ton joli logis si douillet ? Tu as l'air triste et soucieux.

Le Petit-Duc raconta son aventure au Héron et il ajouta :

— Je suis trop petit pour me venger du Hibou, mais celui qui réussira à le déloger de chez moi recevra une bonne provision de sauterelles, des grenouilles et aussi un superbe manteau.

Vano, que tous ces beaux cadeaux tentaient fort, se décida lui-même à aller chasser l'intrus de la maison du Petit-Duc.

Il haussa son long cou jusqu'au nid où le Hibou sommeillait sans aucun remords et cria aussi fort qu'il put :

— Qui ose dormir dans le nid du noble Andriatakabolamanana ? Qui a osé déloger ce seigneur ? Il aura affaire à moi, celui-là. Allons, sortez, ou je vous transperce de mon long bec.

Le Hibou se dressa alors dans le nid, battit des ailes et roula ses yeux terribles :

— J'ai osé faire tout ce que tu as dit et je vais oser encore bien mieux... ah ! ah ! ah !... Quand je regarde le ciel, il s'obscurcit ; quand je me perche sur un arbre, il se courbe ; quand je me pose sur une montagne, elle chancelle... ah ! ah ! ah !...

Le pauvre Vano, terrifié, rentra son cou, se fit tout petit et courut vite se cacher près du Petit-Duc, qui tremblait aussi.

— Il est trop terrible, pardonnez-moi, mais je ne puis rien contre lui.

Puis il s'envola au loin, abandonnant le pauvre Andriataka... etc., mais Papango, un gros oiseau de proie, vint se poser près de lui, suivi de Goaika le corbeau à col blanc et, enfin, Hitsikitsika, le petit oiseau, s'arrêta près d'eux.

Chacun essaya de déloger le Hibou, tenté par les cadeaux que promettait le Petit-Duc. Aucun d'eux ne réussit et tous de s'enfuir épouvantés.

Alors un oiseau minuscule nommé Tsintsina vint à son tour se poser près du Petit-Duc désespéré. Il se dandinait gentiment sur ses petites pattes frêles et disait, en balançant sa tête :

— Tsin ! Tsin ! Tsin... que faites-vous là ? Tsin... tsin... tsin...

Le Petit-Duc, voyant un être aussi minuscule, ne prit même pas la peine de lui répondre. Qu'aurait-il pu faire alors que de plus forts avaient échoué ?

— Tsin... tsin... tsin..., répétait Tsintsina, en balançant toujours sa tête et en se dandinant gentiment. Puis-je vous aider en quelque chose ? Vous avez l'air triste.

Alors le Petit-Duc se décida à lui répondre et lui raconta encore une fois son histoire.

— Tous les autres ont fui et toi, tu crois que tu pourras réussir ? Je te promets, comme aux autres, des sauterelles, des grenouilles et un beau manteau. Mais si tu te hasardes chez ce cruel animal, jamais plus tu ne mangeras de sauterelles, pauvre petit.

— Tsin... tsin... tsin..., répondit l'oiseau en s'envolant dans la direction du nid où s'était rendormi le gros Hibou.

Il frappa de son petit bec, contre le nid, trois petits coups :

— Tsin, tsin, tsin... Sors de ce nid qui ne t'appartient pas, dit-il doucement, sors vite, car le pauvre Andriataka... etc. se morfond au bord du lac. Sors vite, tu t'es sans doute trompé de maison.

— Ah ! ah ! ah ! hurla le Hibou debout dans le nid et battant ses larges ailes. Ah ! Ah ! Ah ! Où es-tu, toi qui parles ? Tu es si petit que je ne te vois même pas. Ne sais-tu pas que lorsque je regarde le ciel, il se couvre, quand je me perche sur un arbre, il ploie, quand je monte sur une montagne, elle oscille ?

« Ah ! Ah ! Ah ! hurla-t-il encore en aiguisant ses pattes, comme des couteaux, sur la pierre.

Il ouvrait un bec énorme en fermant ses gros yeux. Alors Tsintsina, prenant son élan, se précipita dans ce bec et perfora la gorge du Hibou.

Le Hibou mourut et Tsintsina s'envola aussitôt auprès du Petit-Duc pour lui annoncer la bonne nouvelle. Celui-ci, fidèle à sa promesse, offrit les présents promis au petit oiseau.

Tsintsina refusa le manteau :

— Tsin, tsin, dit-il en secouant la tête. Pour voler très haut, il me gênerait. Je n'en ai pas besoin.

— Eh bien, prends ces belles grenouilles.

— Tsin, tsin, elles sont trop sèches.

— Que veux-tu, alors ?

— Mais rien. Ma meilleure récompense est de te savoir heureux...

Et le généreux petit oiseau s'envola à tire-d'aile et ne fut bientôt plus qu'un point noir dans l'azur du ciel.



Le Pigeon et la Tortue



ES Sakalaves de Madagascar, qui n'ont certainement pas lu La Fontaine, racontent l'histoire du « Pigeon et de la Tortue » qui, par certains côtés, ressemble à la fable « Le Lièvre et la Tortue ».

Un jour donc, un pigeon et une tortue, poussés par la soif, se rencontrèrent sur le bord d'un joli ruisseau.

Le pigeon, très curieux, insolent et moqueur, regardait d'un air narquois Madame Tortue, tranquille, modeste et obstinée.

Puis afin d'entamer la conversation, il lui posa cette question bien inutile :

Le Pigeon. — Que fais-tu ici, Madame Tortue ?

La Tortue. — Tu le vois bien, je viens me désaltérer.

Le Pigeon. — Va plus loin, c'est ici l'endroit que j'ai choisi...

La Tortue. — Il y a bien assez de place pour nous deux.

Le Pigeon. — Peut-être, mais tu n'es pas digne de boire en même temps que moi.

La Tortue. — Et pourquoi pas, Monsieur Pigeon ? Je ne vous gênerai aucunement.

Le Pigeon. — Non, c'est vrai, mais tu es trop laide avec ta vieille tête toute ridée, ta grosse carapace et tes pieds bots.

La Tortue. — Cela se peut, je n'ai pas ta grâce, mais j'ai soif et j'entends boire cette eau ici.

Le Pigeon. — Non, je ne veux pas, car non seulement tu es laide, mais tu ne sais rien faire.

La Tortue. — Je sais faire plus de choses que tu ne crois, Monsieur l'Orgueilleux.

Le Pigeon. — Mais quoi ? Prouve-le-moi.

La Tortue. — Que veux-tu que je fasse ? Trouve quelque chose.

Le Pigeon. — Par exemple, rivaliser à la course avec moi ?

La Tortue. — Je ne vois aucun empêchement à cela.

Le Pigeon. — Tu ne sais probablement pas à quoi tu t'engages... Enfin, je te prends au mot et tu verras, pauvre Laide, si tu pourras seulement me suivre, un moment, de très loin.

La Tortue. — Je verrai, pauvre Gracieux, et je te battrai sûrement. Reviens dans huit jours. Je vais bien me reposer et prendre des forces et nous ferons la course.

Le Pigeon. — Eh bien, c'est entendu.

Sur ces mots ils se quittèrent, un peu froidement, mais se promirent d'être exacts au rendez-vous.

Pendant ces huit jours, Madame Tortue, au lieu de se reposer, déploya au contraire une grande activité. Elle alla visiter toutes ses amies tortues du voisinage et tint avec elles de longs conciliabules. Et toutes lui promirent ce qu'elle leur demanda.

*

* *

Après une semaine les deux rivaux, fidèles au rendez-vous, se rencontrèrent à nouveau au bord du joli ruisseau.

La Tortue. — Eh bien, tu es toujours décidé ?

Le Pigeon. — Pauvre prétentieuse, plus que jamais, naturellement.

La Tortue. — Tu ne crains pas d'être battu ?

Le Pigeon. — Tu veux rire ? Moi, si agile, battu par toi, pauvre « maison ambulante »...

La Tortue. — Tes injures glissent sur ma carapace... Allons, assez bavardé, partons. Le but sera vers le Nord, au lac Berano.

Le pigeon s'envola à tire-d'aile au premier signal et eut vite perdu de vue la Tortue restée sur terre et qui, sans hâte, s'était mise en

marche.

Quand le pigeon commença à sentir la fatigue, il vola plus bas et ralentit sa course.

Il aperçut au-dessous de lui dame Tortue qui se hâtait avec lenteur.

Il en fut fort étonné, mais il se dit :

— Bah ! elle s'est trop dépêchée... elle va bientôt ralentir et s'arrêter. Reprenons de la hauteur et de la vitesse.

Le pigeon remonta et fit quelques centaines de mètres à toute allure.

— Redescendons un peu, maintenant, pour voir si ma belle rivale me suit, se dit-il encore au bout de quelques moments.

Il n'en crut pas ses yeux : dame Tortue le suivait toujours.

— Encore un petit effort, ma belle, lui cria-t-il ironiquement, traîne ta misérable carapace dans la poussière... La troisième fois que je descendrai, tu ne seras plus là...

Mais la tortue ne perdit pas son temps à répondre et continua tranquillement sa marche.

Le pigeon accomplit plusieurs fois ce manège et, chaque fois, il constatait avec dépit que Madame Tortue le suivait sur la route.

L'oiseau, exténué à force de tant se presser, n'en pouvait plus. Mais le but était tout proche ; cette fois, il en était sûr, il arriverait le premier.

De loin, Monsieur Pigeon aperçut le petit lac et n'eut plus que quelques coups d'ailes à donner. Le voilà arrivé ; alors il se laissa tomber plus qu'il ne descendit sur la touffe d'herbes désignée comme but final.

Stupeur ! il chut sur Madame Tortue déjà installée et qui semblait l'attendre.

Le Pigeon, pendant un moment, fut incapable de bouger tant il était recru de fatigue. Peu à peu le souffle lui revint et il se fit tout humble pour dire :

— Je vous demande bien pardon, Madame Tortue ; je me suis moqué de vous car je n'aurais jamais cru que vous pouviez marcher aussi vite malgré vos pieds informes.

Mais, avant que la Tortue ait pu répondre, il courut se cacher.

Voilà pourquoi, depuis cette aventure, le pigeon a les yeux rouges et fait de grands détours quand il voit une tortue.

Il ne se douta jamais à quel stratagème eut recours Madame Tortue pour arriver première. Nous allons le raconter, car ceci n'est ni à son honneur ni très sportif.

Voici ce qu'elle imagina avec l'aide de ses amies :

Pendant huit jours les tortues, à tour de rôle, se dirigeraient vers le Nord. De loin en loin une tortue devait s'arrêter pour faire croire au pigeon que Madame Tortue le suivait et cela jusqu'au but.

Cela n'était pas très loyal, n'est-ce pas, mais Monsieur Pigeon méritait bien un peu cette dure leçon.

Les trois sourds



LS étaient sourds tous les trois : Ranaive, sa femme Razafy et sa fille Ramave.

Aussi vivaient-ils à l'écart du village, préférant s'isoler dans leur petit domaine où la culture de leur champ et l'entretien d'une basse-cour suffisaient à leurs besoins.

N'ayant ainsi presque aucun contact avec le reste des hommes, cette famille était heureuse malgré sa grave infirmité.

Un jour, cependant, peu de temps avant la récolte du riz, Razafy envoya sa fille jusqu'à la rizière afin d'en chasser les petits moineaux qui menaçaient de détruire les précieux grains.

Tandis que Ramave s'occupait, à grand renfort de gestes et de cris, à éloigner les minuscules ennemis piaillant autour d'elle, un homme vint à passer et lui demanda de lui dire si le chemin conduisait bien au village. De la main il désignait à la jeune fille un petit sentier qui traversait le champ où Ramave avait planté des patates-sonjas.

— Ah ! s'écria Ramave qui, naturellement, n'avait pas entendu la question, je vois que tu veux voler les patates-sonjas de mon père... Attends un peu, tu auras affaire à lui car je vais l'appeler.

Très mécontente, elle courut vers sa mère en criant :

— Maman, maman, il y a un homme là-bas qui veut voler les sonjas.

Et elle désignait le passant qui s'éloignait dans le sentier et qui semblait fort surpris.

— Comment ? Comment ? Que dis-tu ? s'écria la mère, tu veux te marier à ton âge ? Mais tu es folle ? Tu vas voir ce que va dire ton père. Rentrons vite.

À ce moment, Ranaive, qui était allé à la chasse, revint avec un énorme sanglier sur l'épaule. Il paraissait exténué et transpirait à grosses gouttes.

Sa femme lui cria, dès la porte :

— Ta fille est folle ! Voilà qu'elle veut se marier à présent !

Elle faisait de grands gestes et son mari crut qu'elle montrait le sanglier pendu à son épaule.

Furieux, il s'exclama :

— Quoi donc ! À peine j'arrive, tu me réclames déjà un morceau de sanglier pour le dîner, sans même me laisser le temps d'entrer dans la maison ni de poser ce lourd fardeau à terre. Eh bien, tu n'auras rien du tout...

Et, dans sa colère, Ranaive ressortit avec l'animal toujours sur son dos et alla le jeter à la rivière, juste à point pour que le passant le recueillît et l'emportât, heureux de l'aubaine.

Ranaive, Razafy et Ramave comprirent enfin le quiproquo et se mirent à rire et se réconcilièrent, bien décidés à ne plus se fâcher, désormais, car leur bonne entente était leur seul bonheur.

Le sot

Tanalolo et sa femme Farazza habitaient un village près d'une forêt.

Il fut décidé, un jour, d'organiser une partie de chasse et tous les habitants devaient y participer.

On commença par couper des branches afin de préparer les pièges pour attraper les lémuriens et puis, à l'aide de bâtons, chacun tapait sur les arbres pour faire sortir les animaux.

Pendant ce temps quelques hommes cherchaient du miel et des **tandrakes** [26].

Mais Tanalolo, qui n'était pas très intelligent, n'avait pas su se procurer un bâton ; alors il n'imagina rien de mieux que de frapper les arbres avec sa tête.

Lorsque sa femme revint près de lui, elle vit qu'il avait la tête tout enflée et qu'il saignait.

— Tu es un sot, dit-elle, tout le monde se moque de toi.

— Oui, répondit-il, je sais (mais il ne savait rien du tout).

— Tu es trop bête pour attraper les lémuriens, va plutôt chasser des tandrakes.

Tanalolo s'enfonça dans la forêt à la recherche des tandrakes. Mais il n'en eut pas plus tôt aperçu qu'il se mit à crier :

— Ô bonnes gens ! là-bas, venez voir ces jolis petits chiens du bon Dieu.

Les gens se précipitèrent et tuèrent aussitôt tous les tandrakes que Tanalolo avait dépistés et, chargés de ce gibier, ils s'en allèrent, laissant Tanalolo seul et ne comprenant toujours rien.

— Tu es vraiment trop bête, lui dit sa femme. Va donc chercher du miel. Sauras-tu en trouver, au moins ?

— Oh oui, je sais, répondit Tanalolo.

De très loin il entendit bourdonner une ruche car il avait l'ouïe plus fine que l'esprit. Il appela les autres hommes à grands cris :

— Ô bonnes gens ! venez voir les mouches du bon Dieu, comme elles sont jolies et nombreuses !

Les chasseurs se précipitèrent à son appel, enlevèrent le miel et s'en allèrent, et lui, le pauvre sot qui avait découvert la ruche, n'eut

rien.

Seul dans la forêt, il s'enfonça sous les arbres et il aperçut des œufs de pintade.

— Eh ! bonnes gens ! appela-t-il, venez voir ces drôles de pierres du bon Dieu. Comme elles sont jolies !

Les autres se précipitèrent à son appel et ramassèrent tous les œufs.

Le soir venu, les villageois rentrèrent, chargés de leur butin. Tanalolo et Farazza ne rapportaient rien.

Quelque temps après, Farazza dit à son mari :

— Il faudrait songer à planter du maïs, car nous n'aurons bientôt plus assez à manger.

— Bien, dit le mari.

Farazza, une fois arrivée dans un grand terrain, se mit à examiner le sol.

— On pourrait tirer quelque chose de bon de cet endroit, déclara-t-elle.

Farazza rentra chez elle, persuadée que son mari allait préparer la terre. Mais celui-ci se mit à creuser un énorme trou, croyant y trouver un trésor, d'après les paroles prononcées par sa femme.

Vers le soir, ne voyant pas revenir Tanalolo, Farazza revint.

— Pourquoi creuses-tu une fosse aussi profonde ? demanda-t-elle.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il y avait là quelque chose de bon ?

La pauvre Farazza poussa un soupir et elle expliqua à Tanalolo ce qu'il fallait faire. Ils préparèrent tous deux le terrain et semèrent le maïs.

La semence poussa très rapidement. Farazza dit alors à Tanalolo :

— Va sarcler le champ, l'herbe pousse.

Le pauvre sot se rendit au champ et se mit au travail. Malheureusement, il n'arracha pas seulement la mauvaise herbe, mais aussi les jeunes plants. Il mit le terrain complètement à nu.

Alors Farazza s'arracha les cheveux comme Tanalolo avait arraché le maïs.

Mais cela n'arrangea pas du tout leurs affaires.



La rizière



Un jour Rakoto et ses deux frères se rendirent à Tananarive pour assister à la cérémonie du Famadihana ou « changement » de leurs ancêtres dans le tombeau de famille.

Ils cheminaient, portant sur l'épaule leur [angady](#) [27], où ils avaient attaché un baluchon et une marmite, à peu près tout ce qu'ils possédaient sur terre.

Après plusieurs heures de marche, les trois hommes décidèrent de se reposer à l'ombre d'un grand manguier. Puis, s'étant restaurés, ils s'endormirent.

Rakoto, plus fort et plus vaillant que les autres, se réveilla presque aussitôt et fut vite debout.

Comme il s'ennuyait, il regardait autour de lui et il vit, non loin de là, une colline bien abritée du vent et cependant exposée au soleil. Rakoto, cultivateur dans l'âme, se dit :

— Voilà un excellent terrain où le riz pousserait bien. C'est dommage de le laisser inculte. Je vais remuer la terre, cela me fera passer le temps.

À l'aide de son angady il se mit à travailler le sol avec ardeur. Au bout d'une heure, très absorbé par sa besogne, Rakoto n'entendit pas les appels de ses frères qui s'étaient remis en route. Quand il releva la

tête, une fois son travail terminé, le jeune homme se vit seul.

— Bah ! se dit-il, je les rattraperai bien.

Il remit sa pelle sur son épaule et, à grandes enjambées, il reprit son chemin vers la capitale. Son petit baluchon et sa marmite se balançaient au rythme de sa marche.

Bientôt le jeune homme aperçut les silhouettes de ses frères et, devant eux, comme sur un écran magnifique, le panorama de Tananarive se déroulait contre le ciel d'un bleu éclatant. Toutes les petites maisons de terre rouge semblaient monter à l'assaut des collines et se presser autour du Palais de la Reine qui, tout en haut, défiait le Ciel.

Une semaine plus tard, un homme qui se rendait aussi à la ville passa devant la colline. Très étonné, il songea :

— Le propriétaire de ce terrain est bien insouciant. Il a préparé sa terre et ne l'a pas ensemencée. Si on attend encore, ce sera trop tard.

Justement cet homme portait une corbeille de riz qu'il pensait vendre au marché prochain. Sans plus réfléchir, il se mit en devoir d'en semer une partie. Ceci fait, il se remit en route.

Le temps passa et le riz commença à poindre. Quelques fortes averses arrivèrent juste à temps pour arroser le riz. Les petits plants étaient déjà hauts lorsqu'un troisième voyageur s'arrêta et contempla la jeune rizière, qui ressemblait à un grand tapis de velours vert oublié là par quelque géant distrait.

Ce voyageur se rendit vite compte que le riz n'avait pas été repiqué. « Le propriétaire doit être mort, se dit-il, sans cela il n'aurait pas abandonné une aussi belle plantation. »

Il se mit à l'ouvrage en se promettant de revenir plus tard pour faire la récolte.

Pendant ce temps, les épis commencèrent à rougir, puis à mûrir. Un quatrième voyageur passa et s'arrêta, lui aussi. Voyant ce riz mûr à point et qui semblait abandonné, il le moissonna. Il creusa un grand trou et y enterra sa récolte, se promettant aussi de revenir avec des paniers pour l'emporter.

Pendant tout ce temps, les trois frères étaient arrivés chez leurs parents et, durant quelques jours, la cérémonie du Famadihana se déroula selon les rites.

Il s'agissait de sortir de leur Maison Froide les Seigneurs-Parfumés, c'est-à-dire les ancêtres de la famille de Rakoto. Après les avoir sortis,

on commença par les aligner sur des nattes au côté ouest du tombeau. Les femmes, revêtues de leurs plus beaux atours, dansèrent au chant des mpilalaos, les musiciens que l'on avait loués pour la circonstance. La foule des parents et des invités battait des mains pour rythmer les chants et les danses. Puis chacun donna une offrande destinée à alléger les frais considérables qu'avait dû faire la famille pour l'achat des lambamena, les lambas de soie rouge qui allaient servir à envelopper les corps avant la remise au tombeau. Des bœufs furent sacrifiés et leur chair distribuée aux assistants. Lorsque chaque Seigneur-Parfumé, dûment enveloppé de son lambamena neuf, fut déposé à nouveau à sa place rituelle, on referma le tombeau.

Il y eut encore quelques réjouissances et chacun retourna chez soi, la conscience tranquille d'avoir rendu aux ancêtres le culte qui leur est dû.

Rakoto resta quelque temps encore dans la capitale mais, ne pouvant s'habituer à la vie citadine, il se décida à repartir.

Il reprit le même chemin et, comme il arrivait devant la colline, il entendit un bruit de voix et aperçut trois hommes qui gesticulaient et se menaçaient réciproquement.

Le jeune Malgache eut vite compris que chacun revendiquait la propriété du riz. Ils parlaient tous à la fois sans écouter ce que disaient les autres. Rakoto s'avança vers eux et les pria de s'expliquer tranquillement, chacun à son tour.

Alors il éclata de rire et les trois hommes en firent autant. Finalement on décida de partager la récolte. Ils avaient droit à la même part puisque, par un hasard amusant, ils y avaient apporté à peu près le même effort de travail.

Mais il est probable que, sans l'intervention de Rakoto, ils se disputeraient encore.



Kotofetsy et Mahaka, les deux compères



OTOFETSY et Mahaka étaient deux brigands fort malicieux et dont les Malgaches ne se lassent pas de raconter les mauvais tours. Ils s'associaient la plupart du temps pour se livrer à des plaisanteries de mauvais goût, ce qui ne les empêchait pas de chercher aussi à se tromper mutuellement.

Un jour, ils se rencontrèrent au marché, chacun portant un panier.

— Où vas-tu ? demanda Kotofetsy.

— Vendre un beau coq ; et toi ? questionna Mahaka.

— Moi, je viens d'acheter une superbe bêche.

— Écoute, j'en ai besoin pour remuer la terre de mon jardin. Veux-tu que nous fassions un échange ? Mon coq a sûrement beaucoup plus de valeur qu'une vulgaire bêche.

— Je veux bien, pour te faire plaisir, car ma bêche est d'excellente qualité et vaut certainement beaucoup plus cher qu'un coq ordinaire.

— Eh bien, je consens à ce sacrifice. Voici le panier qui contient mon coq.

— Et voici le panier qui contient ma bêche.

Et, enchantés de ce qu'ils croyaient être une bonne affaire, ils s'en

allèrent en hâte, chacun de son côté.

Mahaka, à peine arrivé chez lui, ouvrit le panier, mais il n'y trouva que de la terre.

Pendant ce temps, Kotofetsy se dépêcha de soulever le couvercle, se félicitant d'avoir pu se procurer un beau coq à si bon compte, mais un horrible corbeau jaillit du panier et s'en fut en croassant.

Une autre fois, à l'occasion des funérailles d'un riche propriétaire, on distribua des victuailles à tout le village, mais les deux compères, étant arrivés en retard, ne reçurent, pour tous les deux, qu'une seule poule.

Naturellement, ils revendiquèrent chacun la volaille entière et, finalement, il fut décidé qu'elle appartiendrait à celui qui aurait fait le plus beau rêve dans la nuit.

Le lendemain matin, Kotofetsy dit :

— Personne n'a jamais fait, très certainement, un aussi beau rêve que le mien... ah ! c'était merveilleux ! Figure-toi que je suis monté au ciel. C'était vraiment splendide que de voguer ainsi au milieu des nuages et je montais, je montais toujours...

— Eh bien, figure-toi, interrompit Mahaka, que lorsque je t'ai vu monter si haut, j'ai pensé que tu ne pourrais jamais redescendre, alors j'ai mangé la poule...

Quelque temps après, ils se rencontrèrent, l'un venant du Nord et l'autre du Sud.

— Ah ! si tu savais ce qui se passe dans le Sud, s'écria Mahaka. Tout y est à feu et à sang. Le ciel et la terre sont bouleversés, les arbres tombent tout seuls dans la forêt, la plaine tremble ; alors j'ai couru jusqu'ici pour aller au Nord. Mais puisque tu en viens, que s'y passe-t-il ?

— C'est terrible... Au Nord, le peuple est réuni pour un grand *Kabary* [28] et on a décidé de couper le cou à tous les menteurs ; alors je me suis vite enfui, et je me suis dit : pourvu que Mahaka n'y aille pas...

Il arriva que la mère de Mahaka mourut, mais malgré les nombreux larcins qu'il commettait, Mahaka n'était pas riche et ne possédait pas de bœufs. Or, il est indispensable, pour célébrer dignement des funérailles, de sacrifier au moins un bœuf.

Mahaka n'était jamais à court d'idées et il trouva un moyen de se sortir de cette situation difficile. Il plaça le corps de sa mère derrière

la porte en lui mettant entre les mains des fibres de zozoro, comme si elle était en train de tresser une natte. Puis il alla rejoindre Kotofetsy.

Ils rencontrèrent deux hommes qui conduisaient des bœufs. Les bouviers étaient de passage et désiraient s'arrêter dans une case pour se reposer et faire cuire leur riz.

Mahaka leur proposa la sienne et leur dit :

— Vous n'aurez qu'à pousser la porte, qui n'est pas fermée, et entrer ; ma mère vous recevra.

C'est ce que firent les bouviers mais, lorsqu'ils poussèrent la porte, le corps de la vieille femme tomba. Mahaka arriva en poussant des cris et en déclarant qu'ils venaient de tuer sa mère.

— Ah ! se lamentait-il... elle qui était en si parfaite santé lorsque Kotofetsy et moi nous l'avons quittée tout à l'heure. Elle était justement en train de faire une natte. Tenez, elle a encore du zozoro entre les doigts.

Il alla se plaindre au chef du village :

— Puisqu'ils ont tué, dit-il, ils doivent être tués aussi... à moins qu'ils me donnent des bœufs en compensation. À cette condition, je veux bien leur laisser la vie.

Le Chef du village trouva que cela était fort juste et les hommes acceptèrent aussitôt la proposition car, dirent-ils : « La vie est douce et il vaut mieux la garder que de garder des bœufs. »

Mahaka put offrir un magnifique *sikafare* à ses invités pour les funérailles de sa mère et personne, dans le village, ne fut dupe de la ruse.

Cependant, on n'y trouva pas à redire et chacun admira, au contraire, l'habileté et le génie astucieux de Mahaka.

Mais il faudrait tout un volume pour raconter les exploits de Mahaka et de Kotofetsy...



L'eau du Manangarèze



AN !... Han !... les deux gros pilons tombaient alternativement et d'un rythme égal.

Han !... faisait le pilon que tenait Razany. Han !... répondait le pilon que tenait Razafy.

Elles travaillèrent avec une telle ardeur que la besogne fut très vite terminée. Puis elles firent sauter les grains dans le van de paille tressée et les derniers brins de paille s'envolèrent au milieu des poules accourues.

La grosse marmite pleine d'eau avait été placée sur le feu de bois et, dans l'eau bouillante, le riz fut versé. Une demi-heure après il était cuit et mangé.

Les deux sœurs, levées de bonne heure ce matin-là, devaient aller au marché de Tamatave, la ville voisine, pour y porter les produits de la ferme, après avoir préparé le repas de la famille.

Un panier plein sur la tête, les petites Malgaches s'éloignèrent côte à côte, à grands pas. Il fallait arriver tôt pour que la vente soit fructueuse.

Elles traversèrent le pont qui enjambait la rivière Manangarèze et, trop habituées au trajet, elles ne regardèrent même plus la piste qui

conduisait à la ville. Le paysage était pourtant fort beau avec ses grandes pelouses plantées d'aloès, de cocotiers, de bananiers et de pandanus. Au milieu de la végétation, les petites cases de jonc tressé se blottissaient derrière leurs barrières de bambou et se faisaient de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que Razafy et Razany approchaient de la ville.

Le marché de Tamatave était, comme toujours, très animé. Il y avait déjà de nombreux acheteurs et de nombreux vendeurs, mais les deux sœurs trouvèrent encore un bon coin et, sur une natte, elles installèrent en petits tas le contenu de leurs paniers : les mangues, les goyaves, papayes, pipangayes, ambrevades, margozes, cœurs de bœuf, fruits et légumes aux noms étranges et au goût délicieux.

Par terre, dans le panier de Razafy, les oies et les canards attachés par les pattes faisaient un vacarme assourdissant comme pour attirer la clientèle. La recette fut bonne et, avant de repartir, Razafy et Razany s'attardèrent un peu, avec des airs d'envie, devant les étalages des marchands hovas descendus de Tananarive pour vendre les objets en bois et en corne sculptée, les broderies et les dentelles du pays de l'Emyrne.

Les petites filles, déjà coquettes, rêvèrent pendant quelques instants devant les colliers et les bagues que vendaient les marchands indiens. Elles auraient bien voulu distraire une partie de la recette, serrée soigneusement dans un coin de leur *lamba*, mais elles savaient qu'à la ferme du Manangarèze on n'était pas riche et elles quittèrent le « bazar » en soupirant.

Le retour se fit encore plus rapidement, car elles étaient moins chargées et il y avait encore tant à faire avant la tombée de la nuit !...

C'était alors le meilleur moment, lorsque avec leurs parents elles venaient s'asseoir au bord de l'eau et regardaient passer les pirogues pleines de bananes et de noix de coco.

La rivière Manangarèze faisait de nombreux zigzag ; elle coulait lentement et, comme l'eau de la rivière, la vie des deux sœurs s'écoulait très douce, partagée entre les travaux du ménage, quelques jeux et les repas.

Lorsque la nuit était venue, les moustiques commençaient à les tourmenter, alors Razany et Razafy s'amusaient à courir pour attraper les lucioles. Les insectes aux corselets luisants arrivaient à profusion et s'allumaient et s'éteignaient sans arrêt, comme de minuscules lanternes volantes.

Les petites filles les fixaient quelques instants dans leurs cheveux et cela leur faisait comme des diadèmes qui remplaçaient un moment les

parures admirées chez les commerçants indiens du marché.

— Ô Razafy !

— Ô Razany !... Venez vite. Rentrons ! criaient le père et la mère, car ce charmant rivage était malsain le soir et il ne fallait pas trop s'y attarder.

Un matin, une lettre arriva de Tananarive et rompit la monotonie de ces journées. Tante Razananoro, qui habitait la capitale, avait écrit pour inviter une de ses nièces à passer quelque temps près d'elle. Mais il fallait choisir entre Razany et Razafy, le voyage était cher et elle ne pouvait les inviter toutes les deux. La réponse devait partir le lendemain.

Toute la journée elles furent distraites, rêvant à ce voyage qu'on leur avait décrit si souvent. Elles imaginaient le départ au petit matin, à la gare de Tamatave.

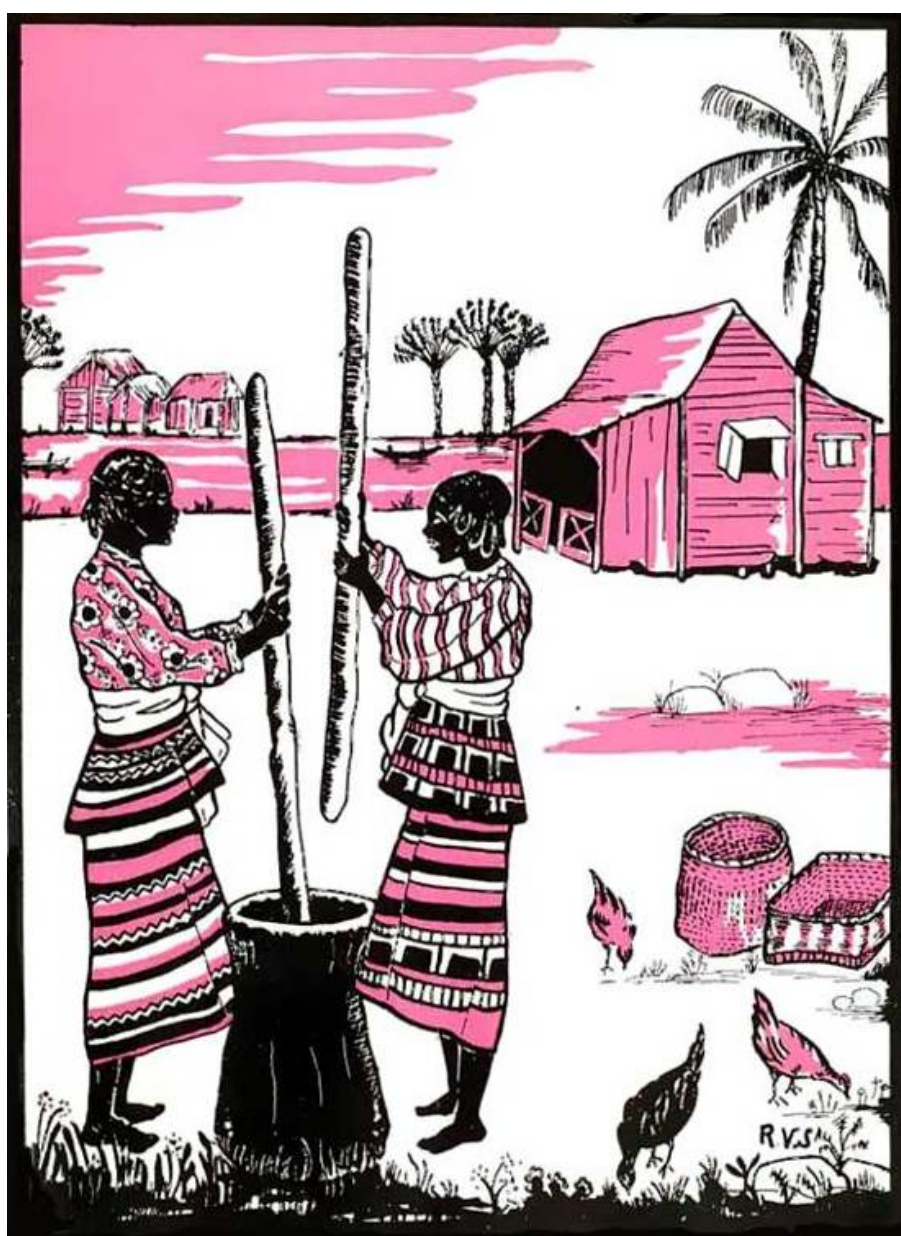
Tout d'abord la voie ferrée suit le bord de l'Océan Indien, dont les lames vertes écument sur le sable ambré et vient lécher les rails, tandis que le sourd grondement du ressac couvre le halètement de la locomotive poussive.

À Ambilo, la voie fait brusquement un coude et pénètre dans les terres. C'est alors une suite de villages aux cases bâties sur pilotis entre les bambous géants et les manguiers centenaires.

Après l'arrêt de Fanovana, où l'on déjeune, le paysage change progressivement et la température se rafraîchit. Le train grimpe et s'essouffle encore pour escalader et suivre les lacets des gorges de la Mandraka, si pittoresque avec ses pentes entièrement boisées de mimosas et d'eucalyptus.

Les maisons étroites, à un étage et tout en terre crue et rouge, annoncent les Hauts Plateaux de l'Emyrne. Les arbres et la végétation ont disparu, mais les rizières déroulent à l'infini leur tapis de verdure au pied de Tananarive, qui s'érige dans le lointain.

L'arrivée, le soir, est féerique. Toute la ville, étagée sur les collines, brille de mille lumières. À la gare, les autos et les pousse-pousse attendent les voyageurs.



Elles furent distraites, rêvant à ce voyage...

Le matin au réveil, quelle surprise de découvrir, en ouvrant les fenêtres, le panorama de la belle et étrange ville, se profilant sur le ciel d'un bleu intense.

Au sommet, l'ancien palais de la Reine dresse sa masse imposante et, plus bas, le palais du Premier Ministre ressemble à une pièce montée de pralines roses. Tous deux dominent les petites maisons rouges accrochées, comme au hasard, aux flancs de collines, jusqu'à la plaine de Mahamasina où dort le lac Anosy, comme une turquoise oubliée.

Et que de beaux magasins pleins de merveilles autrement enviables que celles du marché de Tamatave... et le mouvement des autos et les pergolas fleuries...

Les deux sœurs rêvaient... rêvaient... Han !... le pilon à riz tombait mollement aujourd'hui entre les mains lasses de Razafy. Han ! lui répondait faiblement le pilon entre les mains également lasses de Razany.

Au moment de vanner le riz, les poules accoururent en foule, car les grains blancs s'échappaient nombreux entre les doigts distraits.

La journée passa et Razafy songeait : « Si c'était moi... » et Razany espérait : « Pourquoi pas moi ?... » Le soir, comme d'habitude, la famille alla se reposer au bord de l'eau.

— L'eau du Manangarèze... se disait Razafy, n'y a-t-il pas une légende qui dit que... mais oui, c'est cela, je l'ai entendu raconter l'autre jour par mon père : « Quiconque a bu de l'eau du Manangarèze ne peut plus jamais s'éloigner du pays... » La nuit était venue. Tout le monde dormait dans la petite case ; Razafy sortit à pas de loup, serrant contre elle, sous son lamba, un flacon qu'elle s'était procuré en cachette.

Tout était calme, comme à l'accoutumée. Le va-et-vient des pirogues s'était interrompu, il faisait très sombre. Seuls des petits points brillants trouaient la nuit et dansaient. Les lucioles avaient commencé leur ronde nocturne, accompagnées en sourdine par le bourdonnement des moustiques formant un invisible orchestre.

Razafy s'approcha de l'eau tranquille et y plongea sa fiole pour la remplir. Il faisait maintenant un peu plus frais et les moustiques la harcelaient. Elle se releva et s'enveloppa plus étroitement encore de son lamba de toile blanche, après avoir posé, sur sa tête, à la manière malgache, le petit flacon plein d'eau. Elle courut, agile, en maintenant par un simple balancement des hanches l'équilibre du flacon.

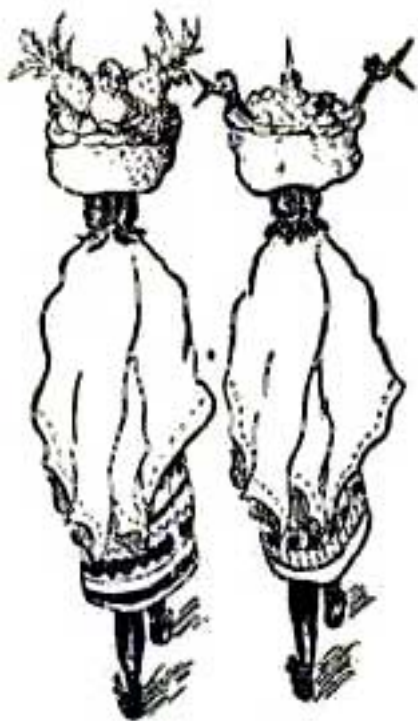
Arrivée près de la maison, elle dut tâtonner pour ouvrir la petite porte en bambou qui fermait la clôture... ô terreur !... sa main rencontra une autre main. Elle fit un bond et se cogna contre... Razany !

Deux cris se firent entendre en même temps qu'un bruit de verre brisé et deux flacons gisaient à terre, répandant l'eau du Manangarèze.

Une autre lettre arriva ce matin-là. Tante Razananoro, cette fois, invitait ses deux nièces.

Razany et Razafy prirent le train à la gare de Tamatave et, tout en regardant les lames vertes écumer sur le sable ambré, elles songèrent que la légende n'avait pas menti.

Elles n'avaient pas bu l'eau du Manangarèze.



Mialy, petite esclave



EUX jaunes, un rouge, deux verts et puis deux rouges.

« Croisez-vous, Ô zozoro, en tissu très serré... »

chantait Mialy en tressant une natte aux couleurs brillantes. Tandis que le travail avançait, elle trouvait d'autres paroles sur le même air très doux et nostalgique, accompagné par le léger bruissement de la fibre contre ses doigts légers.

Les petits cardinaux rouges s'arrêtaient de pépier dans les branches sombres des manguiers et les hérons blancs, dans les rizières toutes proches, hochaient la tête comme pour scander la musique.

« Ô zozoro, je vous ai cueilli
« Je vous ai cueilli au bord
De l'eau
« Et j'ai choisi les tiges bien nettes
« Puis, je les ai coupées, coupées... »

— Coupées, coupées... semblaient dire les hérons en claquant leurs vilains becs jaunes.

« Et par bottes je les ai rattachées
« Et sur ma tête je les ai transportées
« Par le chemin qui grimpe, qui grimpe
La colline... »

La tâche avait été rude. Tout le jour, sous le soleil implacable, elle avait enlevé les écorces des zozoros pour les étendre. Une fois bien sèches, Mialy les avaient frottées entre ses mains, afin de les assouplir avant de les diviser en longs filaments. Il avait fallu, ensuite, les tremper dans la teinture.

Et maintenant, après ce dur travail préliminaire, elle mettait tout son cœur à composer les motifs harmonieux de la natte. Cette natte devait figurer au concours organisé par la reine malgache Ranavalona M'Panjaka I^{re}, à l'occasion de la grande fête du *Fandroana* ou Bain de la Reine.

Toutes les habiles tisseuses du pays avaient reçu l'ordre de composer une natte aux couleurs du jour ou de la nuit ; teintes fines de l'aurore, flamboiement du ciel sous le soleil des Tropiques, chatoiement du crépuscule lorsque le ciel, apaisé, se prépare à recevoir la féerie des étoiles ou les rayons laiteux de la lune.

Mialy avait choisi le moment où *Masoandro*, l'Œil-du-Jour, disparaissait à l'horizon.

Les petites mains agiles couraient au-dessus de la natte et le chant reprenait :

« Deux jaunes, un rouge, deux verts et puis deux rouges,
« Croisez-vous, ô zozoro, en tissu très serré.
« Formez, ô zozoro, les tons mystérieux
« Qui donnent la richesse,
« Qui donnent le bonheur... »

Le bonheur ? Sans doute ne le connaîtrait-elle jamais. Mialy savait qu'elle ne reverrait plus son pays sakalave conquis par les soldats de Radame I^{er}, fils du grand conquérant Andriampoinimerina, fondateur de la dynastie Hova. Après la mort de Radame, la Reine Ranavalona avait dû envoyer encore des troupes pour soumettre la tribu du grand Chef, le Prince-de-la-Nuit, qui fut tué dans le combat. Et les vainqueurs emmenèrent à Tananarive Mialy, fille du chef, et sa

nourrice Raouze.

Mialy n'était encore qu'un bébé au moment de la bataille, mais Raouze lui en avait parlé si souvent qu'il lui semblait se souvenir du village aux cases fraîches, sous l'ombre des grands manguiers centenaires, au bord de l'Océan Indien.

Mialy avait été offerte comme esclave à une riche famille noble de Tananarive, alliée à la souveraine. Ses maîtres étaient durs et exigeants. Ils entendaient tirer profit du talent de la petite Sakalave et vendaient très cher les nattes qu'elle tressait à longueur de journée.

Souvent, Raouze, maintenant trop vieille pour travailler, s'accroupissait près de Mialy et parlait du pays perdu.

— Ce matin-là, disait-elle, on avait entendu l'appel des conques de guerre et l'angoisse régnait. C'était encore l'aurore, le jour se levait à peine, rien ne bougeait, hormis les grandes feuilles des bananiers qu'une faible brise agitait. À peu de distance, le fleuve murmurait et à cette rumeur une autre rumeur s'ajoutait. Ô ma princesse, elle était faite de cris de morts et de sourds grondements des tambours langoronos... Les avant-gardes de la reine des Hovas, envoyés en éclaireurs, surgirent des broussailles... prudemment ; ils glissaient, collés au sol, comme le serpent menarana, puis ils avançaient par bonds rapides. Brusquement une grêle de flèches et de sagaies s'abattirent sur nos toits. Ils nous avaient pris par surprise et ton père, le Prince-de-la-nuit, n'avait pu organiser la défense. Il avait placé des hommes autour de la grande écaille de tortue où tu dormais... et moi, que pouvais-je faire ? À côté de toi, la tête dans mes mains, je gémissais et je n'ai rien vu de la bataille jusqu'à ce qu'on nous ait emportées, toutes les deux, vers le pays de l'Imerina... Le Prince-de-la-Nuit avait disparu et, derrière nous, le village flambait...

Aujourd'hui Raouze n'était pas venue lui tenir compagnie et Mialy rêvait à un autre prince, en travaillant. Toutes les nattes primées au concours seraient offertes au fils cadet de la Reine, à l'occasion de son prochain mariage.

Et Mialy, tout en rêvant, chantait encore :

« Qu'importe ma fatigue passée...
« Les zozoros sont légers
« Mais j'en portai beaucoup.
« Qu'importe ma fatigue passée
« Si les dessins sont beaux
« Et si, des rayons du soleil,
« J'ai su garder les couleurs... »

Sa petite voix s'affermissait et le chant s'élevait avec plus de force. Mialy n'entendit pas, derrière elle, dans un bruit de feuilles froissées, un pas prudent. Elle chanta encore :

« Ah ! je sais la façon d'entrecroiser les fibres.
« Qu'importe ma fatigue passée
« Si les dessins sont beaux
« Et si tes yeux, Ô Prince,
« Sur eux se posent... »

Un rire moqueur l'interrompit. Elle se retourna mais ne vit personne.

— Sans doute, pensa-t-elle, est-ce l'Oiseau-Rieur qui me répond. On dit que cela ne porte pas bonheur.

Un peu attristée et inquiète, la jeune esclave se tut. Les petits cardinaux s'arrêtèrent de pépier et les hérons, découragés, s'en allèrent à travers les rizières, en hochant leurs têtes ridicules.

Mialy roula la natte et alla s'asseoir près de la grande plate-forme où le Palais de la Reine dressait ses hautes tours. Elle observa pendant un long moment les tons merveilleux du couchant qui changeaient à chaque seconde car, dans la Grande Île, les couchers du soleil sont les plus beaux du monde.

La jeune fille désespérait de pouvoir les reproduire et elle rentra les yeux éblouis, se dépêchant, car la nuit des Tropiques tombait d'un seul coup, sans crépuscule. Dans la case des maîtres elle reprit sa place, parmi les autres esclaves, pour aider au repas du soir.

Des jours passèrent et la fête nationale du Bain de la Reine approchait. Tout le monde ne s'occupait plus que des préparatifs du *Fandroana*.

La veille, à la tombée de la nuit, tous les enfants sortirent en brandissant chacun une torche allumée au bout d'un bambou. Ils l'agitaient en criant, en sautant et en tournant en cercles, et les torches éclairaient de leurs lueurs les façades des maisons de terre rouge étagées sur la colline. Tananarive, la « Ville aux-Mille-Villages », prenait un aspect féérique. C'était le *harendrina* ou feux de joie, pour honorer la Reine.

L'allégresse était à son comble. On avait tué des volailles, fait cuire des montagnes de riz ; depuis des mois on engraisait des bœufs afin que tout le monde pût faire bombance, les plus pauvres devant prendre part aux réjouissances. Dans toutes les directions on avait envoyé les *tsimandoas*, les courriers de la Reine, pour annoncer dans

les villages les plus reculés le *Fandroana*, qui variait sous chaque règne et correspondait à la date de naissance du souverain.

On invitait le peuple à monter à Tananarive pour recevoir la bénédiction de la Reine avec l'aspersion de l'eau sacrée de son bain. Des délégations arrivaient de toutes les contrées, apportant leurs offrandes : miel, pintades, perdrix, etc.

À la nuit close commença la cérémonie du bain. Ce n'étaient partout que chants et rires et fête de lumière. Devant chaque case brûlaient des herbes aromatiques et, sur les crêtes, des feux étaient allumés.

Et tandis que le peuple se massait sur le *Rouve* [29], tous les grands dignitaires, les officiers, les princes, les princesses et tous ceux qui faisaient partie de la Cour étaient admis dans la grande salle du Trône.

Le nouveau Palais de la Reine semblait écraser de sa masse imposante le *Tranovola* [30], l'ancien palais aux ouvertures ornées de clous d'argent et l'humble paillote d'Andrianampoinimerina.

Au nord de la salle, sur son trône surélevé de quelques marches, Ranavalona I^{re}, drapée dans son lamba de soie écarlate, dominait la foule des invités qui s'étaient groupés à l'angle ouest. Le sanctuaire du bain, dissimulé sous de grandes tentures rouges, était situé à l'angle nord-est.

Derrière la Reine se tenaient les dames d'honneur et les servantes et, à droite, son mari, le Premier Ministre, en uniforme chamarré.

Les orchestres attaquèrent « l'Air de la Reine » et les cuisiniers firent leur entrée, précédés par le ministre de la Guerre et les *dékans* [31], portant des bûches de sorindrano, ce bois léger qui ne produit pas de fumée. Ils portaient aussi les marmites, l'eau, le riz et le bœuf séché.

On alluma le feu sous les rangées de pierres du foyer pour faire chauffer l'eau du bain et cuire le repas.

Quand tout fut prêt, la Reine se leva et disparut avec ses dames d'honneur derrière les tentures. L'eau chaude avait été versée dans la baignoire d'argent.

On chanta dans la salle, on tira le canon pour annoncer l'instant solennel. Dans la cour, les chanteuses entonnèrent le chant rituel des ancêtres : « Notre Reine est notre soleil... »

Enfin les tentures s'ouvrirent et la Reine apparut en grande toilette de cérémonie. Dans sa robe de velours rouge brodée d'or, on aurait dit une idole, tant elle était chargée de bijoux.

Dans sa main, elle tenait une calebasse sertie d'argent qui contenait l'eau du bain. En murmurant l'invocation rituelle aux ancêtres, elle en aspergea les assistants, s'attardant un peu plus sur ceux qu'elle voulait honorer particulièrement.

Puis, ce fut au tour du peuple de recevoir le *fafirano* [32] et la Reine sortit par la porte ouest et prononça son grand kabary avant de jeter l'eau parfumée. Les cris, les chants, les battements de mains, l'orchestre, l'artillerie, tout se déchaîna en même temps. Et, jusqu'aux plus lointains horizons, ce ne fut qu'un immense cri.

Ranavalona rentra à nouveau dans la salle et vint s'asseoir sur son trône. Le repas était cuit et le festin commença. On servit le riz mélangé de miel et accompagné de viande. Tous mangeaient religieusement et cette cérémonie était comme une sorte de communion.

Enfin on termina par l'offrande du « hasina », pièce d'argent que chacun donna à la Reine pour reconnaître sa souveraineté. Une salve de canon annonça que le fandroana était terminé. Mais, au Palais, la fête continua par un bal et polkas, valse et redowa se mêlèrent aux danses indigènes.

Mialy, bien sûr, n'avait pas assisté à la fête, mais elle avait obtenu la permission de défiler le lendemain, avec le peuple, devant les travaux exposés. La Reine devait choisir la plus belle natte et le plus jeune Prince choisirait sa fiancée.

Mialy avait revêtu, pour la circonstance, un costume de son pays.

Elle était charmante ainsi, drapée dans son lamba à grands ramages, la tête auréolée de ses cheveux tressés en boules. Cette coiffure amenuisait son visage brun et agrandissait ses yeux noirs au regard naïf et rêveur. De lourds bracelets d'argent grossièrement ciselés pesaient à ses poignets frêles et s'entrechoquaient à ses moindres gestes. Raouze lui avait passé au cou un fil d'aloès où étaient suspendues des amulettes et la vieille nourrice était fière de « sa petite Princesse ».

Le peuple, à qui l'on avait ouvert les portes, commença à défiler devant les nattes accrochées tout le long de la grande salle.

Mialy admira les nattes de l'Aurore aux nuances mauves et roses ; il lui sembla, tout d'abord, qu'elles méritaient le prix, mais les nattes « Milieu du Jour » et « Feu du Ciel » n'étaient-elles pas cent fois plus merveilleuses ? Mialy passa devant la série des nattes « Derniers rayons du Soleil », parmi lesquelles figurait la sienne. Mais elle n'osa même pas la regarder, tant elle craignait d'être déçue. Vite, vite, elle alla contempler les dernières nattes, celles du « Clair de Lune » aux

tons d'opale.

Mais Raouze la retint, car des applaudissements et des acclamations remplissaient la salle. Mialy se retourna et vit la Reine et tout son cortège arrêtés devant une natte... sa natte !

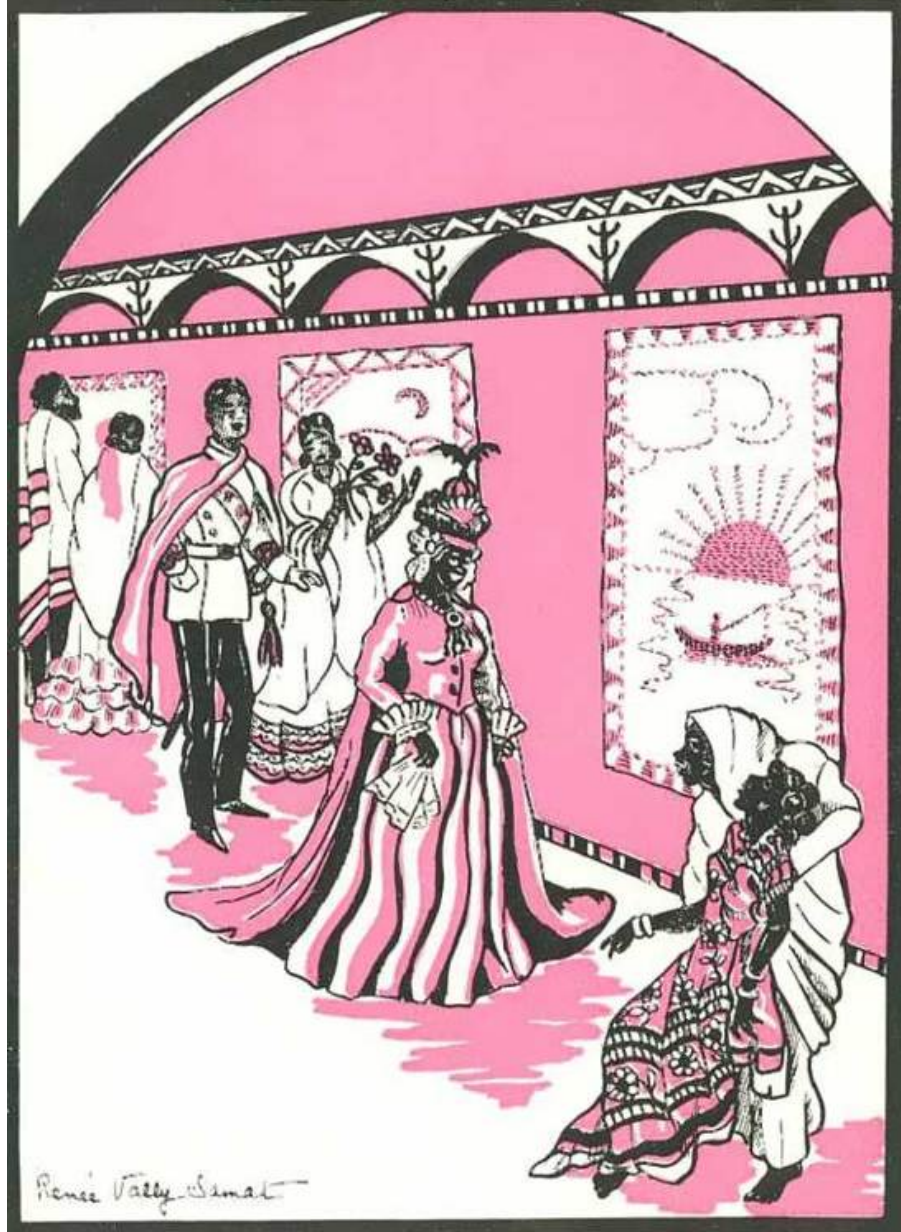
Ranavalona avait levé la main pour réclamer le silence. Les courtisans massés derrière elle attendaient les paroles de leur souveraine avant d'exprimer leur opinion. Le Prince héritier aux côtés de sa fiancée Rabodo attendait comme les autres. Mais il sembla à Mialy que le plus jeune prince fixait sa natte et que son choix était fait. Elle le trouva charmant dans son uniforme de satin blanc, tout brodé d'or.

— Voici la plus belle natte, dit enfin la reine en abaissant la main vers la natte de Mialy. Le soleil à son déclin ne saurait offrir de couleurs plus chatoyantes. Le prix de la plus belle natte est accordé à Raivola pour son œuvre : « Les adieux de l'Œil-du-Jour ».

Mialy s'était évanouie dans les bras de Raouze, qui l'emporta vers la grande porte.

Le jeune Prince, étonné, l'avait suivie du regard :

— Qui est cette jeune fille ? demanda-t-il.



Mialy s'était évanouie dans les bras de Raouze.

— Oh ! s'empressa de répondre Raivola qui n'était autre que la fille aînée des maîtres de Mialy, c'est une petite esclave de notre suite. Je lui ai appris à tresser des nattes et elle est sans doute jalouse de mon succès.

— C'est vrai, dit le Prince, cette natte est la plus belle... mais ses yeux suivirent la petite silhouette de Mialy que sa nourrice soutenait.

Triomphante, Raivola redressa sa taille mince, étroitement drapée dans son lamba de soie blanche et, dans son fin visage d'ambre clair encadré de lourdes tresses à la mode houe, ses yeux brillèrent d'orgueil.

Deux jours passèrent. Mialy pleura son beau rêve perdu. Elle ne pouvait que se taire. Ses maîtres en avaient décidé ainsi...

Raivola triompha sans aucun regret. N'avait-elle pas persuadé ses parents de substituer son nom à celui de Mialy ?

Quelque temps après, le Premier Ministre, envoyé de la Reine, vint demander Raivola en mariage pour le jeune prince.

Le mariage serait fixé dès que Raivola aurait terminé la série des nattes qu'une jeune mariée doit avoir faites, selon le rite. Une natte pour chaque jour de la semaine, telle était la coutume du plus riche au plus pauvre.

Ce fut Raivola qui sut encore arranger les choses à sa façon. Elle décida qu'on enfermerait Mialy dans une des cases d'esclaves et qu'elle exécuterait, dans le plus grand secret, les sept nattes rituelles.

Le Prince aurait aimé voir sa fiancée à l'œuvre et il le lui demandait souvent, mais Raivola refusait en disant, très gentiment :

— Non, non, quand je travaille je suis tout à mon art et... vous m'intimideriez.

Cependant Mialy s'était mise à l'ouvrage et oubliait son chagrin en tressant les motifs qu'exige la tradition ; carreaux, losanges naissaient sous ses doigts agiles et infatigables, ce qui n'empêchait pas Raivola de l'accabler de reproches et de moqueries, lorsqu'elle pénétrait dans la case.

— Allons, vite, plus vite, disait-elle. Que tu es paresseuse ! ajoutait-elle lorsqu'elle voyait Mialy hésiter quelques instants devant un choix de couleurs. MES nattes ne seront jamais finies à ce train-là. Tu le fais exprès. Tu es jalouse...

Mialy soupirait et ses petites mains tressaient encore plus

rapidement les fibres de zozoro.

Mais, un jour, par la fenêtre restée entrouverte, le Prince venu plus tôt que d'habitude surprit la scène et comprit la supercherie.

Il fut tout d'abord saisi d'une grande colère contre Raivola qu'il n'avait jamais aimée, mais bientôt il n'y eut plus, dans son cœur, que de l'admiration et de la tendresse pour Mialy, la petite esclave.

Raivola et ses parents furent chassés de la ville et dépossédés de leurs biens et la Princesse Mialy, fille du grand chef Andranalimbe, épousa le Prince lorsqu'elle eut terminé les sept nattes rituelles.

Son village lui fut rendu et le Prince fit rebâtir, pour elle, les cases fraîches à l'ombre des grands manguiers centenaires, au bord de l'Océan Indien.



[1] Zanahary = « Celui qui a créé. » Les Zanahary sont les ancêtres des ancêtres.

[2] Lamba : grande étoffe dans laquelle se drapent les Malgaches.

[3] Ravenale : arbre du voyageur.

[4] Oumbiasche : sorcier.

[5] Kabary : discours, palabres.

[6] Paddy : riz en paille.

- [7] Zozoro : sorte de roseau.
- [8] Lasoa : la soie. Prononcer lachoua.
- [9] Andriane : noble.
- [10] Vorompotsy : héron blanc.
- [11] Andrian : seigneur. Sira : sel.
- [12] Falafa : nervures et feuilles du palmier ravinale.
- [13] Betsabetsa : boisson alcoolisée faite avec la canne à sucre fermentée.
- [14] Langouroune : tambour.
- [15] Valihas : sorte de lyre faite avec un bambou dont les fils levés sont les 8 cordes.
- [16] Soavaly : cheval. Prononcer choivale
- [17] Sikafara : sacrifice de bœufs à l'occasion d'une fête, de funérailles...
- [18] Vazah : un homme blanc - un étranger.
- [19] Papabé : grand-papa.
- [20] Mpisikidy : celui qui est instruit dans l'art de la divination.
- [21] Aepiornys : Autruche géante qui vivait autrefois à Madagascar et dont on a retrouvé des fossiles. Elle mesurait jusqu'à 4 mètres de haut.
- [22] Brèdes : sortes d'herbes cuites.
- [23] Pelle.
- [24] Fady : sacré.
- [25] Valalas : sauterelle.
- [26] Tandrakes : sorte de hérissons.
- [27] Pelle.
- [28] Kabary : réunion publique où on traite des affaires importantes.
- [29] Rouve : esplanade où sont construits les palais.
- [30] Tranovola : maison d'argent.
- [31] Dékans : vient du mot aide de camp.
- [32] Aspersion de l'eau.